

Poésies choisies /
Uhland ; traduites par
André Pottier de
Cyprey, précédées
d'une étude
biographique et littéraire

Uhland, Johann Ludwig (1787-1862). Poésies choisies / Uhland ; traduites par André Pottier de Cyprey, précédées d'une étude biographique et littéraire. 1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

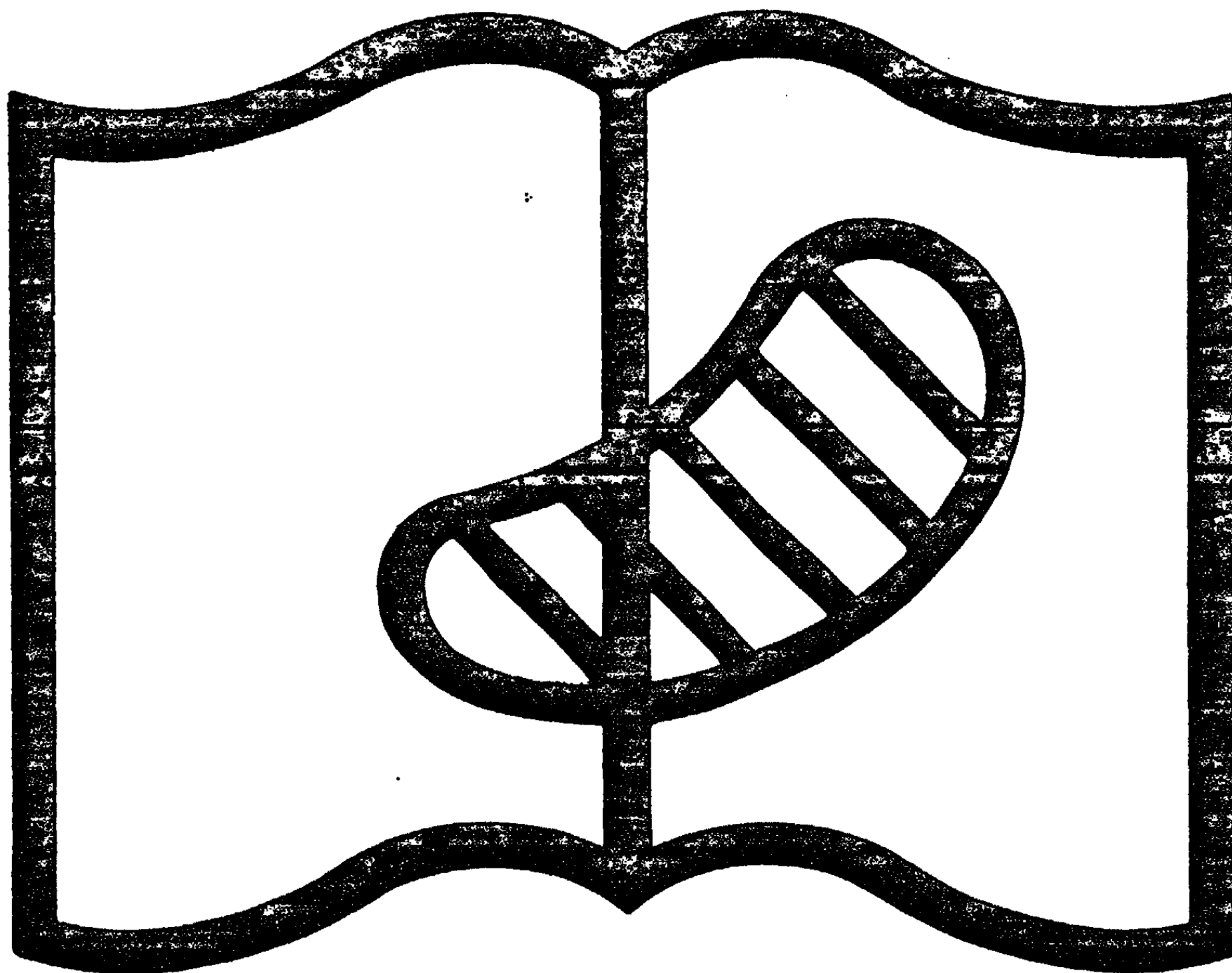
8 Yh 536

Paris

1895

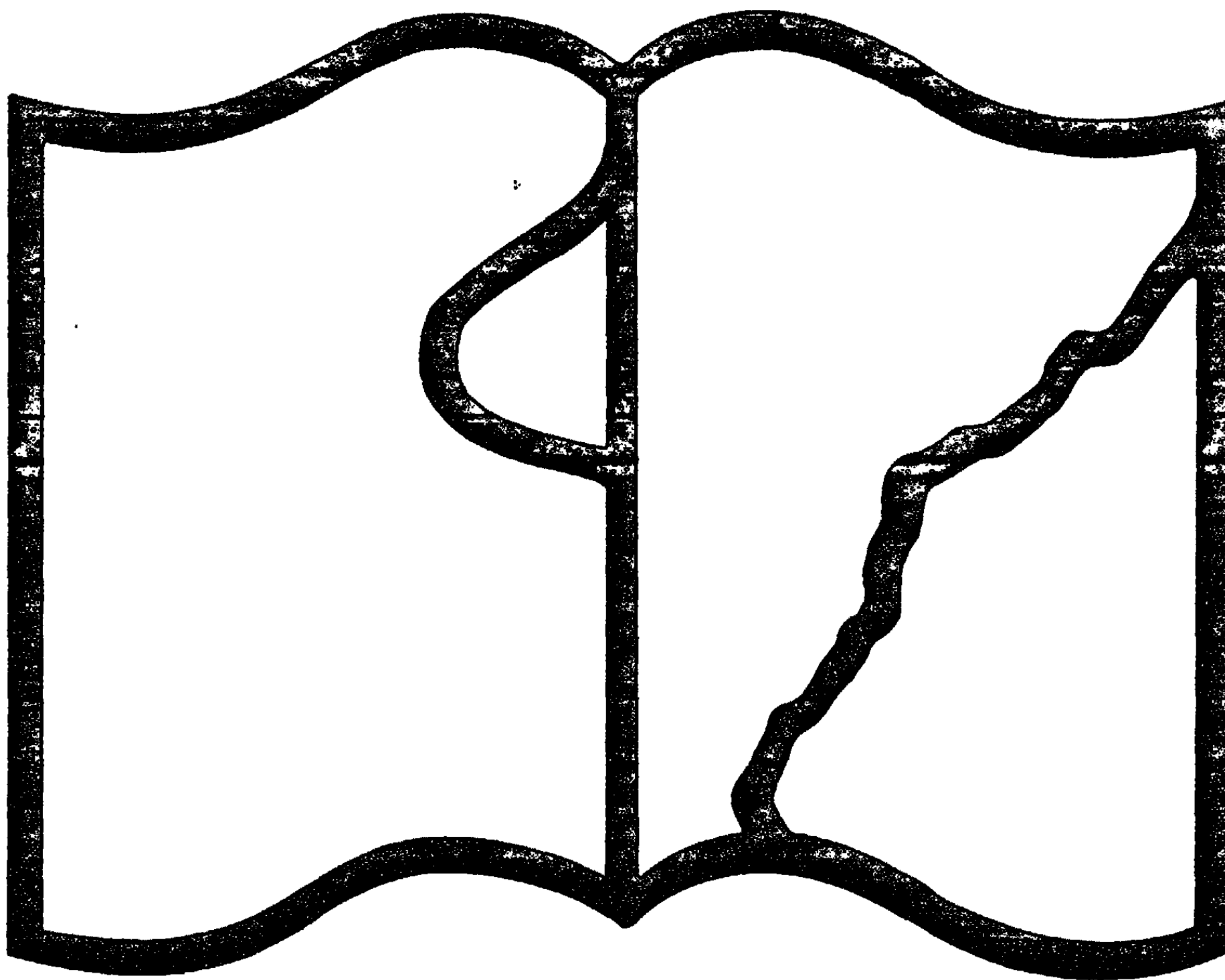
Uhland Ludwig

*Poésies Choisies, précédées d'une étude
biographique et littéraire*



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

**Original illisible
NF Z 43-120-10**



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

UTFLAND

Extrait de l'œuvre
POÉSIES CHOISIES

TRADUITES

PAR

André POTTIER DE CYPRAY

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE BOULANGER

PERLIN ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1893

Tous droits réservés

8th Yh

536

POÉSIES CHOISIES

4

1

UHLAND

POÉSIES CHOISIES

TRADUITES

PAR

André POTTIER DE CYPREY

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1895

Tous droits réservés

A MA MÈRE BIEN-AIMÉE

A. P. DE G.

INTRODUCTION

I

Bien que Uhland soit le plus grand poète lyrique de l'Allemagne, après Goethe et Schiller, ses œuvres sont fort peu connues en France. Une traduction de ses poésies a été publiée dans la bibliothèque Charpentier, mais elle remonte à une trentaine d'années ; quelques pièces détachées ont fourni à plusieurs poètes le sujet d'imitations plus ou moins heureuses ; néanmoins, on peut affirmer, sans exagération, que le chantre de Taillefer, le disciple

inspiré de Schiller, ne jouit pas, dans notre pays, de la notoriété qu'il devrait y avoir.

Le présent travail a pour objet de combler cette lacune, et de faire connaître, sous ses aspects divers, un poète harmonieux, délicat, original, dont l'inspiration pure et sereine plane constamment dans les régions de l'idéal, et qui aurait pu choisir pour devise : *Sursum corda*. Sans doute, Uhland n'a pas atteint ces hauteurs sublimes, où Schiller s'est élevé ; on chercherait vainement, dans son œuvre, un pendant à l'admirable *Chant de la Cloche*. Mais, s'il n'a pas l'essor et l'envergure de son maître, il ne recherche pas non plus ces formes quelque peu abstraites, qui donnent parfois aux idées de Schiller des teintes trop nuageuses. La clarté et la limpidité du style sont ses qualités essentielles, et sa pensée se grave sans effort dans la mémoire ; aussi n'est-il pas étonnant que ses poésies aient été, de tout temps, si populaires en Allemagne.

« La poésie, traduite en prose, a dit M^{me} de

Staël, est un canevas dont on a ôté la broderie. » S'il est vrai que la traduction soit toujours un travail scabreux, quel que soit l'auteur auquel elle s'applique, la difficulté est plus grande encore quand il s'agit d'un poète, et surtout d'un poète lyrique. Une fable de La Fontaine ou une strophe de Musset, perdent mille fois plus à la traduction qu'une tirade de Corneille ou de Racine. Comment rendre, en effet, l'harmonieuse alternance des rimes, la souple mélodie du rythme, et ces hardiesses de construction dans la phrase, qui donnent à la poésie allemande une couleur si pittoresque et une originalité incomparable ? Parlant de traductions de Cicéron, M. de Sacy a écrit cette phrase, dont la pensée est d'une justesse profonde : « Il ne faut approcher de ces grands modèles qu'avec une sorte de terreur religieuse. Faire tout ce qu'on peut pour les atteindre, avec la certitude de rester toujours très loin d'eux, tel est le devoir d'un traducteur¹. » Cette

¹ *Variétés littéraires*, tome I^{er}, page 9.

remarque sur la période cicéronienne, dont il est si difficile de reproduire, dans notre langue, la richesse et l'harmonie élégante, ne peut-on l'appliquer aux œuvres lyriques des maîtres de la poésie allemande? Nous espérons du moins que les lecteurs versés dans la connaissance de la langue de Schiller et d'Uhland, qui voudront bien jeter les yeux sur notre travail, nous sauront gré d'avoir cherché à rendre le tour, le mouvement et le coloris du style poétique, aussi souvent que le permettaient la syntaxe et la construction de la phrase française. Nous nous sommes efforcé de même d'éviter le double écueil de toute traduction : serrer le texte de trop près, avec une précision sèche et littérale, qui enlève à la poésie sa grâce et sa flexibilité, ou broder de capricieuses arabesques, au milieu desquelles on a parfois quelque peine à retrouver l'original, ainsi que l'a fait J. Janin, dans son ingénieuse traduction d'*Horace*. En un mot, nous nous sommes appliqué à marcher sur la trace des traducteurs

éminents, qui ont contribué à vulgariser en France les œuvres de Goethe et de Schiller, les Porchat, les Régnier, les Marmier, les Blaze de Bury ¹.

¹ Nous signalerons notamment, comme traductions d'une réelle valeur :

Porchat, *Œuvres de Goethe*;

Régnier, *Œuvres de Schiller*;

X. Marmier, *Théâtre et Poésies de Schiller*;

Hermann et Dorothee, de Goethe: excellents ouvrages où l'on retrouve le charme et l'élégance de style de l'auteur de *Gazida*;

Blaze de Bury, *Poésies de Goethe* et les deux *Faust*. Cette dernière traduction est un travail de premier ordre, et renferme un commentaire développé, où le critique approfondit magistralement les questions relatives à cette œuvre si complexe et souvent si obscure;

Legrelle, *Iphigénie*, de Goethe, traduite en vers français, avec une étude sur le poète: excellent ouvrage;

Schuré, *Histoire du lied*: œuvre remarquable, où toutes les questions qui touchent à la poésie populaire allemande, sont traitées de main de maître; on y trouve une centaine de poésies traduites, dont quelques-unes sont des tours de force véritables, au point de vue du rythme et de la facture.

On trouvera aussi d'heureuses imitations des *lieder* allemands dans X. Marmier, Theuriot, Émile Deschamps, A. Fayet, N. Martin, Francis Pittié, Charles Poncey, Paul Ristelhuber, Léon Rogier, André van Hasselt; plusieurs de ces poètes ont reproduit avec bonheur la manière de l'école d'Uhland.

C'est à dessein que nous avons mis en tête de ce travail : *Poésies choisies*. C'est, en effet, une sélection, une guirlande tressée avec les plus fraîches ou les plus éclatantes fleurs de la gerbe de Uhland, que nous voulions offrir au lecteur. Les recueils des poètes lyriques, même les plus grands (témoins V. Hugo et Lamartine) renferment toujours un certain nombre de pièces médiocres ou insignifiantes ; dans la langue maternelle, elles disparaissent ou restent dans l'ombre à côté des beautés qui ressortent en pleine lumière ; mais, quand il s'agit de faire connaître et aimer un poète étranger, une élimination devient absolument nécessaire, et la renommée de l'auteur ne peut qu'en profiter. On s'étonnera peut-être que nous ayons traduit un si grand nombre de lieder, petites pièces délicieuses dans le texte original, mais où la forme a parfois plus de valeur que le fond, et qui, partant, offrent moins d'intérêt à la lecture en français qu'en allemand ; mais le lied et la ballade sont les deux genres de poésie

où les compatriotes de Schiller et de Uhland restent inimitables, et on ne saurait trop vulgariser ces petits chefs-d'œuvre qui, pour la pureté du style, le fini de l'exécution, et la délicatesse du sentiment, peuvent être mis sur le même rang que maint ouvrage de longue haleine. Rien, dans notre poésie, si remarquable sous bien des rapports, ne présente l'équivalent du lied, auquel s'applique bien, avec une légère variante, le vers si connu :

Des lieder sans défaut valent un long poème.

Le lied est une création si caractéristique et si originale de l'imagination germanique qu'on en retrouve l'empreinte jusque dans la musique des compositeurs célèbres des pays du Nord, ou de race allemande. Les mélodies exquises de Schubert, de Mendelssohn et de Schumann, les délicieuses pièces pour piano de Stephen Heller et de Grieg, ne sont-elles pas de véritables lieder, avec la voix ou l'instrument pour interprète ?

II

Les ballades de Uhland sont le plus beau titre du poète à l'immortalité. On aurait pu lui dire, comme à son maître Schiller, en prenant l'expression au sérieux :

Aux ballades surtout vous êtes admirable,

Quelques-unes peuvent soutenir le parallèle avec les plus célèbres de la poésie allemande, *le Pêcheur, le Roi des Aulnes, le Plongeur, Lénore, le Féroce chasseur*. Si la note fantastique y est moins accentuée, la note du cœur est toujours exquise. *Le Monarque aveugle, le Château près de la mer, la Fille de l'hôtesse, le Pèlerin, les Elfes, Roland, la Vallée du chûnt, Taillefer, l'Anathème du chantre, l'Église isolée* (une pièce comparable aux plus belles Méditations de Lamartine), sont des œuvres achevées, où toutes les qualités de l'invention,

de la pensée et du style, se trouvent réunies dans un harmonieux ensemble. Bien que les comparaisons pèchent le plus souvent par l'exactitude, on pourrait peut-être rapprocher Uhland de deux poètes français avec qui il présente certaines affinités, moins austère que le premier, plus soutenu que le second : Victor de Laprade et Autran. Il a, comme Laprade, la noblesse et l'élévation des idées, la pureté de l'inspiration ; il a, comme Autran, l'art de rendre avec précision les détails de la vie réelle, sans jamais tomber dans l'affectation ou la vulgarité, et d'exprimer les pensées les plus belles en restant toujours clair et limpide. Le badinage même, bien qu'il se montre rarement, est chez lui de bon ton, comme on en jugera par quelques pièces écrites dans une note humoristique ; mérite peu commun chez les écrivains allemands, qui, à part Heine, Kotzebue et Lessing, ont, en général, la plaisanterie lourde et pesante.

Mais c'est surtout comme chantre du moyen

•

âge que Uhland a révélé toutes ses facultés de grand poète. Le temps des chevaliers et des minnesinger (maîtres chanteurs), des pages et des damoiselles, des amours chastes et poétiques, sert de cadre à la plupart de ses ballades; lisez *les Trois Damoiselles*, *la Fille de l'orfèvre*, *la Couronne de roses*, *Damoiselle Sieglinde*, *le Chevalier de saint Georges*, *Dante*, *Harald*, *le comte Eberstein*, *la Traversée du roi Charles*, *l'Échanson de Limbourg*, vous verrez passer devant vos yeux ces figures héroïques ou virginales, que le pinceau du poète fait revivre avec une intensité de coloris extraordinaire, qui rappelle les pittoresques récits d'Augustin Thierry et de Walter Scott. Dans le domaine de la légende pure et du conte fantastique, Uhland, comme nous le disions plus haut, n'a pas atteint la puissance d'évocation, l'originalité presque sauvage de Bürger; pourtant, là encore il y aurait à glaner une bien charmante gerbe : *le Chevalier noir* (inspiré visiblement par la célèbre ballade de Lénore), *Rechberger*

le damoisel, le Courent submergé, qui renferme peut-être en germe le troisième acte de *Robert le Diable*, *l'Anathème du Chantre*, un des plus purs chefs-d'œuvre de la poésie moderne ; et, dans une gamme plus souriante et plus gracieuse, *la Vallée du Chant*, délicieuse inspiration qu'on peut rapprocher de *la Jeune fille étrangère*, de Schiller, *le Fils du Roi*, *le Jeune roi et la Bergère*, pastorale d'une fraîcheur exquise, le conte de *la Belle au bois dormant*, ingénieusement appliqué à la rénovation poétique dont Uhland fut un des promoteurs ; enfin, la ravissante légende du *Mont Saint-Michel*, pendant de la légende pyrénéenne de Bétharram, hymne d'admiration religieuse chanté par un grand poète protestant à la gloire de la Vierge immaculée.

En parcourant pour la première fois ces poésies où se reflète une telle sérénité d'âme, on serait tenté de croire que l'existence de leur auteur, comme celle de beaucoup de ses confrères, s'est écoulée paisiblement, partagée

entre les travaux littéraires et l'enseignement dans quelque chaire de faculté allemande; mais une lecture plus attentive ne tarde pas à modifier cette opinion. Les pièces intitulées: *Le bon vieux Droit, Württemberg, aux Représentants du pays, les Temps sont graves, le Nouveau conte*, trahissent la participation du poète aux affaires publiques, et son rôle dans le mouvement politique de son temps. D'autre part, on devine çà et là, à certains accents mélancoliques et voilés, l'homme désabusé qui connaît par expérience le néant des grandeurs et de la fortune d'ici-bas. Cette église isolée, et presque inaccessible, où le poète va s'absorber dans la méditation et la prière, ce sanctuaire élevé et pur comme le soleil, où il cherche à fuir la corruption du siècle, ne nous découvre-t-il pas les secrets intimes de son âme? N'est-ce pas là un écho touchant de Lamartine?

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

La forme est différente, mais l'inspiration est la même ; c'est le chrétien qui, dégoûté des petitesse de la terre, se détourne des réalités vulgaires pour s'adonner à la contemplation de la beauté infinie et de l'idéal céleste. D'ailleurs, selon la remarque judicieuse de X. Marmier, « il est peu de poésies allemandes qui n'allient à l'élan le plus joyeux une réflexion philosophique, une pensée religieuse. On y trouve, même dans les plus vulgaires, un indice de vague rêverie, un sentiment de la nature qui ne se révèlent pas dans les nôtres¹. »

Uhland avait donc eu une existence assez agitée, au moins jusqu'à l'âge de cinquante ans. Né à Tubingue, le 26 avril 1787, il fit ses études de droit dans sa ville natale, puis s'établit à Stuttgart pour y suivre la carrière du barreau. C'est à cette époque qu'il débuta dans la littérature en collaborant à différents almanachs rédigés par des écrivains romantiques. Une grande révolution intellectuelle fermentait alors en Alle-

¹ *Poésies de Schiller*, introduction, page 9.

magne ; inaugurée par Herder qui, le premier, proclama hautement que la poésie lyrique populaire devait être la source vive de l'inspiration poétique¹, puis par Goethe et Schiller et l'école de Weimar où ces grands hommes exerçaient leur influence féconde ; elle se continuait par les tentatives heureuses du romantisme, qui cherchait ses modèles dans les monuments littéraires du moyen âge — exemple suivi plus tard en France par les auteurs de la renaissance poétique sous la Restauration, — tandis que les poètes d'*Iphigénie* et de la *Fête d'Eleusis*² demandaient parfois des sujets et des idées à l'antiquité grecque et romaine. La chanson populaire, le *lied*, dont Herder avait propagé le goût par la publication d'un recueil de chants empruntés à la plupart des nations connues, sous le titre de *Voix du peuple* (Volkslieder), était en pleine vogue ; Uhland devint un des champions les plus ardents, un des adeptes les

¹ Voy. SEURÉ, *Histoire du Lied*, pages 34 et 346.

² Titre d'un poème de Schiller.

plus enthousiastes du *lied*, et la première édition de ses poésies, publiée en 1815, fut accueillie par le public de toutes les classes avec une faveur qui ne s'est jamais démentie¹.

Mais à côté de cette rénovation poétique se produisait un mouvement politique plus important encore. Les désastres de la campagne de Russie provoquèrent dans toute l'Allemagne un soulèvement populaire contre le joug de Napoléon, et une réaction à laquelle les esprits les plus éminents ne restèrent pas étrangers. Cette lutte pour l'indépendance et l'autonomie coïncida avec un réveil du libéralisme, et une protestation contre la tyrannie, dont Uhland se déclara, dès le premier jour, l'adversaire aussi intrépide que convaincu. Reçu docteur en droit en 1810, il avait obtenu, deux ans après, un emploi à Stuttgart, dans les bureaux du ministère de la justice ; mais, dégoûté du service de

¹ La 47^e édition a été publiée en 1863 ; d'autres éditions ont encore paru depuis. Une des meilleures est celle de la maison Cotta, de Stuttgart (1879), revue par le docteur Holland, professeur à l'université de Tubingue.

l'État, il le quitta bientôt pour combattre, par la parole et la plume « pour la cause du bon vieux droit » qu'il a si bien chanté, et alla siéger au Parlement dans les rangs de l'opposition libérale. Nommé professeur de langue et de littérature allemandes à l'université de Tubingue, en 1830 (cette université, on le sait, est une des plus célèbres de l'Allemagne), il dut se démettre de ses fonctions au bout de trois ans, pour ne pas abandonner les principes de liberté et de droit qu'il avait défendus avec tant de persévérance. Il partagea alors son temps, durant une période de six années, entre l'accomplissement de son mandat de député, comme un des hommes les plus marquants du parti de l'opposition, et des recherches approfondies sur les vieux chants lyriques de l'Allemagne; recherches qui donnèrent naissance à une publication remarquable: *Anciens chants populaires de la haute et de la basse Allemagne*¹, Stuttgart,

¹ La haute Allemagne, en littérature, est l'Allemagne du sud; la basse Allemagne, l'Allemagne du nord.

1844, deux volumes. M. Schuré juge ainsi ce recueil : « Uhland est la première autorité en Allemagne en fait de chansons populaires. Son recueil est très important pour ceux qui veulent lire ces chansons dans leurs dialectes primitifs. La critique la plus sobre et la plus sûre a présidé à ce choix : de tous les recueils, celui d'Uhland est le plus rigoureusement scientifique. » C'était le complément du célèbre recueil publié en 1805 par Achim d'Arnim et Clément Brentano, sous le titre pittoresque du *Cor magique de l'enfant* (*des Knaben Wunderhorn*), et qui avait tant contribué, après celui de Herder, à la renaissance de la poésie populaire en Allemagne.

En 1839, Uhland renonça momentanément à la vie politique; il y fut rappelé par la révolution de 1848 comme représentant de sa ville natale à la diète de Francfort; mais, trois ans après, fatigué sans doute de ces luttes et de cette agitation stériles, il rentra définitivement dans la vie privée, et passa ses dernières années

dans le calme et le repos, à Tubingue, où il mourut le 12 novembre 1862. Il semble, d'ailleurs, qu'il ait toujours considéré son rôle d'homme public comme secondaire (ce qui ne saurait étonner de la part d'un poète et d'un rêveur), à en juger par ces quelques lignes : « La politique, la jurisprudence et l'économie sociale n'ont jamais fait l'occupation de ma vie ; je n'y ai pris part que spontanément, en citoyen, en enfant du peuple. » Cet aveu sincère prouve qu'Uhland, à la différence d'autres grands poètes de notre siècle, avait pu traverser les orages de la vie publique, sans que sa gloire et son honorabilité en aient reçu la moindre atteinte ; le barde planait toujours au-dessus de l'homme politique.

III

Trente ans se sont écoulés depuis la mort d'Uland, et le temps, qui altère ou amoindrit tant de renommées, n'a eu aucune action sur celle du chantre de Taillefer. Ses compatriotes ont pu lui dire, comme le duc Guillaume à son écuyer :

« Ton chant et ta voix résonneront à mes oreilles aussi longtemps que je vivrai. »

Après Goethe et Schiller, il est au premier rang des poètes de prédilection de l'Allemagne. Ses *lieder* sont partout connus et aimés ; quelques-uns sont tellement devenus partie intégrante du patrimoine littéraire de la nation, que bien souvent le peuple ne sait même pas le nom de leur auteur, et les désigne simplement comme chants populaires. Quant à ses ballades, on peut affirmer sans témérité que dans nombre d'années, quelles que soient les fluc-

tuations de la langue et de la littérature allemandes, elles remueront encore les âmes nobles et élevées, et leur donneront d'exquises jouissances. Voici, du reste, le jugement définitif qu'un critique allemand a porté sur l'œuvre poétique d'Uhland : « Dans beaucoup de ses ballades, on trouve une belle harmonie entre le fond et la forme, un souffle de vie intense répandu à travers l'ensemble, un rythme aisé et mélodieux, et ce charme mystérieux de peintures poétiques où l'image tient plus de place que le récit, et qui nous rappelle les chants populaires de la vieille Germanie et des pays du Nord. Pour Uhland, la nature physique devient un symbole de la nature morale, et il lui prête la force de ses propres sentiments. » Ajoutons que les descriptions pittoresques tiennent une large place dans les *lieder* d'Uhland ; par la fraîcheur du coloris, le charme et la grâce des images, il est un des précurseurs de cette école « naturiste », qui regarde la nature et le cœur comme les deux sources principales de l'inspi-

ration poétique, et emprunte ses sujets de préférence à la poésie populaire ou à la vie réelle, en associant dans une harmonie intime les beautés de la création et les plus nobles sentiments de l'âme humaine. Cette école compte en France, depuis un demi-siècle, de nombreux représentants, parmi lesquels nous nommerons Autran, Thalès Bernard, Achille Millien, Theuriot, Gabriel Vicaire, Jules Breton, pour ne citer que quelques-uns des plus connus. L'ingénuité de la pensée et la franchise de la forme, telles sont ses qualités distinctives, dont elle puise les éléments dans l'étude et l'imitation intelligente des chants populaires¹.

Uhland a chanté en vers éloquents son pays natal, le Wurtemberg, « le pays du blé et du

¹ Lire à ce sujet dans *Sous Bois*, d'André Theuriot, une étude très intéressante : *la Poésie populaire et la Vie rustique*. Consulter également les recueils de chants populaires de divers pays, publiés par MM. de Puymaigre, Bujeaud, de Beaurepaire, Buchon, de la Villemarqué. M. Charles Beauquier a publié récemment un recueil de chansons populaires de la Franche-Comté.

vin, le peuple comblé de bénédictions. » Cet éloge d'un de ces petits royaumes indépendants et autonomes, qui faisaient jadis la force et la grandeur de l'Allemagne, où le militarisme et les questions sociales ont anéanti l'esprit poétique et chevaleresque, nous ramène par la pensée à la vieille Allemagne, celle de Goethe et de Schiller, de Uhland et de Heine, de Rückert et de Chamisso, le berceau du lied et de la ballade, la patrie des grands poètes et des grands penseurs, qui a vu éclore la *Messiede*, *Egmont* et *Guillaume Tell*, le pays rêveur aux fleuves rapides, aux filles blondes, aux cœurs naïfs, que nos poètes ont tant admiré de 1830 à 1870. Ce sont les œuvres des écrivains de cette belle période qu'il faudrait faire connaître en France par des traductions ou des études critiques. Saluons dans Uhland un des représentants de cette pléiade éclatante. Si notre modeste travail pouvait contribuer dans une certaine mesure à faire connaître et aimer un poète qui est une

des gloires les plus pures de la littérature moderne, ce serait pour nous la meilleure des récompenses.

ANDRÉ POTTIER DE CYPREY.

Mai 1893.

POÉSIES CHOISIES DE UHLAND

PREMIÈRE PARTIE

BALLADES ET ROMANCES

Les ballades de Uhland passent, à juste titre, pour ses poésies les plus achevées ; quelques-unes sont de vrais chefs-d'œuvre, qu'on peut mettre à côté des plus célèbres productions lyriques de Schiller, son maître. Tout est digne d'admiration dans ces belles compositions : la grandeur et l'élévation des idées, le pittoresque des récits, la pureté du style, enfin l'exquise harmonie des vers, qu'une traduction ne peut malheureusement laisser qu'entrevoir.

RENONCEMENT

Qui donc marche à travers le jardin, à la pâle lueur des étoiles ? A-t-il quelque doux espoir ? La nuit lui sera-t-elle propice ? Ah ! c'est le joueur de harpe ; il tombe au pied de la tour, d'où brille une lumière tardive, et commence cet hymne en faisant vibrer ses cordes :

« Du haut de cette demeure, jeune femme, prête l'oreille à un chant qui t'est dédié ; qu'un rêve du temps fleuri de ton enfance vienne doucement te caresser ! Je suis venu quand sonnait la cloche du soir, je veux partir avant le jour, et ne pas voir le château, d'où je ~~me~~ suis enfui, éclairé par les rayons du soleil.

« Je suis resté loin de la salle étincelante de lumières, où tu trônais, où, autour de toi, de nobles seigneurs étaient joyeusement assis à un somptueux festin ; ne connaissant que la joie, ils auraient demandé des chants pleins de gaieté, sans égard pour les accents plaintifs de l'amour, ni pour les souvenirs d'enfance.

« Triste crépuscule, disparais ! Sombres arbres, brillez de nouveau, pour que je retrouve la félicité dans le pays enchanté de mon enfance ! Je

vais m'enfoncer dans le trèfle, jusqu'à la venue de la jeune fille au pas léger, de la belle fée qui me couvrira de fleurs.

« Oui, ce temps est envolé, mais le souvenir ne s'en va jamais; comme un arc-en-ciel lumineux, il plane sur les nuages troublés. Atteint du doux mal d'amour, j'évite de te regarder, de peur que ce souvenir ne disparaisse. Dis-moi seulement si ton cœur ressent encore les voluptés de notre enfance? »

Il se tut, le fils des muses, assis au pied de la tour; une voix s'éleva de la fenêtre, et un objet brilla dans l'herbe sombre: « Prends cet anneau et pense à moi! Pense aux beaux jours de notre enfance! Prends-le, il y brille un diamant et une larme. »

LA RELIGIEUSE

Dans le jardin silencieux du couvent marchait une pâle vierge; la lune projetait sur elle un rayon mélancolique, et une larme d'amour tendre brillait sous sa paupière.

« O quel bonheur pour moi que mon fidèle amant

soit mort ! Je pourrai l'aimer de nouveau, il sera un ange, et les anges je puis les aimer. »

Elle s'avança d'un pas tremblant vers l'image de Marie, qui, debout, au sein d'une lumière rayonnante, abaissa son regard de mère si doux sur la pure enfant.

Elle tomba aux pieds de la Vierge, et leva les yeux avec une sérénité céleste, jusqu'à ce que la mort vînt fermer ses paupières ; les plis flottants de son voile retombèrent.

LA GUIRLANDE

Une fillette cueillait des fleurs variées dans la prairie ensoleillée, quand de la verte forêt sortit une femme d'une beauté merveilleuse.

Elle s'avança gracieusement vers la fillette, et enlaça une guirlande dans ses cheveux : « Elle ne fleurit pas encore, dit-elle, mais elle fleurira ; porte-la toujours. »

Et, quand la fillette, devenue grande, se promenait aux rayons de la lune, en versant des larmes, la guirlande portait de légers et tendres boutons.

Et, quand son aimable fiancé la serra amoureu-

sement dans ses bras, des fleurettes ravissantes se détachèrent des boutons.

Bientôt après, elle berçait un doux enfant sur son sein maternel ; de nombreux fruits dorés apparurent alors sur la guirlande.

Et, quand son bien-aimé fut plongé, hélas ! dans la nuit et la poussière du tombeau, on vit flotter autour de sa chevelure en désordre des feuilles jaunies d'automne.

Bientôt après, elle était étendue, elle aussi, pâlie par la mort, mais portant encore sa chère guirlande ; et alors, par un prodige, on y vit briller à la fois des fruits et des fleurs.

LE BERGER

Le beau berger passait tout près du château du roi ; la jeune fille le vit du haut des créneaux, et soupira ardemment après lui.

Elle lui cria ces douces paroles : « O si je pouvais descendre vers toi ! Comme les agneaux là-bas sont d'une blancheur éclatante, les fleurs ici d'un élat vermeil ! »

Le jeune pâtre lui répliqua : « O si tu descen-

dais vers moi ! De quel éclat vermeil brillent tes joues, et comme tes bras sont éblouissants de blancheur ! »

Et, depuis lors, en passant chaque matin devant le château avec une angoisse secrète, il levait les yeux, jusqu'au moment où apparaissait en haut de la tourelle sa gracieuse amie.

Alors il lui criait joyeusement : « Salut, chère fille du roi ! » Et elle faisait entendre cette douce parole : « Grand merci, mon berger bien-aimé ! »

L'hiver s'enfuit, le printemps apparut, les fleurs s'épanouirent en abondance dans la campagne ; le berger se dirigea vers le château, mais elle ne se montra plus.

Il poussa vers le ciel un cri plein d'angoisse : « Salut, chère fille du roi ! » Une voix de fantôme retentit d'en bas : « Adieu, mon berger bien-aimé. »

LA CRYPTÉ DES ANCÊTRES

Par-delà les bruyères, un vieillard revêtu d'une brillante armure monta vers l'antique chapelle et entra dans le chœur obscur.

Les tombeaux de ses ancêtres étaient rangés le

long du sanctuaire : des profondeurs du lieu un chant surnaturel vint frapper son oreille.

« Oui, j'ai entendu votre appel, héroïques fantômes. Je dois clore votre rangée. Accueillez-moi ! Je suis digne de vous. »

A un endroit frais se trouvait un tombeau encore inoccupé ; il le choisit comme lit de repos, et prit pour coussin son bouclier.

Il joignit les mains sur son épée, et s'endormit doucement ; les voix des fantômes se turent, tout retomba dans le plus profond silence.

LES HÉROS MOURANTS

Les épées des Danois refoulent l'armée suédoise vers la mer sauvage, les chars s'entrechoquent au loin, l'acier reluit aux rayons de la lune ; sur le champ de bataille sont étendus mourants le beau Sven et Ulf, le héros aux cheveux gris.

SVEN

O mon père, pourquoi la norne ¹ m'entraîne-

¹ Divinité scandinave qui passait pour jeter des sorts.

t-elle dans la force de la jeunesse ? Plus jamais maintenant ma mère n'arrangera les boucles de ma belle chevelure ; en vain la chanteuse, ma bien-aimée, du sommet de la haute tour, portera-t-elle ses regards au loin, de tous côtés.

ULF

Elles gémiront, et dans leurs nuits pleines d'angoisses elles nous verront en rêve. Mais sois sans crainte ! bientôt la douleur amère brisera leur cœur fidèle ; alors ton amante aux tresses d'or te présentera, en souriant, la coupe au banquet d'Odin.

SVEN

J'avais commencé un chant de fête que la harpe eût accompagné, sur les amours et les combats des rois et des héros d'autrefois ; maintenant la harpe, abandonnée, est suspendue, et les souffles du vent font tristement vibrer ses cordes.

ULF

Aux rayons du soleil étincelle la haute et auguste salle du Père universel¹ ; sous ses pieds gravitent les astres, et grondent les tempêtes ; là-bas nous nous attablerons en paix avec les ancêtres, élève alors la voix et termine ton chant !

¹ Odin, le Jupiter de la mythologie scandinave,

SVEN

O mon père, pourquoi la norne m'entraîne-t-elle dans la force de la jeunesse ? L'emblème d'aucun exploit ne brille encore sur mon bouclier ; les douze juges qui siègent dans leur majesté redoutable ne me trouveront pas digne de m'asseoir au banquet des héros.

ULF

Un seul fait vaut de nombreux exploits (et ils en tiennent compte) ; tu meurs en héros pour la défense de ta patrie en danger. Regarde, les ennemis sont en fuite. Lève les yeux, le ciel rayonne, voilà la route que nous allons suivre.

LE MONARQUE AVEUGLE

Pourquoi la troupe des guerriers du nord est-elle sur la haute falaise qui borde la mer ? Que fait là-bas le monarque aveugle en cheveux blancs ? Appuyé sur son bâton, en proie à une affliction amère, il fait entendre un appel si puissant qu'au

delà du bras de mer les échos de l'île en retentissent.

« O pirate, rends-moi ma fille, prisonnière dans les profondeurs du rocher ! Le son de sa harpe, sa voix si douce, c'était là le bonheur de ma vieillesse. Tu l'as enlevée au milieu de la danse sur le rivage verdoyant : pour toi c'est une honte éternelle, qui fait courber ma tête blanchie. »

Alors s'avance hors de sa retraite le pirate farouche et de haute taille ; il brandit son épée de géant, et frappe sur son bouclier. « Tu as pourtant de nombreux gardes, pourquoi m'ont-ils laissé faire ? Plus d'un guerrier est à ton service, et aucun ne combat pour ta fille ? »

Les guerriers sont encore tous debout, en silence ; aucun d'eux ne sort des rangs ; le monarque aveugle se retourne : « Suis-je donc absolument seul ? » Alors son jeune fils saisit avec transport la main droite de son père : « Permets-moi de combattre ; oui, je sens que mon bras est fort. »

« O mon fils, l'ennemi a la force d'un géant, nul ne lui a encore résisté ; mais il y a en toi une noble vigueur, je le sens à la pression de ta main. Viens, prends cette antique lame, c'est la récompense des scaldes¹. Et, si tu tombes, que le flot m'engloutisse, moi, pauvre vieillard ! »

¹ Nom des bardes chez les anciens Scandinaves.

Écoutez ! la nacelle fait bruire la mer en soulevant l'écume. Le monarque aveugle, immobile, prête l'oreille : tout est silencieux aux alentours. Soudain s'élève de l'autre côté un bruit d'épées et de boucliers, des clameurs de combat grondent, et les échos résonnent sourdement.

Alors le vieillard s'écrie avec une joie mêlée d'angoisse : « Dites-moi ce que vous voyez ! Mon épée (je la reconnais à sa belle résonnance), elle rendait ce son strident. » « Le pirate est tombé, il a sa récompense sanglante. Salut à toi, héros incomparable, vaillant fils du roi ! »

Tout redevient silencieux ; le roi, immobile, prête l'oreille : « Qu'entends-je venir sur la mer ? C'est un bruit de rames, et les vagues mugissent. » — « Ils arrivent en nacelle : ton fils avec l'épée et le bouclier ; ta fille chérie, Gunilde, avec ses cheveux étincelants comme le soleil. »

« O bonheur ! s'écrie du haut du rocher le vieillard aveugle. Maintenant ma vieillesse sera pleine de charmes, et ma mort, de gloire. Mon fils, tu mettras à mon côté l'épée à la belle résonnance ; Gunilde, qu'il a délivrée, tu me chanteras le chant funéraire. »

LA JOIE DE MARGUERITE

Que signifie donc ce bruit de trompettes ? Que veulent dire ces clameurs ? Je vais m'approcher de la fenêtre, je devine ce qui arrive.

Le chevaleresque fils du roi, mon amant, d'une fidélité si rare. Oui, il revient, il revient déjà du tournoi solennel, le chevalier.

Comme son coursier se cabre et bondit ! comme le cavalier a l'allure hautaine ! En vérité, on ne croirait jamais quelle douceur il peut y avoir dans ses caresses.

Comme il reluit, son heaume doré, le prix du tournoi ! Sous la visière brillent, avec un charme incomparable, ses yeux bleus aux regards étincelants.

Sans doute, la cotte de mailles d'airain raidit sa poitrine, son manteau de chevalier frémit au vent ; mais sous son armure bat un cœur tendre, qui rend amour pour amour.

Sa main droite adresse des saluts, les plumes de son heaume s'agitent, les dames s'inclinent gracieusement, et le peuple le remercie par ses acclamations.

Pourquoi l'acclamer et vous incliner de la sorte ? Ces beaux saluts sont pour moi, Grand merci, mon

bien-aimé! Je suis bien joyeuse : certes, je te donnerai ta récompense.

Maintenant, il entre dans le château de son père, s'agenouille devant lui, enlève son heaume doré, et le présente au roi.

Puis, ce soir, il se dirigera en hâte vers la porte de sa bien-aimée, de son pas rapide et léger ; il m'apportera de frais baisers avec un renouveau d'amour.

LE CHATEAU PRÈS DE LA MER

Avez-vous vu le château, le château superbe près de la mer ? Au dessus flottent les nuages couleur d'or et de rose.

Il devait se refléter dans le flot clair comme un miroir, il devait se dresser vers le ciel, dans l'éclat des nuages au soleil couchant.

« Oui, je l'ai vu le château superbe près de la mer ; la lune brillait sur ses créneaux, et des brumes flottaient au loin de tous côtés. »

Le vent et la mer ondoyante faisaient-ils entendre de fraîches harmonies ? Avez-vous entendu, venant

des hautes salles, le bruit des instruments et des chants de fête ?

« Les vents et les vagues étaient partout dans un calme profond. J'ai entendu, venant de la grande salle, un chant de douleur qui a fait couler mes larmes. »

Avez-vous vu là-haut passer le roi et son épouse, les manteaux rouges flotter au vent, les couronnes d'or étinceler ?

Ne conduisaient-ils pas avec ravissement une belle jeune fille, éclatante comme un soleil, rayonnante avec ses cheveux d'or ?

« Oui, j'ai vu le père et la mère sans couronnes étincelantes, revêtus de noirs vêtements de deuil ; la jeune fille, je ne l'ai pas vue. »

LE PÈLERIN

Un pèlerin plein d'ardeur marche vers la bienheureuse cité de Dieu, la cité des chants célestes, que l'Esprit-Saint lui a promise.

« O fleuve limpide, bientôt tu refléteras la ville sainte dans le miroir de tes eaux ; ô cimes des rochers, étincelantes comme le soleil ! déjà de loin, vous pouvez la contempler.

« Je crois entendre résonner des cloches lointaines ; le soleil couchant empourpre la forêt. O que n'ai-je des ailes pour prendre mon essor au loin, par-delà les vallées et les chaînes de rochers ! »

Une volupté sublime l'enivre, un doux mal le consume ; étendu au milieu des fleurs, il songe à la cité divine :

« Ils sont trop vastes encore, ces espaces, pour le désir ardent qui me dévore. Bercez-moi, doux rêves, et faites-moi voir la vallée où j'aspire. »

Et voici que le ciel s'est ouvert ; un ange brillant de lumière abaisse ses regards sur lui : « Comment pourrais-je te refuser la force qui t'est nécessaire, moi qui t'ai donné ces aspirations sublimes !

« Le désir ardent, les rêves agités sont choses douces à une âme tendre ; mais un effort énergique est plus noble, et fait d'un beau rêve une réalité. »

Il disparaît dans les vapeurs du matin. Le pèlerin se relève fortifié ; il franchit les monts et les abîmes, le voilà déjà devant la porte d'or.

O merveille ! comme une mère ouvre ses bras, là cité ouvre les battants de sa porte ; ses chants célestes acclament son fils au terme de son vaillant pèlerinage.

DÉPART

Quelle est cette musique, quels sont ces chants qu'on entend le long de la rue ? Jeunes filles, ouvrez les fenêtres, l'étudiant s'en va au loin, on lui fait escorte.

Les camarades poussent des cris de joie, et agitent leurs chapeaux ornés de nombreux rubans et de beaucoup de jolies fleurs ; mais l'étudiant n'aime pas cette coutume, il marche au milieu, pâle et silencieux.

Les bouteilles se choquent, et le vin pétille :
« Vide ton verre et bois encore, cher camarade ! »
— « Le vin du départ seul dissipera la flamme intérieure qui me dévore. »

Dans la rue, à la dernière de toutes les maisons, une jeune fille regarde par la fenêtre ; elle voudrait cacher ses larmes derrière des violettes et des rosiers.

Dans la rue, à la dernière de toutes les maisons, l'étudiant lève les yeux puis, les baisse avec douleur, et met sa main sur son cœur.

« Camarade, si tu n'as pas encore de bouquet, là-bas nombre de fleurs s'épanouissent et te sourient. Allons, toi, la plus belle de toutes les filles, laisse tomber à terre un petit bouquet ! »

— « Amis, que me dirait le bouquet ? Je n'ai pas, comme vous, une bien-aimée chérie ; il se fanerait au soleil, et s'éparpillerait au souffle du vent. »

Il s'éloigne, s'éloigne toujours au milieu des chants et du bruit. La jeune fille prête l'oreille, écoute encore longtemps : « O douleur ! il s'en va, le jeune homme que j'aimais en silence.

« Et me voilà, hélas ! avec mon amour, mes roses et mes violettes ; celui à qui je donnerais tout avec tant de plaisir, il est maintenant au loin. »

RÊVE

Dans un magnifique jardin marchaient, la main dans la main, deux amoureux, deux figures pâles et souffrantes. Ils s'assirent au milieu d'un parterre.

Ils se baisèrent sur les joues, et se baisèrent sur la bouche ; ils se tinrent étroitement enlacés, et redevinrent jeunes et bien portants.

Le bruit argentin de deux clochettes retentit, le rêve s'évanouit à l'instant ; elle, était étendue dans la cellule d'un couvent ; lui, était prisonnier au loin, au fond d'une tour.

LES TROIS DAMOISELLES

I

Trois damoiselles, du haut d'un château, plongeaient leurs regards dans la vallée profonde ; leur père revint à cheval, il portait une armure d'acier. « Salut, messire mon père, salut ! Que rapportes-tu à tes enfants ? Nous avons toutes été sages. »

« Enfant à la robe jaune, aujourd'hui j'ai pensé à toi. La parure est ta joie, ce que tu aimes le mieux, c'est le luxe ; vois cette chaîne d'or vermeil, je l'ai prise à un fier chevalier ; je lui ai donné la mort pour l'avoir. »

La damoiselle attacha rapidement la chaîne autour de son cou, et descendit vers le lieu où elle trouva le mort : « Te voilà étendu sur la route comme un malfaiteur ; pourtant tu es un noble chevalier, tu es le bien-aimé de mon cœur. »

Elle le porta dans ses bras à la maison de Dieu, et le déposa en gémissant dans le tombeau de ses pères. Elle serra fortement la chaîne qui brillait à son cou, et tomba inanimée près de son bien-aimé.

II

Deux damoiselles, du haut d'un château plongeaient leurs regards dans la vallée profonde ; leur père revint à cheval, il portait une armure d'acier.
« Salut, messire mon père, salut ! Que rapportes-tu à tes enfants ? Nous avons été sages toutes les deux. »

« Enfant à la robe verte, aujourd'hui j'ai pensé à toi. La chasse est ta joie, le jour comme la nuit ; vois cet épieu avec un ruban d'or, je l'ai pris à un chasseur fougueux ; je lui ai donné la mort pour l'avoir. »

Elle prit dans ses mains l'épieu que son père lui offrait, et se dirigea vers la forêt ; son cri de chasse était la mort. Là-bas, à l'ombre d'un tilleul, elle trouva près de ses chiens fidèles son bien-aimé dormant du dernier sommeil.

« Je viens sous le tilleul, comme je l'ai promis à mon bien-aimé. » Et elle enfonça rapidement l'épieu dans son sein. Ils reposèrent l'un près de l'autre sous les frais ombrages. Au-dessus d'eux les oiselets de la forêt chantaient, et le vert feuillage les couvrait.

III

Une damoiselle, du haut d'un château, plongeait ses regards dans la vallée profonde ; son père revint à cheval, il portait une armure d'acier. « Salut, messire mon père, salut ! Que rapportes-tu à ton enfant ? J'ai été bien sage et bien tranquille. »

« Enfant à la robe blanche, aujourd'hui j'ai pensé à toi. Les fleurs sont ta joie, tu les préfères à l'or éclatant ; vois cette fleur qui brille comme de l'argent, je l'ai prise à un audacieux jardinier ; je lui ai donné la mort pour l'avoir. »

« Comment a-t-il été si téméraire ? Pourquoi l'as-tu frappé ? Il prenait soin des fleurs ; maintenant, elles vont se flétrir. » — « Avec une audace incroyable il m'a refusé la plus belle fleur de son jardin, il la réservait pour sa maîtresse. »

La fleur était sur le sein délicat de la douce jeune fille. Elle descendit dans un jardin qui était son séjour favori. Là, près d'une rangée de blancs lis, s'élevait un tertre verdoyant ; elle vint s'y asseoir :

« O que ne puis-je faire à l'instant comme mes sœurs chéries ! Mais cette petite fleur ne peut faire de blessure, elle est si tendre et si délicate. »

Pâle et languissante, elle fixa ses regards sur la fleur, jusqu'à ce qu'elle fût flétrie, et qu'elle tombât elle-même inanimée.

LE CHEVALIER NOIR ¹

C'était la Pentecôte, la fête joyeuse, que célèbrent les hôtes des bois et des bruyères. Le roi prit la parole : « Que dans toutes les salles de cet antique palais on voie aussi un riant printemps s'épanouir. »

Tambours et trompettes résonnent, des bannières rouges flottent avec pompe au vent. Le roi regarda du haut de son balcon ; à la joute, les chevaliers tombaient tous sous les coups du vaillant fils du roi.

Mais voici que devant la barrière du tournoi s'arrêta en dernier lieu un chevalier noir. « Messire, votre nom et votre emblème ? » — « Si je le disais, vous trembleriez d'effroi ; je suis un prince qui possède de vastes États. »

Quand il fut entré dans la lice, la voûte céleste

¹ Cette ballade, d'un caractère fantastique, offre quelque analogie avec la célèbre Lénore de Bürger.

s'obscurcit, et le château commença à trembler. Au premier choc, le jeune fils du roi tomba de cheval, et put à grand'peine se relever.

Fifres et violons invitent aux danses; les flambeaux brillent à travers les salles; un grand fantôme entre d'un pas chancelant. Il aborde courtoisement la fille du roi, désirant ouvrir le bal avec elle.

Il danse, couvert d'une sombre armure de fer, il danse d'une manière sinistre, enlaçant froidement les membres de la jeune fille. Les fleurs claires qu'elle portait à son sein et dans ses cheveux tombent flétries sur le sol.

A la table somptueuse prirent place tous les chevaliers et toutes les dames. Au milieu, entre son fils et sa fille, le cœur plein d'angoisse, le vieux roi était assis, et les regardait, pensif et silencieux.

Les deux jeunes gens avaient le visage pâle. Le noir convive leur offrit une coupe : « Ce vin doré vous rendra la santé. » Les jeunes gens burent, et le remercièrent poliment : « Cette boisson est fraîche, répondirent-ils. »

Le fils et la fille se serrèrent contre la poitrine de leur père; leurs traits achevèrent de se décolorer. De quelque côté que le vieillard épouvanté tourne ses regards, il voit un de ses enfants mourir.

« Malheur à moi ! mes enfants charmants, tu les a enlevés tous les deux dans l'éclat de la jeunesse ; prends-moi aussi, moi qui ne puis plus goûter

aucune joie. Alors le fantôme dit d'une voix creuse et sourde : « Vieillard, c'est au printemps que je cueille les roses. »

LE JARDIN DE ROSES

Je vais vous parler dans mes chants du beau jardin de roses ; le matin, les femmes s'y promenaient ; le soir, les héros y combattaient.

« Mon maître et seigneur est roi du pays, mon domaine est le jardin des roses ; il a choisi la couronne d'or ; moi, j'ai choisi la guirlande de fleurs.

« Écoutez, jeunes héros, mes gardiens qui m'êtes chers tous trois ! Laissez entrer toutes les tendres jeunes filles, ne laissez entrer aucun chevalier.

« Ils pourraient abîmer les roses ; ce serait pour moi grand souci. » Ainsi parlait la belle reine, en quittant son jardin, le matin.

Les trois gardiens fidèles se promenaient devant la porte. Les roses embaumaient l'air en silence, et s'épanouissaient avec grâce.

Trois jeunes filles chastes et tendres vinrent à

passer : « Gardiens, chers gardiens, laissez-nous entrer dans le jardin. »

Quand les jeunes filles eurent cueilli des roses, elles dirent toutes : « Pourquoi ma main saigne-t-elle de la sorte ? La rose m'a-t-elle piquée ? »

Les trois gardiens fidèles se promenaient devant la porte. Les roses embaumaient l'air en silence, et s'épanouissaient avec grâce.

Trois arrogants chevaliers vinrent à passer sur leurs coursiers : « Gardiens, vils gardiens, ouvrez la porte toute grande ! »

— « La porte restera fermée, nos épées sont hors du fourreau : les roses sont chères, chaque rose vaut une blessure. »

Chevaliers et gardiens se mirent à se battre ; la victoire resta aux chevaliers, qui foulèrent sous leurs pieds toutes les roses ; avec les roses, les gardiens périrent.

Et, quand le soir fut venu, madame la reine arriva : « Si mes roses sont détruites, si les fidèles jeunes gens ont succombé,

« Je veux les mettre dans la terre, étendus sur des feuilles de roses, et, à la place du jardin des roses, il y aura le jardin des lis.

« Qui donc maintenant veillera fidèlement sur mes lis ? Le jour, ce sera le soleil bienfaisant ; la nuit, ce seront la lune et les étoiles.

LES TROIS CHANTS

Dans la haute salle était assis le roi Sifrid :
« Joueurs de harpe, qui de vous sait le plus beau
chant? » Un jeune homme sortit aussitôt des
rangs, la harpe à la main, l'épée aux reins.

« Je sais trois chants : le premier, tu l'as
certes oublié depuis longtemps déjà : « Tu as
tué mon frère dans un guet-apens ; » et je le redis :
« Tu l'as tué dans un guet-apens. »

« Le second chant, je l'ai trouvé par une nuit
sombre et orageuse : « Il faut que tu luttas avec
moi à la vie ou à la mort, » et je le redis : « Il
faut que tu luttas à la vie ou à la mort. »

Alors il appuya sa harpe contre la table ; ils
tirèrent tous deux leurs épées avec ardeur, et se
battirent longtemps avec un bruit d'armes stri-
dent, jusqu'à ce que le roi tombât inanimé dans la
haute salle.

« Maintenant, je vais entonner le troisième chant,
le plus beau, que jamais je ne me lasserai de chan-
ter : « Le roi Sifrid est étendu baigné dans son
sang. » et je le redis : « est étendu baigné dans
son sang. »

LE JEUNE ROI ET LA BERGÈRE

Dans ce délicieux mois de mai, sur cette plaine verdoyante, sous les rayons dorés du soleil, quel va être le sujet de mes chants?

Les flots bleus se déroulent, les nuages dorés passent, d'élégants chevaliers se dirigent vers la vallée couverte de prairies.

Les arbres clairs frémissent au vent, les fleurs aux couleurs voyantes s'épanouissent, les bergères de la vallée sont de tous côtés dans la verdure.

Le seigneur Goldmar chevauchait gaiement en tête de sa fière escorte; il portait un manteau de soie rouge et une couronne d'or.

Ce monarque de belle allure sauta tout à coup à bas de son coursier, l'attacha à un tilleul et laissa ses hommes prendre les devants.

Il y avait là-bas, dans les frais buissons, une source d'eau vive; les oiseaux y chantaient avec délice, et de nombreuses fleurettes y étincelaient.

Pourquoi le chant des oiseaux était-il si clair? Pourquoi l'éclat des fleurs était-il si vif? Parce que, près de cette source fraîche, la plus belle des bergères était assise.

Le seigneur Goldmar franchit les buissons, il

passé avec bruit à travers la verdure; les agneaux effrayés s'enfuient vers la bergère.

« Salut, salut, jeune fille merveilleusement belle ! Si tu sentais de l'effroi, j'en aurais un regret sincère. »

— « Non, je n'ai point pâli, aussi vrai que je puis te l'affirmer; je croyais qu'un oiseau espiègle avait passé à travers la haie. »

— « Ah ! si tu voulais me rafraîchir avec ta gourde, ce bienfait resterait gravé dans mon cœur, comme la plus insigne faveur que tu puisses m'accorder. »

— « Tu peux puiser à ma gourde, je ne l'ai encore refusée à personne; je veux que tous s'y rafraîchissent, un roi même, s'il en venait. »

Elle se baisse pour puiser de l'eau, et le laisse boire à la gourde; il la regarde bien tendrement, mais elle tient la gourde d'une main ferme.

Transporté d'amour, il s'écrie : « Comme tu es gracieuse; il semble que tu sois éclosée en même temps que toutes ces tendres fleurs. »

« Et pourtant toute ta personne est empreinte de dignité, ton visage respire la noblesse, comme si tu étais issue d'une maison royale ! »

— « Demande au berger, mon père, s'il était roi; demande à la bergère, ma mère, si elle était assise sur un trône. »

Le prince met son manteau autour du cou blanc de la charmante fille, il pose la couronne d'or sur ses cheveux châtons.

La bergère promène autour d'elle un regard plein de fierté, et s'écrie d'une voix forte : « Fleurs et arbres, courbez-vous ; agneaux, inclinez-vous tous ! »

Et quand, les lèvres riantes, elle veut rendre au prince sa parure, il jette la couronne au fond limpide de la source :

« Je te confie cette couronne, gage d'un amour sincère, jusqu'au moment où je te reverrai, après mainte épreuve redoutable.

« Depuis seize longues années déjà, un monarque est prisonnier dans les fers ; ses États ont été conquis par une armée de cruels ennemis.

« Je veux délivrer son royaume avec mes chevaliers dévoués, je veux briser ses chaînes, pour qu'il puisse revoir le printemps.

« Je pars pour ma première guerre, des jours orageux vont se lever pour moi. Dis-moi, apaiseras-tu ma soif après la victoire, avec l'eau fraîche de cette source ?

— « Je puiserai de l'eau pour toi, et t'en donnerai autant que la source pourra en fournir ; et, quant à la couronne, tu la retrouveras aussi brillante qu'aujourd'hui. »

Le premier chant est chanté, le dernier va suivre immédiatement ; un oiseau a pris son essor ; voyons où il va se poser !

II

Je vais maintenant parler dans mes vers du bruit des trompettes et des épées, et, pourtant, j'entends résonner les chalumeaux, j'entends le chant des alouettes.

Je vais maintenant parler dans mes vers de mort et de cadavres ; et pourtant, je vois les arbres bourgeonner, et les fleurs vermeilles éclore.

Je ne vais parler que de Goldmar (vous ne l'auriez pas cru) : c'était le premier des héros, près des femmes, comme à la bataille.

Il emporta d'assaut la citadelle, et arbora sa bannière victorieuse. Alors du fond de la tour le vieux roi s'avança :

« O soleil, montagnes, champs, verte forêt, comme vous êtes restés jeunes ; et, moi, je suis devenu si vieux ! »

La fête triomphale commença au milieu des magnificences et du bruit des instruments ; mais qui n'a pas pris place dans la salle ne peut décrire ce spectacle.

Et quand même j'aurais pris place là-bas parmi

les rangées de convives, le vin généreux m'aurait fait oublier tout le reste.

Voici que le vieux monarque adressa la parole à Goldmar : « Je vais donner une joute. Quel prix vous proposerai-je ? »

« Messire, ô noble roi, proposez-nous comme prix, au lieu de heaumes et d'éperons dorés, une houlette et un agnelet blanc ! »

Le prix que d'ordinaire les bergers se disputent à l'envi dans la campagne fleurie, on vit des bandes de chevaliers caracolier avec la lance et le bouclier pour le conquérir.

Le seigneur Goldmar renversa tous les chevaliers sur l'arène, et reçut, au son des trompettes, une houlette et un agnelet blanc.

Alors le vieux monarque prit de nouveau la parole : « Je vais donner une nouvelle joute, et propose un prix d'une plus haute valeur.

« Oui, ce que je vous propose pour récompense n'est pas une vaine et frivole bagatelle ; je vous propose ma couronne, à recevoir de la main de la plus belle des reines. »

Quelle ardeur alors enflamma les hôtes, aux accords retentissants des trompettes ! Chacun lutta de son mieux ; le seigneur Goldmar les renversa tous.

Le roi était debout dans son appartement avec les dames et les seigneurs : il fit mander le sei-

gneur Goldmar, la fleur et l'étoile des chevaliers.

Le héros du combat arriva, la houlette à la main, l'agnelet blanc à son côté, attaché avec un ruban couleur de rose.

Le roi lui dit : « Je ne te donne pas pour récompense une bagatelle frivole, je te donne ma couronne, à recevoir de la main de la plus belle des reines. »

Il dit et rejeta en arrière le voile de la reine ; le seigneur Goldmar ne daigna pas jeter un seul regard sur elle.

« Nulle reine ne peut me séduire, non plus que l'éclat d'aucune couronne ; j'aspire de tous mes désirs à revoir la bergère dans la vallée. »

« Je veux lui offrir, en guise de compliment, l'agnelet et la houlette. Dieu vous garde ! Moi, je descends dans la vallée. »

Alors il entendit l'appel d'une voix argentine, et il lui sembla tout d'un coup que les oiseaux chantaient près de la source, que les fleurs étincelaient dans la vallée.

Il lève les yeux : la bergère était debout devant lui, couverte de bijoux précieux, la couronne brillante à la main :

« Sois le bienvenu, méchant, dans la maison de mon père ! Dis, veux-tu toujours t'en aller dans la verte vallée ?

« En ce cas, prends d'abord la couronne que tu

me laissas comme gage ! Je te récompense avec usure, elle règne maintenant sur deux pays. »

Ils ne restèrent pas plus longtemps éloignés l'un de l'autre. Ce qui arriva ensuite, seriez-vous bien aise de le savoir ?

Si une jeune fille désirait le savoir, je la mettrais de suite au courant, si je pouvais l'enlacer de mes bras, et l'embrasser sur ses lèvres vermeilles.

LA FILLE DE L'ORFÈVRE

Un orfèvre était dans son atelier au milieu des perles et des pierreries : « Le plus beau joyau que j'aie fait, c'est pourtant toi, Hélène, ma fille chérie ! »

Un beau chevalier entra : « Salut, chère fille ! Salut, mon cher orfèvre ! Fais-moi un diadème exquis pour ma douce fiancée ! »

Et, quand le diadème fut prêt et brilla d'un vif éclat, Hélène, en proie à la tristesse, le suspendit à son bras, dans ses moments de solitude :

« Ah ! mille fois heureuse, la fiancée qui doit porter cette couronne. Ah ! si le chevalier fidèle

me faisait seulement présent d'un diadème de roses, quelle joie ce serait pour moi ! »

Peu de temps après, le chevalier revint et contempla attentivement le diadème : « Mon cher orfèvre, monte une bague en diamants pour ma douce fiancée ! »

Et, quand la bague, ornée d'un diamant de grand prix, fut prête, Hélène, en proie à la tristesse, la passait à moitié à son doigt, dans ses moments de solitude :

« Ah ! mille fois heureuse la fiancée qui doit porter cette bague. Ah ! si le chevalier fidèle me faisait seulement présent d'une boucle de ses cheveux, quelle joie ce serait pour moi ! »

Peu de temps après, le chevalier revint, et contempla attentivement la bague : « Mon cher orfèvre, tu as travaillé bien finement les présents destinés à ma douce fiancée.

« Mais, pour que je sache comment ils iront sur elle, approche, la belle fille, que j'essaie sur toi la parure nuptiale de ma bien-aimée ! Elle est aussi belle que toi. »

C'était un dimanche matin ; aussi la coquette jeune fille avait-elle mis, ce jour-là, avec un soin tout particulier, sa plus belle robe, pour aller à l'église.

Le visage rougissant d'une aimable pudeur, elle était debout devant le chevalier ; il mit sur sa tête

le diadème d'or, passa la bague à son doigt, puis la prenant par la main :

« Douce Hélène, Hélène chérie, la plaisanterie prend fin ; tu es la plus belle des fiancées, celle à qui je destinais le diadème d'or, à qui je destinais la bague.

« Ici tu as grandi au milieu de l'or, des perles, des pierreries ; ce devait être pour toi le présage du rang et des honneurs dont tu vas jouir auprès de moi. »

LA FILLE DE L'HOTESSE

Trois compagnons, voyageant sur le Rhin, entrèrent chez une hôtesse :

« Madame l'hôtesse, avez-vous bonne bière et bon vin ? Où est votre fille si belle ? »

— « Ma bière et mon vin sont frais et limpides. Ma fille est dans le cercueil. »

Et, quand ils entrèrent dans la chambre, la jeune fille était étendue sur une civière noire.

Le premier voyageur rejeta son voile en arrière, et la regarda tristement :

« Ah ! si tu étais encore en vie, belle jeune fille, je t'aimerais à partir d'aujourd'hui. »

Le second remit le voile sur son visage, détourna les yeux et dit en pleurant :

« Ah ! pourquoi es-tu étendue dans le cercueil ? Je t'ai aimée pendant plusieurs années. »

Le troisième releva aussitôt le voile, et déposa un baiser sur les lèvres blêmes de la jeune fille :

« Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore aujourd'hui, et je t'aimerai à jamais. »

LA FAUCHEUSE

« Bonjour, Marie ! Déjà vive et alerte de si bon matin ! O la plus fidèle des servantes, l'amour ne te rend point paresseuse. Eh bien, si tu achèves de me faucher cette prairie d'ici à trois jours, je ne pourrai te refuser plus longtemps mon fils unique. »

Ainsi parle le fermier, possesseur d'abondantes richesses. Comme Marie sent battre son cœur épris d'amour ! Une sève de vie nouvelle circule à travers ses membres ; comme elle brandit sa faux ! comme elle couche les blés sur le sol !

L'heure de midi est brûlante, les faucheurs accablés cherchent la source pour se rafraîchir et l'ombre pour dormir ; les abeilles bourdonnantes travaillent encore dans la campagne torride ; Marie ne se repose pas, elle rivalise avec elles d'ardeur au travail.

Le soleil disparaît, la cloche du soir retentit. Ses compagnons lui crient : « Marie, en voilà assez pour aujourd'hui. » Les faucheurs, le berger et son troupeau abandonnent les champs ; Marie aiguise sa faux pour recommencer son travail.

Déjà tombe la rosée, déjà brillent la lune et les étoiles, les blés embaument, le rossignol chante au loin ; Marie ne veut pas se reposer, ne veut pas prêter l'oreille, elle ne cesse de faire bruir la faux, qu'elle brandit avec force.

Elle continue ainsi du soir au matin, du matin au soir, se nourrissant d'amour, se réconfortant avec un espoir bien doux. Pour la troisième fois le soleil se lève, tout est terminé ; là-bas, debout, on voit Marie, versant des larmes de joie.

« Bonjour, Marie ! Que vois-je ? O les mains laborieuses ! La prairie est fauchée, je t'en récompenserai par un don généreux ; mais, quant au mariage... tu as pris au sérieux ma plaisanterie. Ils sont crédules et insensés, on le voit bien, les cœurs amoureux. »

Il dit, et passe son chemin ; mais le cœur de

la pauvre Marie se glace, ses genoux tremblants fléchissent. Muette, insensible et sans connaissance, c'est dans cet état qu'on la trouve, la faucheuse, là-bas dans les épis.

Elle vit ainsi plusieurs années encore, engourdie et sans voix ; une goutte de miel, voilà sa seule nourriture. O, tenez un tombeau prêt pour elle dans la prairie la plus fleurie ! Il n'y eut jamais faucheuse aussi aimante.

L'ÉTOILE POLAIRE

Celui qui était parti pour l'Orient, la bourse légère, passager d'un navire étranger, dirige maintenant vers les rivages de sa patrie son propre bâtiment tout chargé d'or.

Il n'a contemplé aucune étoile aussi souvent que l'étoile d'amour ; c'est elle qui le guida heureusement depuis les pays lointains jusqu'à la ville natale de sa chère fiancée.

Il n'a pas encore trouvé le but, bien qu'il ait franchi la porte de la cité. Comment reconnaître tout de suite sa fiancée dans le labyrinthe de cette grande ville ?

Comment ses yeux pourraient-ils la découvrir?
Le regard est borné de tous côtés. Comment, à
travers le bruit des places publiques, distinguer le
son de sa voix?

Là-bas une fenêtre s'est fermée, peut-être a-
t-elle regardé au dehors; ici près, ce voile qui
flotte légèrement ne cache-t-il pas la chère fian-
cée?

Déjà les ombres du soir épaississent: il erre
encore à travers les rues; ses pieds commencent
à ressentir l'épuisement de la fatigue, mais son
cœur en éveil le pousse en avant.

Pourquoi s'arrête-t-il tout à coup, frappé de
surprise? Écoutez! un son de cordes. Quelle est
cette voix qui chante? Ah! ce n'est pas en vain
qu'il a vu au-dessus de la maison l'étoile d'amour,
à laquelle il s'est fié.

LE CHANTRE QUI PASSE

Je dormais sur un tertre fleuri, tout près du
bord du sentier, quand le rêve m'emporta sur ses
ailes dans le délicieux pays des contes bleus.

En m'éveillant, les regards enivrés, comme un

homme tombé des nuages, j'aperçois derrière moi le chantre avec sa lyre.

Il disparaît au milieu des arbres, j'entends encore des accords lointains. Est-ce lui qui par ses chants a fait rêver à mon âme ces merveilles ?

RÊVE

J'ai rêvé récemment que j'étais étendu sur une cime escarpée : c'était sur le bord de la mer ; mon regard se perdait dans les plaines, et au-delà du vaste océan.

En bas, près du rivage, était appareillé un élégant navire ; ses banderoles aux couleurs variées flottaient au vent, et le nautonier était au gouvernail, semblant trouver le temps long.

Et voici que des montagnes lointaines une troupe joyeuse descendit ; tous étincelants comme des anges, et parés de guirlandes de fleurs, ils se dirigèrent vers la mer.

En tête de la troupe courait un nombreux essaim de gais enfants ; les autres brandissaient des coupes, jouaient des instruments, chantaient, tourbillonnaient au milieu des danses et des jeux.

Ils dirent au marinier : « Voudrais-tu bien nous emmener ? Nous sommes les joies et les plaisirs, nous voulons abandonner la terre, aller tous loin de la terre. »

Il fit monter dans son navire toutes les joies ensemble, et leur adressant la parole : « Dites-moi, mes chéries, aucune de vous n'est-elle restée en arrière, sur les monts, ou dans la vallée ? »

Elles s'écrièrent : « Nous sommes toutes là. Pars ! nous avons hâte. » Ils partirent au souffle d'une fraîche brise ; et, au loin, bien loin, je vis disparaître les plaisirs et la félicité de la terre.

LE BON CAMARADE

J'avais un camarade ; vous n'en trouverez jamais un meilleur. Quand le tambour battait pour le combat, il marchait à mes côtés, du même pas, de la même allure.

Une balle vint à voler dans l'espace, était-ce moi ou lui qu'elle visait ? C'est lui qu'elle a emporté ; le voilà étendu à mes pieds, comme si c'était une partie de moi-même.

Il veut me tendre encore la main, pendant que

je charge mon arme : « Je ne puis, dit-il, te donner la main ; mais reste pour l'éternité mon bon camarade. »

LA COURONNE DE ROSES

Aux jours riants du mois de mai, dans la prairie constellée de fleurs, de nobles écuyers combattent et se démènent pour la précieuse couronne de roses ; ils ne veulent pas cueillir, d'une main légère, des fleurs dans la plaine ; ils veulent, en braves lutteurs, les recevoir de la main de la jeune fille.

Sous un berceau de verdure est assise en silence celle que chacun regarde avec surprise, et qui, en ce jour pour la première fois, s'épanouit dans tout l'éclat rayonnant de la jeunesse ; des branches chargées de roses flottent autour de sa tête comme un chapeau ombreux, des pampres en fleurs sont enlacés en guirlande autour de sa taille.

Tout à coup, un cavalier couvert d'une armure de fer s'avance, monté sur un cheval épuisé ; il baisse sa lance comme un combattant accablé de fatigue, et courbe la tête, comme appesanti par le

sommeil ; son visage est maigre, et ses cheveux sont gris. Soudain, sa main laisse échapper la bride, il se redresse en sursaut, effrayé, comme s'il s'éveillait d'un rêve pénible :

« Salut à vous dans ces prairies, jeune fille si belle, nobles seigneurs ! Que ma présence ne vous cause pas d'effroi, j'aurai plaisir à contempler vos jeux. Volontiers je donnerais ma vie pour rompre une lance avec vous ; mais, hélas ! mes bras tremblent, mes genoux sont bien chancelants.

« Je connais ces sortes de passe-temps, j'ai blanchi au milieu des lances et des épées ; ma cotte de maille est encore sur mon corps, comme sa peau est sur le dragon. Sur terre j'ai combattu et reçu des blessures, sur mer j'ai été le jouet des flots et des tempêtes ; le repos, je ne l'ai jamais trouvé, sauf une année dans une tour obscure.

« O jours et nuits perdus ! Je n'ai jamais connu les joies de l'amour : jamais, ô ma rude dextre¹, une tendre main de femme ne t'a pressée ; car elle était encore loin des terrestres, vallées, cette vierge fleurie, qui, aujourd'hui pour la première fois, m'apparaît comme un astre nouveau.

« Hélas ! que ne puis-je rajeunir ! Je voudrais apprendre à jouer de la lyre, je voudrais chanter des chants d'amour, en briguant les faveurs de ma

¹ Terme poétique et ancien, pour « main droite ».

belle ; aux jours rians du mois de mai, dans la prairie constellée de fleurs, je voudrais combattre et me démener joyeusement pour la précieuse couronne de roses.

« Hélas, je suis venu trop tôt au monde, l'âge d'or ne fait que commencer ; l'envie et la colère ont disparu, le printemps va se renouveler à jamais. Elle, sous son berceau de roses, sera la maîtresse de cet État. Moi, il faut que j'aie dans la nuit et la poussière, la pierre du sépulcre va retomber sur moi. »

Quand le vieux chevalier eut ainsi parlé, ses lèvres pâles se fermèrent. Ses yeux sont éteints, il va tomber de cheval ; mais les nobles écuyers accourent, et le déposent sur la verdure. Hélas ! aucun baume ne peut le guérir, aucune voix ne le réveillera.

Alors la jeune fille descend du berceau de fleurs étincelant, se penche tristement vers le vieillard, et met sur sa tête la couronne de roses : « Sois le roi de la fête de mai (nul n'a fait ce que tu as fait), bien qu'à un homme mort, une couronne de fleurs soit de peu d'avantage. »

DAMOISELLE SIEGLINDE

Damoiselle Sieglinde voulut se lever de grand matin pour se rendre avec sa suite au monastère de femmes. Elle allait vêtue d'étoffes d'or et de soie, parée de fleurs et de bijoux; ce fut pour elle la cause d'une grande douleur.

Trois tilleuls sont plantés devant le portail de l'église; là était assis le noble Heime, qui répétait à voix basse: « Que d'or, que de pierreries! Que n'ai-je une fleur de ta couronne, ma charmante! »

Ainsi parlait le jeune homme tout bas; et voilà que le vent se mit à souffler, et que la plus belle des roses se détacha de la guirlande de fleurs. Le seigneur Heime se baissa pour cueillir la rose, dont il voulait se parer.

Dans la suite de Sieglinde était un vieux chevalier; il en ressentit une douleur amère, et s'avança plein de courroux: « Faut-il que je t'apprenne les usages de cour? Peux-tu seulement désirer la moindre feuille détachée de la couronne princière? »

O, malheur à jamais au jardin qui produisit de semblables roses! O maudits soient à jamais les

tilleuls près desquels s'éleva semblable querelle !
Quel cliquetis d'épées, jusqu'au moment où le
jeune homme tomba mort sous des coups furieux.

Sieglinde se baissa, ramassa la rose, la remit
dans la guirlande, et se dirigea vers l'église. Elle
allait, vêtue d'étoffes d'or et de soie, parée de fleurs
et de bijoux ; qui pourrait lui causer quelque peine ?

Devant l'image de sainte Marie, elle enleva sa
couronne : « Prends-la, Vierge pure et douce !
Aucune fleur n'y manque. Je veux renoncer au
monde, porter le voile saint et prier pour les
défunts. »

LE CHEVALIER DE SAINT GEORGES

I

Les trompettes sonores retentissent devant Saint-
Étienne de Gormaz, où campe Fernand de Cas-
tille, le valeureux comte.

Almanzor, le roi des Maures, arrive de Cordoue
avec une armée considérable, pour prendre la
ville d'assaut.

Déjà la troupe des chevaliers castillans est à cheval, sous les armes; Fernand, le valeureux comte, chevauche à travers les rangs à la recherche d'un absent.

« Pascal Vivas, Pascal Vivas, l'honneur de la chevalerie castillane, tous les chevaliers sont prêts pour le combat, toi seul manques sur la place.

« Toi, d'ordinaire le premier à cheval, le premier à la bataille, n'entends-tu pas aujourd'hui mon appel, n'entends-tu pas le son des trompettes guerrières ?

« Manquerais-tu à l'armée chrétienne, en ce jour où la lutte sera chaude? Ta couronne de gloire va-t-elle se flétrir, et l'éclat de ta renommée s'effacer ? »

Pascal Vivas ne peut entendre, il est au loin dans la forêt profonde où sur un tertre verdoyant s'élève la chapelle de saint Georges.

A la porte est son coursier; contre le mur, sa lance et son armure d'acier, et le chevalier est agenouillé en prières devant le saint autel.

Absorbé dans son recueillement, il n'entend pas le bruit de la bataille, qui retentit à travers la montagne boisée comme le sourd mugissement des vents.

Il n'entend pas le hennissement de son coursier, ni le bruit sourd que font ses armes. Mais son patron veille; saint Georges veille fidèlement.

Il descend des nues, endosse l'armure du chevalier, monte sur son cheval, et vole à la bataille.

Nul n'a combattu avec autant d'impétuosité que ce héros céleste, semblable à la foudre ; il conquiert l'étendard d'Almanzor, et l'armée des Maures s'enfuit.

Pascal Vivas a terminé ses prières devant l'autel ; il sort de la chapelle de saint Georges, et retrouve son coursier et son armure d'acier.

Il chevauche, pensif, vers le camp, et ne comprend pas pourquoi les trompettes et les chants solennels saluent son arrivée :

« Pascal Vivas, Pascal Vivas, orgueil de la chevalerie castillane, gloire à toi, grand vainqueur, qui pris l'étendard d'Almanzor !

« Comme les armes sont couvertes de sang, et fendues par les chocs et les coups, comme ton coursier est couvert de blessures, après avoir couru si vaillamment à l'ennemi ! »

En vain Pascal Vivas veut arrêter les chants et les cris d'allégresse ; il courbe humblement la tête, et en silence fait un geste vers le ciel.

II

Dans ses jardins, le soir, se promenait la comtesse Julia ; Fatiman, neveu d'Almanzor, a enlevé là-bas la belle.

Nuit et jour, avec sa douce proie, il fuit à travers les forêts, dix fidèles chevaliers maures le suivent en armes.

Le troisième jour, au matin, ils arrivent dans la forêt, où, sur un tertre verdoyant, s'élève la chapelle de saint Georges.

Déjà, de loin, la comtesse lève les yeux vers l'image du saint, qui brille, colossale, au-dessus du portail de l'église, sculptée dans la pierre.

On le voit enfoncer avec force dans la gueule du dragon la hampe de sa lance sacrée, pendant qu'enchaînée au rocher la fille du roi attend dans l'angoisse.

Pleurant et se tordant les mains, la comtesse Julia s'écrie : « Saint Georges, divin combattant, arrache-moi au pouvoir du dragon ! »

Qui donc s'élance tout à coup au galop, du haut de la chapelle, monté sur un blanc coursier ? Les boucles dorées de ses cheveux flottent au vent, et les plis de son manteau rouge ondoient.

Il brandit sa lance avec force, et frappe le ravisseur Fatiman, qui se tord aussitôt sur le sol, comme fit jadis le dragon.

Les dix chevaliers maures sont saisis d'une terreur folle ; jetant au loin lances et boucliers, ils s'enfuient par-delà les monts et les vallées.

La comtesse Julia est à genoux comme frappée

d'éblouissement : « Saint Georges, divin combattant, sois mille fois béni ! »

Quand elle relève les yeux, le saint n'est plus là, et la légende dit, mais à voix basse, que c'était Pascal Vivas.

ROMANCE DU PETIT POUCKET

Petit Poucet, petit Poucet, en tous lieux ta gloire a été publiée à son de trompe, on voit déjà les petits enfants dans leur berceau s'ébahir à ton histoire.

Quels yeux ne pleureraient, quand tu cours à travers la forêt terrible, alors que les loups hurlent affamés, et que bruit l'ouragan nocturne !

Quel cœur ne tressaillerait, quand tu es étendu dans la maison du géant, et que tu entends s'approcher l'ogre, qui a flairé ta chair !

Tu as arraché à la mort tes six frères et toi, en échangeant avec ruse les sept bonnets contre les sept couronnes.

Quand le géant était couché près du rocher, faisant retentir la forêt de ses ronflements, tu as en-

levé hardiment de ses pieds les bottes de sept lieues.

Tu as couru comme messenger vers un roi dans la détresse ; précieuse fut ta récompense, une fiancée de la maison royale.

Petit Poucet, petit Poucet, ta renommée a retenti avec éclat ; avec tes bottes de sept lieues elle a déjà franchi plus d'un millénaire¹.

ROMANCE DU CRITIQUE

Critique, le vaillant chevalier, monte, fier et hardi, sur son coursier ; ce n'est pas un étalon d'Andalousie, c'est un bouc en bois.

En guise d'épée, il tire de son oreille sa plume acérée, tout prêt à la lutte ; il met, en guise de visière, des lunettes sur ses yeux enflammés.

Public, la noble dame, est exposée à mille dangers ; tantôt, écumant avec rage, un dragon, semblable à celui de Siegfried², la menace.

Tantôt un doux faiseur de sonnets l'attire avec

¹ Espace de mille ans.

² Héros du poème des *Nibelungen*.

des harmonies sonores, tantôt un moine lui fait un sermon mystique qui lui fait perdre la raison.

Critique, le vaillant chevalier, tue bravement le dragon, fait voler en éclats toutes les harmonies, et précipite le moine du bord de sa chaire.

Néanmoins, en grand homme modeste, il veut que personne ne puisse dire son nom ; à peine un chiffre énigmatique désigne-t-il le bouclier du héros.

O critique, protecteur des faibles, sois-nous toujours fidèle et propice ! Reçois comme récompense la bénédiction du ciel, et les honoraires de l'éditeur ¹ !

AMOURS DE CHANTRES

I. — DANTE

Était-ce une porte de la ville de Florence, ou une porte des cieux, d'où sortait, dans la plus rayonnante des matinées de printemps, une foule en grande pompe ?

¹ Cette pièce humoristique, ainsi que deux ou trois autres que nous avons déjà rencontrées, prouve qu'au besoin Uhland savait parfaitement trouver la note comique.

Des enfants, gracieux comme les angéliques phalanges, et richement parés de couronnes de fleurs, s'en allaient dans la vallée des roses prendre part aux joyeuses danses de fête.

Sous un laurier se tenait Dante, alors âgé de neuf ans ; il distingua de suite, dans la plus aimable des fillettes, son ange protecteur.

Les branches du laurier ne frémissaient-elles pas, agitées par la brise printanière ? La jeune âme de Dante ne vibrait-elle pas, frissonnante au souffle de l'amour ?

Oui, c'est à cette heure que jaillit la source de ses chants ; bien jeune, il chanta l'amour dans des sonnets et des canzoni.

Quand il rencontra de nouveau son amie, devenue, en grandissant, une gracieuse jeune fille, ses poésies étaient déjà comme un arbre en pleine floraison.

Par la grande porte de Florence sortaient encore des bandes nombreuses, mais lentement et tristement, au son de chants lugubres.

Sous ce drap noir orné de la croix blanche, on emporte Béatrice, que la mort a ravie si prématurément.

Dante était assis dans sa chambre, seul, en silence, au crépuscule ; il entendit les cloches tinter au loin et cacha son visage dans ses mains.

Le noble chantre descendit dans les profondeurs les plus sombres des forêts ; depuis lors ses chants résonnèrent comme les cloches lointaines des trépassés.

Mais dans la solitude sauvage où il errait, gémissant et le cœur plein d'angoisse, vint à lui un messager envoyé par la beauté qui avait quitté la terre.

Il le conduisit, d'une main fidèle, à travers les abîmes les plus profonds de l'enfer, où sa douleur terrestre devint muette à la vue des réprouvés.

Bientôt il s'éleva par des chemins sombres jusqu'à la lumière bienheureuse ; sortant de la porte du paradis, son amie vint à sa rencontre.

Tous deux planèrent de plus en plus haut à travers les splendeurs et les délices du ciel ; elle, contemplant sans être éblouie le soleil des soleils ;

Lui, les yeux fixés sur le visage de son amie, qui, transfigurée, lui faisait voir un reflet de l'Éternelle Lumière.

Dans un poème divin, il a décrit toutes ces visions, en traits de feu immortels, comme ceux que la foudre trace sur les rochers.

Oui, c'est à bon droit qu'on révère, comme le chantre divin, Dante, chez qui l'amour terrestre s'est transfiguré en amour céleste.

II. — DON MASSIAS

Don Massias de Galice, surnommé l'Amoureux, était dans la tour d'Arjonilla, pleurant le sort de celle qu'il aime fidèlement.

Un comte, riche et puissant, lui fut donné récemment pour mari, et le chantre si fidèle est proscrit au loin, et captif.

Souvent près du grillage il chante des airs tristes, auxquels tout voyageur prête l'oreille; souvent il laisse tomber de la fenêtre des feuillets chéris, riches de poésie.

Un voyageur fit-il connaître ces chants? Furent-ils emportés par les vents? La belle, si ardemment aimée, eut connaissance des plaintes de son chantre fidèle.

Son époux, espion soupçonneux, avait tout observé avec attention: « Faut-il que je tremble devant le chantre même quand il languit dans un cachot. »

Un jour, il s'élança sur son cheval, armé de toutes pièces comme pour un assault, et galopa vers le territoire de Grenade et la tour d'Arjonilla.

Don Massias l'Amoureux était précisément là-bas, près du grillage, chantant avec une ardeur brû-

lante son amour, et jouant délicieusement sur sa guitare.

Le comte se dresse sur ses étriers, et, plein de fureur, brandit sa lance; don Massias, percé de part en part, est mort, comme un cygne, en chantant.

Le comte, sûr de la victoire, retourne en Galice. Illusion vaine! le chantre est mort, mais ses chants vivent.

A travers tous les territoires de l'Espagne, ils volent, harmonieux et ailés; pour les autres, ce sont les accents de Philomèle; pour son rival seul, c'est la voix des Harpies.

Souvent, au milieu d'un joyeux festin, ces chants l'ont soudain frappé de terreur; souvent, au milieu de la nuit, il est réveillé plein d'angoisse.

Dans les jardins, dans les rues, il entend de tous côtés des guitares; comme des voix de fantômes, résonnent à ses oreilles les chants d'amour de Massias.

PLAINTES D'AMOUR

I. — L'ÉTUDIANT

Un jour, à Salamanque, j'étais assis de grand matin dans un jardin, et, tandis que chantaient les rossignols, je lisais attentivement dans Homère :

Comment Hélène, dans une parure étincelante, arriva sur la terrasse du palais, et apparut si magnifique au sénat troyen ;

Que plus d'un murmura distinctement dans sa barbe grise : « On ne vit jamais une femme pareille, vraiment elle est de race divine. »

Ainsi absorbé dans cette lecture, je ne sais ce qui m'arriva ; un souffle passa dans les feuilles, et me fit regarder autour de moi tout surpris.

Sur le balcon voisin, quelle merveille je vis alors ! Là, dans une parure étincelante, se tenait une femme semblable à Hélène.

A ses côtés, était un vieillard à barbe grise, qui se montrait si singulièrement aimable que j'aurais juré voir un membre du grand conseil des Troyens.

Mais, moi-même, je devins un Achéen, car,

depuis ce jour, j'étais constamment devant ce pavillon fortifié, une nouvelle Troie.

Pour parler sans métaphore, durant plusieurs semaines d'été, je vins dans ce lieu, chaque soir, avec un luth et des chants.

Je chantai sur des tons variés mes tourments et mes désirs amoureux, jusqu'à ce qu'enfin, de la haute fenêtre grillée, une réponse bien douce descendit vers moi.

Ce badinage, mêlé de paroles et d'harmonie, nous occupa durant six mois, et encore ne fut-il possible que parce que le tuteur était à moitié sourd.

Si, fréquemment, ne pouvant dormir, il se levait en sursaut de sa couche, en proie aux inquiétudes de la jalousie, nos voix, semblables à une harmonie aérienne, n'arrivaient pas à son oreille.

Mais, une fois (la nuit était froide, sans étoiles, sombre comme le tombeau), nulle réponse au signal accoutumé ne descendit vers moi ;

Seule, une vieille duègne édentée s'éveilla au son de ma voix ; seule Écho, la vieille fille, répondit en gémissant à mes plaintes.

Ma belle avait disparu ; les chambres, la salle étaient vides, vide le jardin plein de fleurs, et à l'entour monts et vallées semblaient déserts.

Hélas ! jamais je n'avais su quel était son pays natal et son rang, car ni ses lèvres, ni sa main n'avaient révélé ce double secret.

Alors je résolu de la chercher de tous côtés, dans une course vagabonde ; je laissai là Homère, j'étais devenu moi-même Ulysse.

J'ai pris mon luth pour compagnon, et devant chaque balcon, sous chaque fenêtre grillée, j'interroge aux sons d'une douce musique.

Je chante dans les villes et les campagnes l'air que dans les vallées de Salamanque j'ai chanté chaque soir à ma bien-aimée, comme signal.

Mais la réponse ardemment désirée ne se fait jamais plus entendre : hélas ! seule Écho, la vieille fille, me poursuit toujours pour mon tourment.

II. — LE CHASSEUR

J'étais, un jour, dans les bois, debout derrière un chêne, aux aguets, me penchant souvent en avant, l'arquebuse en main ;

Quand j'entendis un léger bruissement, et mon chien d'arrêt aboya ; aussitôt je tins mon arquebuse prête, et ajustai, le chien de l'arme tendu.

O surprise ! il ne vint ni chevreuil ni lièvre ; il vint un gibier d'une plus belle espèce, une fillette sortit des buissons, jeune et fraîche, douce et tendre.

Une force si étrange me domina tout à coup que,

poussé par un frivole sentiment d'amour, je manquai faire feu sur cette belle enfant.

Et maintenant je ne cesse de suivre les traces de ce noble gibier, et, chaque soir, je monte la garde devant son gîte.

Pour parler sans métaphore, je me tiens consciencieusement, chaque soir, devant le balcon de ma charmante, et, en silence, je lève tristement les yeux.

Mais elle est tout de suite lassée de cette plainte muette ; elle demande des chants, de douces mélodies, des sons de flûte, des accords de luth.

Hélas ! c'est un appât ingénieux, auquel, moi, chasseur, je n'entends rien, moi qui ne comprends que l'appel du coucou et le chant simple de la caille.

LE PÈLERIN

En Galice, sur un rocher qui borde le rivage s'élève un sanctuaire, où l'immaculée Mère de Dieu dispense ses bénédictions tutélaires. Là une étoile polaire d'or brille aux yeux de l'égaré dans le désert ; un port tranquille s'ouvre au naufragé assailli par la tempête.

Quand là-bas la cloche du soir s'agite, ses sons retentissent au loin dans la contrée; dans les villes, dans les couvents toutes les cloches s'éveillent; les flots de la mer qui tout à l'heure encore se brisaient avec fureur, se taisent, et le marinier au gouvernail s'agenouille jusqu'à ce qu'il ait récité à voix basse son *Ave Maria*.

Le jour où l'on célèbre l'Assomption de la Vierge bénie, quand le Fils qu'elle conçut se manifesta à elle comme Dieu, ce jour-là, dans son sanctuaire, elle fait des miracles de toutes sortes; là où d'ordinaire elle ne réside qu'en image, on devine sa présence.

On voit flotter à travers champs des bannières aux couleurs variées; chaque navire, chaque canot fait le salut avec ses banderoles peintes; des pèlerins, vêtus d'habits de fête, gravissent le sentier du rocher; comme une échelle céleste, couverte de monde, se dresse dans les airs le pic escarpé.

Mais à la suite des joyeux pèlerins en viennent d'autres, nu-pieds et couverts de poussière, vêtus de cilices, des cendres sur la tête; ce sont ceux qui, retranchés de la communion des pieux chrétiens, ont seulement la permission de s'agenouiller à la porte de l'église.

Et, derrière tous les autres, il en vient un hâletant, le regard désolé et hagard; ses cheveux flottent incultes autour de son visage, sa longue

barbe tombe en désordre ; il porte un cerçle de fer rouillé, attaché autour de son corps, et des chaînes autour des bras et des jambes, qui résonnent à chacun de ses pas.

Parce que jadis il tua son frère dans un transport de colère, il a fait forger avec son épée cet anneau qui l'étreint. Loin de son foyer, loin de la cour, il chemine et ne veut pas se reposer, avant qu'un miracle de la grâce céleste n'ait rompu le poids de ses chaînes.

S'il portait des sandales de fer, au lieu de marcher sans chaussure, depuis longtemps il les aurait usées, et nulle part encore il n'a goûté le repos. Jamais il ne trouve le saint qui puisse faire sur lui un miracle ; il va vers toutes les images miraculeuses, aucune ne lui fait un signe de paix.

Quand cet homme a gravi le rocher et s'incline devant la porte du sanctuaire, déjà tintent les cloches du soir, que la foule en prières écoute en silence. Son pied ne touche pas le sol du lieu où l'on voit l'image de la Vierge étinceler aux rayons du soleil, qui descend dans la mer.

Quel éclat s'est répandu sur les nuages, la mer et la campagne ! Le ciel doré est-il resté ouvert, quand la Vierge sainte s'est élevée dans les airs ? La trace lumineuse de ses pas brille-t-elle encore sur les nuages couleur de rose ? L'Immaculée elle-

même abaisse-t-elle ses regards du sein de l'azur étincelant ?

Tous les pèlerins s'en vont consolés ; lui seul ne se ment pas, il est toujours étendu sur le seuil, le visage blême ; le fardeau pesant des chaînes enlace encore solidement son corps et ses membres, mais son âme est maintenant délivrée, elle plane dans l'océan de lumière.

L'ANNEAU

Un chevalier passait un matin par la prairie ;
il songeait, inquiet et soucieux, à la plus belle des femmes :

« Mon cher anneau d'or, dis-moi franchement
la vérité ! Gage donné par ma charmante, que
devient sa fidélité ? »

Au moment où il allait le regarder, l'anneau
sauta de son doigt, bondit, et roula le long de la
lisière du pré.

Il veut le saisir rapidement dans la prairie,
mais il est ébloui par des fleurs dorées et des
herbes tout humides de rosée.

Un faucon, perché sur le tilleul, aperçut tout

de suite l'anneau ; il s'envola du sommet de l'arbre, et alla le chercher sur l'herbe. D'un vigoureux battement d'ailes il prit son essor dans l'air ; alors ses pareils voulurent lui enlever sa capture d'or.

Mais aucun d'eux ne l'eut en partage : l'anneau tomba du haut des airs ; le chevalier le vit tomber dans un lac profond.

Les poissons sautillèrent vivement pour attraper ce petit objet en or ; l'anneau s'enfonça jusqu'au moment où il disparut aux regards.

« O mon anneau, dans les prairies, herbes et fleurs se jouent de toi ; ô mon anneau, dans les airs les oiseaux t'emportent de tous côtés.

« O mon anneau, au fond des eaux les poissons t'attrapent sans peine ; mon anneau, sont-ce là les indices, les indices que tu me donnes de la fidélité de ma bien-aimée ? »

L'AUBÉPINE DU COMTE ÉVERARD ¹

Le comte Éverard à la longue barbe, prince du pays de Wurtemberg, arriva en pieux pèlerin sur les rivages de la Palestine.

Un jour, chevauchant dans ces contrées à travers une fraîche forêt, il coupa sur une aubépine un vert rejeton.

Il le mit avec intention sur son heaume, et le porta dans les batailles et sur les flots de la mer.

De retour dans sa demeure, il l'enfonça dans le sol, où le doux printemps fit bientôt pousser plus d'un germe nouveau.

Le comte, loyal et bienveillant, allait visiter sa plante chaque année, et son cœur se réjouissait en la voyant s'épanouir.

Le maître devint vieux et fatigué ; le faible rejeton était alors un arbre, sous lequel bien des fois le vieillard venait s'asseoir, absorbé dans un rêve.

Le dôme de feuillage, large et élevé, lui rappelle, avec son doux frémissement, les temps d'autrefois et les pays lointains ².

¹ Éverard, premier prince de Wurtemberg au xv^e siècle, a laissé une renommée populaire en Allemagne.

² La popularité du comte Éverard a fourni au poète Kerner, con-

LA LÉGENDE DE LA CATHÉDRALE ¹

Sur l'antique tour de la cathédrale, on voit beaucoup de noms gravés en gros et en petits caractères ; la pierre les endure patiemment.

Un jour, un fils des Muses gravit l'escalier aérien en spirale, regarda dans tous les coins, et se mit à ciseler.

Sous ses coups jaillissent les claires étincelles.

temporain et ami de Uhland (voir la pièce *A Kerner*) le sujet d'une jolie ballade : *Le plus riche des princes*.

Exaltant dans maints beaux discours la valeur et le nombre de leurs Etats, plusieurs princes allemands étaient assis un jour à Worms dans la salle du palais impérial.

« Mes Etats, disait le prince de Saxe, sont puissants et magnifiques ; leurs montagnes recèlent de l'argent dans plus d'une mine profonde. »

« Voyez quelle abondance fleurit dans mes Etats, disait le prince électeur du Rhin ; des moissons dorées dans les vallées, sur les coteaux du vin généreux ! »

« Par leurs grandes villes et leurs riches couvents, disait Louis, duc de Bavière, mes Etats, certes, ne le cèdent pas aux vôtres en fait de trésors. »

Eberhard à la longue barbe, seigneur chéri du Wurtemberg, dit alors : « Il n'y a dans mes Etats ni villes, ni montagnes riches en argent.

« Mais ils recèlent un joyau : dans leurs forêts, pour vastes qu'elles soient, je puis hardiment poser ma tête sur le sein de chacun de mes sujets. »

Alors le prince de Saxe, celui de Bavière, et celui du Rhin s'écrièrent : « Comte à la longue barbe, c'est vous qui êtes le plus riche, vos Etats produisent des pierres précieuses ! »

¹ Il s'agit de la célèbre cathédrale de Strasbourg.

et la tour est ébranlée depuis ses fondements jusqu'au chapiteau ;

Les cendres de maître Erwin¹ tressaillent dans sa tombe ; la cage du clocher résonne, et plus d'un morceau de pierre se remue ;

Une sourde agitation règne dans ce grand monument, comme si, par un prodige, il allait faire sortir de ses flancs ce qui restait inachevé.

Le nom était écrit, peu de personnes le connaissaient ; pourtant il est resté, et depuis longtemps on le prononce avec éloge.

Qui pourrait encore s'étonner que la tour se soit ébranlée devant celui aux oreilles duquel le monde du beau résonne maintenant depuis un demi-siècle² ?

LE CHEVREUIL

Un chasseur, de grand matin, poursuivait un chevreuil à travers bois et prairies, quand il vit

¹ Erwin de Steinbach, fondateur de la cathédrale.

² Sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, on lit, au milieu de beaucoup de noms, celui de Goethe, qu'il y grava au cours de ses années d'études à l'Académie.

une fillette au teint de rose qui regardait par la haie d'un jardin.

Qu'est-il arrivé au cheval léger ? S'est-il blessé au pied ? Qu'est-il arrivé au vaillant chasseur, pourquoi n'appelle-t-il, et ne court-il plus la bête ?

Le petit chevreuil, tout inquiet, bondit toujours encore par monts et vallées. Arrête-toi donc, étrange petit animal ! Le chasseur t'a oublié depuis longtemps.

LE CERF BLANC

Trois chasseurs s'en allaient giboyer ; ils voulaient atteindre le cerf blanc.

Ils s'étendirent sous un sapin, et alors ils eurent tous trois un rêve étrange.

PREMIER CHASSEUR

« J'ai rêvé que je frappais sur le buisson, alors le cerf en sortit bruyamment. Crac ! crac ! »

DEUXIÈME CHASSEUR

« Et, quand il bondit, au milieu des aboiements

des chiens, je déchargeai mon arme sur son dos.
Piff ! paff ! »

TROISIÈME CHASSEUR

« Et, quand je vis le cerf étendu à terre, je son-
nai joyeusement du cor. Trara ! »

Ils étaient ainsi étendus et parlaient tous trois,
quand le cerf blanc passa en bondissant devant
eux ;

Et, avant que les trois chasseurs l'eussent bien
vu, il s'était enfui par monts et par vaux.

Crac crac ! piff paff ! trara !

HARALD

En tête de ses soldats chevauchait Harald, le
vaillant héros ; ils allaient à la clarté de la lune à
travers une forêt sauvage.

Ils portent maint étendard conquis dans les
batailles, qui flotte haut, agité par le vent ; ils
chantent maint chant de victoire, qui retentit à
travers les monts.

Qui murmure et prête l'oreille dans les buissons ?

Qui se balance sur les arbres ? Qui descend des nues, qui émerge de l'écume du torrent ?

Qui jette des fleurs de tous côtés ? Qui chante si délicieusement ? Qui danse à travers les rangs des guerriers, et s'élance sur les coursiers ?

Qui caresse si mollement et baise si tendrement ? Qui tient les corps si doucement enlacés, prend les épées, enlève les cavaliers de leurs chevaux, et ne leur laisse ni repos, ni répit ?

Des elfes c'est la troupe légère : contre elles toute résistance est inutile ; déjà les guerriers ont tous disparu, ils sont tous au pays des fées.

Lui seul, le plus fort, est resté en arrière, Harald, le vaillant héros ; du sommet de la tête à la plante des pieds il est bardé d'un acier impénétrable.

Tous ses soldats ont été enlevés, épées et boucliers jonchent le sol ; les coursiers, privés de leurs maîtres, s'enfoncent dans la forêt sauvage.

En proie à une tristesse profonde, Harald, le fier héros, s'éloigne de ce lieu ; il chevauche seul à la clarté de la lune, à travers la vaste forêt.

Un murmure frais et clair part d'un rocher, vite il s'élance à bas de son coursier, enlève son heaume de dessus sa tête, et boit à la source limpide.

Mais, à peine a-t-il étanché sa soif, que ses bras et ses jambes se dérobent ; il est obligé de s'asseoir sur le rocher, baisse la tête et s'endort.

Il dort sur la même pierre depuis plusieurs centaines d'années, la tête penchée sur la poitrine, avec sa barbe et sa chevelure grises.

Quand les éclairs sillonnent l'air, et que le tonnerre gronde, quand la tempête mugit dans la forêt, il porte en rêvant la main à son épée, Harald, le vieux héros.

LES ELFES¹

PREMIÈRE ELFE

Accourez, mes sœurs aériennes ! Voyez cette gracieuse enfant de la terre. Hâtez-vous, avant qu'elle ne fuie ! Une petite fée, comme elle va vite !

TOUTES

Jeune fille, viens à la danse des elfes ! viens à la clarté de la lune et des étoiles !

DEUXIÈME ELFE

En vérité, tu es une mignonne légère, tu ne pèses pas plus de cinquante livres, et tu as un tout petit pied bien agile ; viens danser dans notre ronde !

¹ Comparer *Les Elfes*, de Leconte de Lisle.

TROISIÈME ELFE

Tu peux planer librement dans les airs, jusqu'au moment où on aura compté trois ; de temps en temps tu frapperas tout doucement du pied, pour qu'on ne s'écarte pas de la mesure.

TOUTES

Ne te fâche pas, petite amie si agile ! Danse gaie-ment au clair de lune !

QUATRIÈME ELFE

Chère mignonne, veux-tu rire ? Aimes-tu à pleurer au clair de lune ? Pleure donc ! ainsi tu fonderas, et tu seras bientôt une elfe légère.

CINQUIÈME ELFE

Dis-moi, ton zèle est-il digne d'éloges ? Aucun travail ne t'est-il étranger ? Ton lit nuptial est-il déjà tissé ? Fileras-tu déjà ton suaire ?

SIXIÈME ELFE

Connais-tu aussi la grande recette du beurre et de la graisse ? Sens-tu, avec le bout de tes doigts, quelle dose de poivre il faut mettre, quelle dose de sel ?

TOUTES

Mignonne, laisse-nous t'interroger encore ! Tu n'as aucune réponse à nous faire.

SEPTIÈME ELFE

N'as-tu rien sur la conscience, comme plus d'une pauvre enfant, de doux baisers furtifs, ce qui est un grand péché ?

HUITIÈME ELFE

Ou bien es-tu déjà fiancée ? As-tu un fiancé bien fidèle, qui ait la permission de te mener à la promenade, l'après-midi, de une heure à deux ?

NEUVIÈME ELFE

As-tu au doigt un anneau d'or massif, orné d'une pierre ? C'est un indice d'amour et de fidélité sincères, quand il serre fortement le doigt.

DIXIÈME ELFE

Mignonne, es-tu toujours irritée ? As-tu donc un tempérament si fougueux ? Il faut te déshabituer de la colère, ce n'est pas bon pour l'hymen.

TOUTES

Mignonne, viens gaiement à la danse des elfes !
Allons, viens à la clarté de la lune et des étoiles ¹ !

¹ Cette pièce charmante, d'une allure si légère, évoque pour les musiciens le souvenir des délicieux scherzi de Mendelssohn.

HISTOIRE DES SEPT COMPAGNONS BUVEURS

Je connais sept joyeux compagnons, qui sont les gens les plus altérés de l'endroit; ils ont juré solennellement de ne plus jamais prononcer un certain terme d'aucune façon, ni à voix haute ni à voix basse.

C'est l'excellent terme « eau », qui pourtant d'ordinaire ne recèle pas malice. D'où vient donc que ce mot si simple effraye si fortement ces fougueux bons vivants ? Attention ! je vais vous conter cette étonnante histoire.

Un jour, ces sept altérés entendirent parler d'un compagnon buveur étranger ; on leur disait que sur la montagne boisée, de l'autre côté, une nouvelle auberge était ouverte, où se buvaient les vins les plus purs et les plus savoureux.

Pour entendre un bon sermon, aucun d'eux n'eût bougé ; mais, du moment qu'il s'agit de bien remplir les verres, voilà les lurons tout de suite stimulés. « Allons, en route ! » crie chacun à son voisin.

Ils s'en vont alertes, au matin. Bientôt le soleil monte avec une chaleur accablante ; leur langue est desséchée, leurs lèvres sont brûlantes, et la

sueur coule de leurs fronts ; voici que d'un rocher ruisselle une source des plus limpides.

Comme ils boivent à longs traits ! Pourtant, à peine ont-ils étanché leur soif, qu'ils manifestent leur mécontentement de ne point voir couler du vin, mais seulement de l'eau : « Quel fade breuvage ! Quelle piteuse façon de se désaltérer ! »

A présent c'est la forêt qui reçoit les pèlerins dans ses allées inextricables ; tout à coup ils sont dans l'embarras, un taillis embroussaillé arrête leur marche. Ils errent et cherchent un chemin, pestant et tempêtant.

Pendant ce temps, des nuages sombres d'orage ont entièrement voilé le soleil étouffant ; déjà on entend la pluie à travers les feuilles, les éclairs sillonnent l'air, et le tonnerre mugit ; puis, des flots d'eau tombent en déluge.

Bientôt la forêt est transformée en une multitude d'îles, d'innombrables torrents jaillissent ; cris de rage et gémissements ne sont d'aucun secours ; la noble troupe est obligée de passer par là. Quel fameux baptême ! quelles excellentes gouttières !

Jadis des humains furent souvent changés en source et en fleuve ; nos sept pauvres pêcheurs, eux aussi, sont menacés d'un pareil arrêt des dieux. Ils dégouttent et se gonflent, comme s'ils étaient des fontaines.

Flottant, plutôt que marchant, ils arrivent à la sortie du bois ; mais nul cabaret ne brille à leurs yeux, ils sont juste sur le chemin de leur demeure ; déjà ils voient la source ruisseler, limpide, du rocher.

Et il semble alors qu'elle leur dit dans son murmure : « Bonjour, troupe de jolis compagnons ! Vous avez injurié, dans votre sotte impudence, mon eau, qui vous avait rafraîchi. Maintenant vous voilà abreuvés de façon à en garder le souvenir. »

De là vint que les sept compagnons craignirent l'eau dorénavant, et jurèrent de ne plus jamais prononcer ce terme maudit, d'aucune façon, ni à voix haute, ni à voix basse.

RECHBERGER LE DAMOISEL ¹

Rechberger était un damoiseau audacieux, la terreur des marchands et des voyageurs. Dans une église abandonnée il voulut une fois passer la nuit.

¹ Ce terme s'appliquait aux jeunes gentilshommes qui aspiraient à devenir chevaliers.

Et après que minuit eut sonné, il se mit en campagne ; il avait entendu dire qu'une troupe de marchands passerait de grand matin dans ce lieu.

Après avoir chevauché un peu de temps, il dit : « Écuyer, retourne sur tes pas ! j'ai oublié mes gants sur le cercueil où je me suis assis. »

L'écuyer revint tout pâle : « Que le diable aille vous chercher vos gants ! Un esprit est assis sur le cercueil ; mes cheveux se dressent encore sur ma tête. »

« Il a mis les gants et les contemple avec des yeux flamboyants, en les agitant dans tous les sens, je tremble encore de tous mes membres. »

Le damoiseau retourna sur ses pas à la hâte ; il se battit vaillamment avec l'esprit, le vainquit, et reconquit ses gants.

Alors l'esprit dit avec un air de convoitise farouche : « Si tu ne me les laisses en bien propre, prête-moi, pour une année, cette jolie paire si souple ! »

— « Pour une année, je te les prête volontiers, de cette manière je pourrai mettre à l'épreuve la bonne foi du diable ; certes, ils ne s'en iront pas en morceaux entre les griffes desséchées. »

Rechberger s'éloigna fièrement au galop : il errait avec son varlet dans le bois. Le coq chanta au loin, et ils entendirent le bruit des sabots de chevaux.

Le cœur du damoiseel battit fortement ; sur le chemin vint à passer une troupe de chevaliers masqués, vêtus de noir ; le damoiseel se rangea de côté.

En arrière de tous il en vint un au trot, conduisant un cheval noir sans cavalier, sellé et harnaché, et orné d'une housse noire.

Rechberger s'approcha et demanda : « Dis-moi quelle est cette troupe de seigneurs ? Dis-moi, mon cher écuyer, à qui appartient ce cheval noir sans cavalier ? »

— Au plus fidèle serviteur de mon maître ; on le nomme en tous lieux Rechberger. Dans un an il sera tué, alors le cheval noir le portera. »

Le cavalier noir rejoignit ses compagnons. Le damoiseel dit à son varlet : « Malheur à moi ! je vais descendre de cheval, je me sens décliner. »

« Si mon coursier n'est pas trop fougueux pour toi, et si mon épée et mon bouclier ne te pèsent pas trop, prend-les pour ton avantage, et fais-en usage pour le service de Dieu ! »

Rechberger alla dans un couvent : « Seigneur abbé, j'ai les cheveux trop bouclés pour être moine ; mais je voudrais, profondément repentant, servir le couvent comme frère lai. »

« Tu as été un cavalier, je le vois à tes éperons ; tu prendras soin des chevaux que nous avons dans l'écurie du couvent. »

Le dernier jour de cette même année, l'abbé acheta un cheval noir fougueux ; Rechberger devait lui mettre le frein, mais il se mit à se dresser et à se cabrer.

Il frappa en pleine poitrine le jeune homme, qui tomba mourant dans d'amères souffrances. Puis, il disparut dans la forêt ; on ne le retrouva jamais.

A minuit, un écuyer vêtu de noir descendit au tombeau du damoiseau, tenant un coursier noir par la bride ; des gants de cheval étaient pendus à la selle.

Rechberger sortit de son tombeau, prit les gants au pommeau, et sauta au milieu de la selle ; la pierre tombale lui servit d'étrier.

Cette ballade est faite pour servir d'enseignement aux jeunes gens ; ils doivent faire attention à leurs gants, et bien se garder de faire le guet, la nuit, sur les chemins.

LE COMTE DE GREIERS

Le jeune comte de Greiers est debout devant sa demeure, par une belle matinée ; ses regards s'étendent au loin vers les monts ; il voit les pointes des rochers illuminés par les rayons dorés du soleil, et, au milieu, la verte vallée alpestre, où le jour commence à poindre.

« Alpes, vertes Alpes, comme je me sens attiré vers vous ! Heureux ceux qui fréquentent vos cimes, pâtres de la montagne et bergères. Souvent jadis j'ai regardé de l'autre côté des monts, cette vue m'était indifférente ; mais, aujourd'hui, un ardent désir pénètre au plus profond de mon cœur. »

Le son des chalumeaux retentit de plus en plus près à son oreille ; pastourelles et pasteurs se dirigent vers le manoir ; sur le gazon du château commence la ronde ; les manches blanches reluisent, rubans et guirlandes aux couleurs variées voltigent dans l'air.

La plus jeune des bergères, svelte comme la tige d'un mai, saisit la main du comte ; il faut qu'il entre dans le cercle ; la ronde l'enlace dans son tourbillon : « Ça, jeune comte de Greiers, te voilà prisonnier. »

Ils l'entraînent loin de ce lieu, au milieu des bords et des chants ; ils dansent à travers les villages, où de nouvelles chaînes se joignent aux premières ; ils dansent sur les prés, ils dansent à travers la forêt, jusqu'au moment où les sons argentins se perdent au loin sur les Alpes.

Le second jour se lève, l'aube du troisième apparaît. Où est le comte de Greiers ? A-t-il disparu ? Le soleil accablant décline de nouveau vers le couchant ; on entend le tonnerre dans la montagne, et l'orage commence.

La nue s'est déchirée, le ruisseau grossi s'est changé en torrent, et, quand l'éclair illumine la nuit d'une lueur rapide, on voit dans le tourbillon un homme qui lutte, entraîné sur les eaux, jusqu'au moment où il saisit une branche, et s'élance sur le rivage.

« Me voici, arraché du sein de vos montagnes ; au milieu des danses et des jeux, la tempête déchaînée m'a entraîné ; tous vous vous êtes mis en sûreté dans les cabanes et les fentes des rochers, moi seul ai été emporté par la force de l'orage.

« Adieu, Alpes vertes et votre troupe joyeuse ! Adieu, les trois jours fortunés, où j'ai été berger ! Ah ! je ne suis pas né pour un tel paradis, d'où la colère céleste m'a chassé avec la flamme des éclairs.

« Et toi, fraîche rose des Alpes, ne touche plus

jamais ma main ! Je le sens, l'onde glacée n'éteint pas cette ardeur dévorante. Ronde enchanteresse, ne m'attire plus jamais au dehors ! Reçois-moi dans tes murs, demeure solitaire des comtes, mes ancêtres ! »

LE COMTE EBERSTEIN

Dans la grande salle du palais, à Spire, s'élève un bruit d'instruments ; à la lueur des flambeaux et des cierges on danse et on tourbillonne. Le comte Eberstein conduit la ronde avec la gracieuse fille de l'empereur.

Et, tandis qu'il la fait voltiger dans la ronde aérienne, elle murmure tout bas à son oreille (car elle ne peut taire ce secret) : « Comte Eberstein, sois sur tes gardes ! cette nuit, ton château sera en danger. »

« Ah ! songe le comte, monseigneur l'empereur, voilà pourquoi vous m'avez invité à la danse ! » Il va chercher son coursier, laisse là sa suite, et galope vers son château en danger.

Autour du château fort d'Eberstein fourmillent des combattants, qui se glissent dans le brouil-

lard avec des pioches et des échelles. Le comte Eberstein les aborde adroitement, et les précipite du rempart dans les fossés.

Le matin venu, messire l'empereur pense que le château est déjà pris. Mais sur le rempart dansent bruyamment le comte et tous ses hommes d'armes :

« Sire empereur, si une autre fois vous attaquez des châteaux par surprise, il vous faudra être plus expert en matière de danse. Votre fille danse bien joliment, les portes de mon château seront ouvertes pour elle. »

Dans le château du comte s'élève un bruit d'instruments ; à la lueur des flambeaux et des cierges on danse et on tourbillonne. Le comte Eberstein conduit la ronde avec la gracieuse fille de l'empereur.

Et, tandis qu'il la fait danser comme fiancée, il murmure tout bas à son oreille (car il ne peut taire ce secret) : « Belle jeune fille, sois sur tes gardes ! cette nuit, il y aura un castel en danger. »

L'ÉPÉE

Un jeune chevalier alla chez un forgeron auquel il avait commandé une bonne épée ; mais, quand il la soupesa dans sa main libre, il la trouva beaucoup trop lourde.

Le vieux forgeron dit en caressant sa barbe :
« L'épée n'est ni trop lourde ni trop légère, c'est votre bras qui est trop faible, je crois ; mais demain on y remédiera. »

— « Non, aujourd'hui, par toute la chevalerie, et avec ma force, non avec celle du feu. » Le jeune homme dit, la force pénètre ses membres, il brandit l'épée haut dans les airs.

L'ÉPÉE DE SIEGFRIED

Le jeune Siegfried, un garçon fier, descendit un jour du manoir de son père.

Il ne voulait pas se reposer dans la demeure paternelle, il voulait voyager au loin dans tous les pays.

Il rencontra plus d'un chevalier de mérite portant un solide bouclier et une large épée.

Siegfried ne portait qu'une baguette, cela lui causait assez d'amertume et de peine.

Il entra dans la forêt sombre, et arriva bientôt à une forge.

Là il vit une quantité de fer et d'acier; un feu projetait de joyeuses flammes.

« O maître, mon cher maître, permets-moi de me joindre à tes ouvriers.

« Et apprends-moi, en y mettant tous tes soins et toute ton attention, comment on fabrique les bonnes épées ! »

Siegfried brandit le marteau avec force, et frappa sur le fond de l'enclume. Il frappa si vigoureusement que la forêt en retentit au loin, et que tout le fer vola en éclats.

Et du dernier morceau de fer il fit une épée aussi large que longue.

« Et, maintenant, j'ai forgé une bonne épée, maintenant, j'ai autant de mérite que d'autres chevaliers.

Et maintenant, comme d'autres héros, je frapperai les géants et les dragons dans les forêts et dans la campagne. »

ROLAND PORTE-BOUCLIER

Le roi Charles était assis un jour à table, avec les princes, à Aix-la-Chapelle : des plats de gibier et de poisson étaient dressés, et nul ne restait altéré ; on voyait briller dans la salle une riche vaisselle d'or étincelant, et nombre de pierres précieuses, rouges et vertes.

Messire Charles, le vaillant héros, prit la parole :
« Qu'importe tout ce vain éclat ? le plus beau joyau de ce monde nous manque toujours encore ; ce joyau, brillant comme la lumière du soleil, un géant le porte sur son bouclier, comme son bien propre, au fond de la forêt des Ardennes. »

Le comte Richard, l'archevêque Turpin, le seigneur Aymon, Nayme de Bavière, Milon d'Anglant et le comte Garin ne voulurent pas rester au festin ; ils demandèrent leur armure d'acier, et firent seller leurs chevaux, pour aller à la poursuite du géant.

Le jeune Roland, fils de Milon, dit alors : « Cher père, écoutez-moi, je vous en supplie. Si vous me croyez trop jeune et trop faible pour lutter avec des géants, je ne suis plus assez petit, pour ne pas

porter derrière vous votre lance ainsi que votre bon bouclier. »

Les six compagnons ne tardèrent pas à chevaucher tous ensemble vers les Ardennes; mais, arrivés dans la forêt, ils se séparèrent. Roland chevauchait derrière son père; quel bonheur pour lui de porter la lance du héros, et le bouclier du héros!

A la lumière du soleil et à la clarté de la lune, les hardis chevaliers battirent la forêt, mais ils ne trouvèrent le géant ni dans les rochers, ni dans les broussailles. Le quatrième jour, à midi, le duc Milon dormait étendu à l'ombre d'un chêne.

Roland ne tarda pas à voir au loin une lumière flamboyante, dont les rayons mettaient en fuite, dans la forêt, cerfs et chevreuils; il vit que cet éclat provenait d'un bouclier, porté par un géant farouche et de haute taille, qui descendait de la montagne.

Roland songeait intérieurement : « Quel objet de terreur! Dois-je réveiller mon père chéri au milieu du plus doux sommeil? Son bon cheval veille; sa lance, son bouclier et son épée veillent; le jeune Roland veille. »

Roland attacha à son côté l'épée, arme puissante du seigneur Milon; il prit dans sa main la lance et ramassa le bouclier; puis, il monta sur le coursier du seigneur Milon, et chevaucha d'abord lente-

ment à travers les arbres, pour ne pas éveiller son père.

Quand il arriva à la paroi du rocher, le géant dit en riant : « Que veut donc faire ce petit freluquet sur un pareil cheval ? Son épée est deux fois aussi longue que lui, sa lance l'entraîne presque de dessus son coursier, et son bouclier menace de tomber sur sa tête. »

Le jeune Roland s'écria : « Allons, prépare-toi au combat. Tu te repentiras de tes railleries. Si j'ai une rondache¹ longue et large, elle pourra mieux me couvrir. Il y a un petit homme et un grand cheval, un bras court et une épée longue : il faut que l'un vienne en aide à l'autre. »

Le géant leva sa pique et frappa un coup dans le vide ; le jeune Roland eut le temps encore de pousser son cheval sur le côté. Il brandit sa lance sur le géant, mais du bouclier enchanté elle vint retomber sur Roland.

Le jeune Roland prit à toute hâte son épée à deux mains ; le géant voulut saisir la sienne, mais il fut trop lent ; d'un coup rapide Roland lui frappa la main gauche sous son bouclier, si bien que la main et le bouclier lui furent enlevés.

Le courage faillit au géant, une fois son bouclier arraché ; il regretta amèrement la perte du joyau

¹ Sorte de bouclier rond.

qui lui donnait de la vigueur. Sans doute, il courut aussitôt après son bouclier, mais Roland lui enfonça la lance dans le genou, et le fit rouler sur le sol.

Roland le saisit par les cheveux, et lui trancha la tête ; un large fleuve de sang coula dans le fond de la vallée ; puis, du bouclier du géant mort, Roland détacha le joyau étincelant, dont l'éclat le charma.

Ensuite il le cacha soigneusement sous ses habits, et se dirigea vers une source ; là, il lava ses armes et ses vêtements, couverts de poussière et de sang, pour les rendre nets. Le jeune Roland rebroussa chemin à cheval, jusqu'à l'endroit où il trouva son père qui dormait encore au pied du chêne.

Il s'étendit à côté de son père, accablé lui-même de sommeil, jusqu'au moment où, la fraîcheur du soir étant venue, le seigneur Milon se leva en sursaut : « Éveille-toi, éveille-toi, Roland mon fils ! Prends vite en main lance et bouclier, pour aller à la recherche du géant ! »

Ils montèrent à cheval et parcoururent en toute hâte la forêt sauvage ; Roland chevauchait derrière son père avec sa lance et son bouclier. Ils arrivèrent bientôt à l'endroit, théâtre de la lutte récente de Roland ; le géant était étendu, baigné dans son sang.

Roland pouvait à peine en croire ses yeux, ne

voyant plus la main gauche, ni la tête qu'il avait tranchée, non plus que l'épée et la lance du géant, non plus que son bouclier et son harnois; il ne restait que le tronc et les membres ensanglantés.

Milon examina ce tronc gigantesque : « Qu'est-ce que ce cadavre? On voit encore, aux débris mis en morceaux, combien le chêne était puissant; c'est le géant. Ai-je besoin d'interroger davantage? J'ai perdu, par mon sommeil, la victoire et l'honneur; ce sera pour moi une peine sans fin. »

A Aix-la-Chapelle, devant son château, se tenait le roi Charles, très inquiet : « Mes héros sont-ils sains et saufs? Ils tardent par trop longtemps. Pourtant, si mes yeux ne me trompent, ma parole, voici le duc Aymon qui chevauche là-bas, la tête du géant sur sa lance. »

Le seigneur Aymon arriva l'air sombre, et, abaissant sa pique, il déposa la tête, couverte de sang, aux pieds du roi : « J'ai trouvé cette tête dans un buisson sauvage, et à cinquante pas plus loin le tronc du géant était étendu sur le sol. »

Bientôt après, l'archevêque Turpin apporta le gant du géant, qui renfermait encore sa rude main; il la retira et se mit à rire : « Voilà un beau fragment de relique; je le rapporte de la forêt, où je l'ai trouvé déjà taillé en morceaux. »

Le duc Nayme de Bavière arriva avec la pique du géant : « Regardez ce que j'ai trouvé dans la

forêt ! Une arme puissante et longue. Ce pesant fardeau m'a mis tout en sueur ; ça, une bonne lampée de bière bavaroise me semblerait tout à fait exquise. »

Le comte Richard s'avança à pied, marchant à côté de son cheval, qui portait les armes pesantes du géant, son harnois ainsi que son épée : « Qui voudra faire des recherches dans la forêt sauvage, pourra encore trouver plus d'une pièce de l'armure ; c'était trop pour moi. »

Le comte Garin brandissait, de loin déjà, le bouclier du géant : « Qui a le bouclier (dit le roi), à lui la couronne, c'est lui qui apportera le joyau. » — « Le bouclier, je l'ai, mes chers seigneurs ! Le joyau, je l'aurais bien volontiers, mais il s'est détaché. »

Enfin, on put voir le seigneur Milon se diriger vers le château, il faisait aller lentement son coursier, et baissait tristement la tête. Roland chevauchait derrière son père, et lui portait sa lourde lance, ainsi que son large bouclier.

Mais quand ils arrivèrent devant le château, et se furent approchés des seigneurs, il détacha du bouclier de son père l'ornement du milieu, et y enchâssa le joyau du géant, qui projeta une lumière aussi merveilleuse que celle du soleil bienfaisant.

Et, quand cette clarté lumineuse étincela sur le bouclier de Milon, le roi s'écria, transporté de joie :

« Honneur à Milon d'Anglant ! C'est lui qui a vaincu le géant, lui a tranché la tête et la main, et lui a enlevé le joyau. »

Le seigneur Milon se retourna, et vit avec stupéfaction cette clarté étincelante : « Roland, dis-moi, jeune présomptueux ! Qui t'a donné cela, mon camarade ? » — « Au nom de Dieu, messire mon père, ne m'en veuillez pas, si j'ai tué ce grossier drôle, pendant que vous dormiez. »

LA TRAVERSÉE DU ROI CHARLES

Le roi Charles faisait une traversée avec ses douze pairs ; il naviguait vers la Terre-Sainte et fut repoussé en arrière par la tempête.

Alors Roland, le vaillant héros, dit : « Je sais bien combattre et défendre mon prochain ; mais mon habileté ne peut m'être d'aucun secours contre les flots et les tempêtes. »

Le sire Holger, de Danemark, prit ensuite la parole : « Je sais jouer de la harpe ; à quoi me sert ce talent, quand le vent et les flots se déchainent avec une telle violence ? »

Messire Olivier n'était pas non plus d'humeur

joyeuse ; il regarda ses armes : « Je ne me préoccupe pas tant de ma personne que de ma Haute-claire ¹. »

Alors le méchant Ganelon dit (il prononça ces paroles à l'écart) : « Si je pouvais en réchapper, que le diable vous emporte ! »

L'archevêque Turpin poussait de profonds soupirs : « Nous sommes les soldats de Dieu ; viens, mon Sauveur bien-aimé, sur la mer, et puissions-nous par ta grâce continuer notre route. »

Le comte Richard Sans-Peur éleva la voix : « Esprits infernaux, je vous ai rendu plus d'un service ; à présent, aidez-moi à sortir de là. »

Le sire Nayme émit le jugement suivant : « J'ai déjà conseillé beaucoup de gens, cette année ; mais de l'eau douce et un bon conseil sont souvent choses difficiles à trouver à bord. »

Alors le sire Riol aux cheveux gris dit : « Je suis une vieille lame, et je voudrais bien qu'un jour mon corps soit mis au sec. »

Sire Gui, un gentil chevalier, se mit à chanter : « Je voudrais être un petit oiseau ; je voudrais prendre mon essor vers ma bien-aimée. »

Le noble comte Garin dit : « Que Dieu nous aide à sortir d'embarras ! J'aime bien mieux boire le vin rouge que l'eau de la mer. »

¹ Nom d'armure.

Sire Humbert, un frais jeune homme, dit : « Que Dieu veuille bien ne pas nous oublier ! J'aimerais mieux manger un bon poisson que d'être mangé par les poissons. »

Alors sire Gottfried dit ces mots dignes d'éloge : « Ma foi, je supporte tout ; je ne serai pas traité autrement que tous mes compagnons. »

Le roi Charles était assis au gouvernail : il n'a pas prononcé une parole, et dirige le navire d'une main énergique et prudente, jusqu'à ce que la tempête se soit apaisée.

TAILLEFER

Le duc de Normandie Guillaume dit un jour : « Qui donc chante dans la cour et dans la salle de mon palais ? Qui donc chante depuis le matin, jusqu'au fort de la nuit, d'une voix si délicieuse, que mon cœur en tressaille de plaisir dans ma poitrine ? »

« C'est Taillefer qui chante de si bon cœur dans la cour quand il met en mouvement la roue du puits, dans la salle quand il attise et souffle le

feu, le soir quand il se couche, et le matin quand il s'éveille. »

Le duc dit une autre fois : « C'est un bon valet que ce Taillefer ; il me sert avec douceur et fidélité, il s'entend bien à pousser ma roue et à attiser mon feu, et chante d'une voix si claire qu'il me donne du cœur. »

Taillefer dit alors : « Si j'étais libre, je voudrais servir mon maître et aussi chanter de bien meilleure façon. Que je voudrais servir monseigneur le duc, monté sur un grand cheval ! Que je voudrais chanter et faire du bruit avec un bouclier et une épée ! »

Peu de temps après, Taillefer chevauchait dans la campagne sur un grand coursier, avec une épée et un bouclier. La sœur du duc, du haut de la tour, regardait dans la plaine ; elle s'écria : « Vrai Dieu, là-bas chevauche un cavalier de belle pres-tance. »

Et, quand il passa à cheval devant la tour où était la damoiselle, il entonna un chant tantôt doux comme un zéphyr, tantôt véhément comme une tempête. Elle s'écria : « L'entendre chanter est un plaisir exquis ; la tour tremble, et mon cœur bat tremblant dans ma poitrine. »

Le duc Guillaume s'en allait sur la mer, faisant voile pour l'Angleterre avec une puissante armée. Il s'élança du navire, et tomba sur les

main : « Ça, s'écria-t-il, je le prends et te saisis, pays d'Angleterre. »

Quand l'armée normande marcha à l'assaut, le noble Taillefer s'avança près du duc : « Plusieurs années durant j'ai chanté et attisé le feu, plusieurs années durant j'ai chanté et manié l'épée et la lance.

« Et, si mon service et mon chant vous ont agréé, quand j'étais d'abord un valet, puis un vrai chevalier, laissez-moi en recevoir la récompense aujourd'hui ; permettez-moi de porter à l'ennemi les premiers coups ! »

Taillefer chevauchait en tête de toute l'armée normande, sur un grand coursier, l'épée et la lance au côté ; il chantait merveilleusement ; sa voix résonnait au-delà des plaines d'Hastings ; il chantait les exploits de Roland et de maint vaillant paladin.

Et, quand le chant de Roland retentit avec un bruit de tempête, plus d'une bannière ondoya au vent, plus d'une poitrine se gonfla ; chevaliers et soldats furent enflammés d'un grand courage ; Taillefer savait bien chanter et attiser le feu.

Puis, il s'élança dans la mêlée, et dirigea la première attaque, qui fit rouler à terre un officier anglais ; puis il brandit son épée, et porta le premier coup, qui étendit sur le sol un autre chevalier anglais.

A cette vue, les Normands n'attendirent pas longtemps ; ils fondirent sur l'ennemi au milieu des clameurs et du fracas des boucliers. Ah ! quels sifflements de flèches, quel cliquetis de coups d'épée, jusqu'au moment où Harald tomba, et où son altière armée succomba.

Messire Guillaume planta sa bannière sur la plaine ensanglantée : au milieu des morts il fit dresser sa tente ; il s'y assit à table, la coupe d'or en main, la couronne royale d'Angleterre sur la tête :

« Mon brave Taillefer, viens, fais-moi raison en buvant ; tu as chanté pour moi bien des fois des airs amoureux ou plaintifs ; mais ton chant et ta voix, aujourd'hui dans la plaine d'Hastings, résonneront à mes oreilles aussi longtemps que je vivrai. »

LA FORTUNE D'EDENHALL

Le jeune lord d'Edenhall fait résonner les bruyantes trompettes de fête ; il s'avance au bord de la table, et s'écrie au milieu du tumulte des convives pris de vin : « Et maintenant, qu'on apporte la fortune d'Edenhall ! »

Cette parole sonne désagréablement à l'oreille de l'échanson, le plus ancien serviteur de la maison; il retire avec hésitation de son enveloppe de soie la grande coupe de cristal, qu'on appelle la fortune d'Edenhall.

Là-dessus le lord dit : « Pour faire honneur à cette coupe, remplis-la de vin rouge de Portugal ! » La main du vieillard verse en tremblant, et de tous côtés se répand un éclat vermeil ; c'est le rayonnement de la fortune d'Edenhall.

Le lord dit en élevant la coupe en l'air : « Ce verre de cristal étincelant, une fée le donna à mon aïeul près d'une source ; et elle écrivit dessus : « Si ce verre vient à tomber, alors ce sera fait de toi, ô fortune d'Edenhall.

« Un verre en forme de coupe est échu à bon droit à l'heureuse maison d'Edenhall; nous aimons à boire à longs traits, nous aimons à faire un bruit retentissant. Choquez vos verres contre la fortune d'Edenhall ! »

D'abord on entend un bruit doux, grave et cadencé comme le chant du rossignol, puis un roulement sonore comme celui du torrent dans les bois ; enfin elle gronde comme le tonnerre, la superbe fortune d'Edenhall.

« Une race téméraire choisit comme protecteur le fragile cristal ; il dure déjà plus longtemps que de raison ; heurtez vos verres ! Avec ce choc

énergique je mets à l'épreuve la fortune d'Edenhall. »

Et, tandis que la coupe bondit avec fracas en l'air, une soudaine explosion fait éclater la voûte, et par les fentes les flammes pénètrent; les convives sont tous réduits en poussière, en même temps que se brise la fortune d'Edenhall.

L'ennemi, qui dans la nuit a gravi le rempart, fait irruption, apportant l'incendie et la mort; le jeune lord tombe frappé d'un coup d'épée, tenant encore dans sa main le verre de cristal, la fortune rompue d'Edenhall.

Le lendemain, au matin, le vieil échanton erre seul dans la salle détruite; il cherche le corps consumé de son maître, il cherche dans cet horrible monceau de ruines les débris de la fortune d'Edenhall.

« La muraille de pierre, s'écrie-t-il, vole en éclats, la haute colonne doit tomber sur le sol; l'orgueil et le bonheur ici-bas sont du verre, un jour le globe terrestre sera réduit en morceaux, comme la fortune d'Edenhall. »

LE DERNIER COMTE PALATIN

Moi, comte palatin Gœtz de Tubingue, je vends mon château et ma ville avec les vassaux, les redevances, les champs et les forêts; je suis dégoûté d'avoir des dettes.

Il n'y a que deux droits que je ne vende pas, deux bons et vieux droits; l'un est sur le couvent à la belle tour, l'autre sur la verte forêt.

Pour le couvent, nous nous sommes appauvris en dons et ruinés en bâtisses; aussi l'abbé doit-il donner la nourriture à mon autour et à mon chien.

A Schœnbuch, autour du couvent, j'ai là droit de chasse; si je le garde, je ne regretterai pas tous mes autres biens.

Moines, si, un jour, vous n'entendez plus mon cor de chasse, sonnez la cloche, et mettez-vous à ma recherche! Je serai étendu près de la source ombreuse.

Enterrez-moi sous un grand chêne dans le verdoyant Vogelsang, et dites pour moi une messe de chasseurs! Celle-là ne dure pas trop longtemps.

L'ATTAQUE DE WILDBAD

Par un beau jour d'été, alors que soufflent les vents tièdes, que les forêts charment la vue par leur verdure, et que les jardins sont en fleurs, un chevalier de fière allure sortit par les portes de Stuttgard ; c'était le comte Everard de Grein, le vieillard à la longue barbe ¹.

Suivi d'un petit nombre d'écuyers, il s'en va dans la campagne ; il ne porte ni heaume ni cotte de mailles, car il ne s'agit pas d'un combat sanglant ; il veut aller à Wildbad, où jaillit une source d'eau chaude qui guérit et fortifie les infirmes, et rajeunit les vieillards.

A Hirsau, le chevalier met pied à terre chez l'abbé, et boit, au son des orgues, le vin frais du couvent ; puis, à travers les forêts de sapins, il s'élance au galop vers la verte vallée, où l'Ense coule avec fracas, resserrée dans son lit de rochers.

A Wildbad, sur la place du marché, est une maison de belle apparence, où est suspendue comme enseigne une pique étincelante. C'est là que le comte descend de cheval, et prend un bon

¹ Voir, sur le comte Everard, la note de la page 64.

repos; la source va recevoir chaque jour la visite du chevaleresque étranger.

Là, quand il s'est déshabillé, qu'il a pris un peu de repos, et dit sa prière, il entre dans le flot; il se met toujours à l'endroit où, sortant de la fente du rocher, la précieuse source bouillonne avec le plus de chaleur et de force.

Un sanglier blessé, qui lavait ses plaies, révéla jadis aux chasseurs cette source cachée dans les cavités et les buissons; à présent, c'est pour le vieux héros un doux passe-temps d'y baigner et d'y étendre son corps couvert de cicatrices.

Un jour, arrive en courant le plus jeune de ses pages : « Sire comte, une troupe d'hommes descend dans le fond de la vallée; ils portent des massues pesantes, on voit sur l'écu de leur chef une rose rouge en or et un sanglier farouche. »

« Mon enfant, ce sont les Schlegel, qui portent des coups redoutables. Donne-moi mon justaucorps, garçon! Le chef, c'est Eberstein. Je connais bien le sanglier, sa colère est terrible; je connais bien la rose, ses épines sont aiguës. »

Un pauvre pâtre arrive alors en courant, hors d'haleine : « Sire comte, une bande d'hommes remonte la vallée, leur chef porte trois haches; son armure brille et reluit tellement que mes yeux sont encore brûlants comme si j'avais vu des éclairs. »

« C'est Wunnenstein, surnommé le loup hypo-

crite. Page, donne-moi mon manteau ! Cette armure éclatante m'est connue, et me fait peu de plaisir, car les haches savent bien tailler. Attache mon épée à mon côté ; le loup a soif de sang.

« On peut offrayer une fillette au bain, qui demande grâce ; c'est un joyeux badinage, qui ne porte préjudice à personne ; mais, si c'est un vieil homme de guerre qu'on attaque à l'improviste, il y va, sinon de sa vie, au moins d'une forte rançon. »

Le pauvre pâtre dit alors : « Un expédient peut encore réussir ; je sais des chemins dérobés, que nul homme encore n'a foulés ; nul coursier ne saurait les gravir, les chèvres seules y grimpent. Si vous voulez me suivre à l'instant, je vous emmènerai en toute sûreté. »

A travers l'épaisseur des taillis, ils gravissent la montagne à pic ; avec sa bonne épée le comte se fraye souvent une route. Jamais encore il n'a remarqué combien la fuite semble amère ; il aimerait bien mieux combattre, le bain lui a donné des forces.

L'après-midi brûlante se passe en montées et descentes ; déjà le comte est obligé de s'appuyer sur le pommeau de son épée ; alors le pâtre prend pitié du vieux seigneur, et le prend sur son dos : « Je le fais, dit-il, de grand cœur. »

Le vieux comte songe en lui-même : « En vérité,

il est pourtant agréable d'être porté ainsi doucement par un sujet fidèle. C'est dans le danger et la nécessité avant tout que le peuple montre son naturel, aussi ne doit-on jamais fouler aux pieds son bon vieux droit. »

Quand le comte, sauvé du péril, est assis dans la salle de son palais de Stuttgard, il ordonne de frapper une monnaie commémorative. Il en donne au pâtre fidèle plus d'une pièce luisante, à plus d'un seigneur de Schlegel il en fait présent d'une par dérision.

Puis, il envoie aussitôt après, à Wildbad, d'habiles maçons, chargés d'élever des murailles tout autour de l'endroit découvert, pour que dorénavant, en été, tout vieillard puisse, à l'abri de l'ennemi, se rajeunir dans le bain.

L'ÉCHANSON DE LIMBOURG

Dans le château fort de Limbourg habitait un noble comte, que jamais aucun de ses hôtes ne rencontra dans sa demeure. Il allait de tous côtés, à travers les monts et les bois ; ni pluies, ni tempêtes ne le dégoûtaient de la marche.

Il portait un pourpoint de cuir et un chapeau de chasse garni de plumes sauvages, ce qui sied bien aux chasseurs ; à son côté pendait un vase à boire en buis, il savait marcher à grands pas, et sa taille était élevée.

Il avait bien des varlets et des hommes d'armes, il avait un vigoureux coursier, pourtant il s'en allait à pied, et laissait chez lui sa suite. Toute son escorte se composait d'un épieu solide et long, à l'aide duquel il traversait hardiment les larges torrents des bois.

L'empereur d'Allemagne avait alors élu domicile à Hohenstaufen. Un jour, il s'en alla à la chasse avec une brillante escorte ; il poursuivait une biche avec tant d'ardeur et de rapidité, que ses gens le perdirent de vue dans la forêt sauvage.

Près d'une source fraîche il s'arrêta enfin ; l'endroit était orné de fleurs aux couleurs variées. Il songeait à s'y étendre pour y faire la sieste, quand un bruit se fit entendre dans le taillis, le comte était debout devant lui.

L'empereur se mit à le réprimander : « C'est mon voisin que je rencontre en ce lieu ? Il séjourne rarement chez lui, il ne vient jamais à la cour. Il faut battre la forêt, quand on veut le voir ; il faut se hâter de mettre la main sur lui, sinon il ne s'arrêtera nulle part. »

Ne craignant aucun danger, le comte s'étendit

sur le sol, et enfonça à côté de lui son épieu dans la terre; là-dessus, de ses deux mains, l'empereur saisit la hampe : « Il faut que je retienne cet épieu en gage, je prends la hampe pour agrafe.

« Me voilà maître de cet épieu, que je convoitais depuis si longtemps; tu recevras en échange mon meilleur cheval que voici. Un homme tel que toi ne doit pas parcourir les bois, quand il peut me servir de bien meilleure manière à la cour et en temps de guerre. »

— « Sire empereur, pardonnez-moi, j'ai le cœur serré en vous entendant. Laissez-moi ma libre vie, et laissez-moi mon épieu ! J'ai déjà un cheval à moi, je vous dis merci pour le vôtre ; je me propose de monter à cheval, quand je serai vieux et malade. »

« Il n'y a pas à disputer avec toi, tu es par trop fier. Maistu portes à ton côté un vase à boire en bois ; la chasse m'a altéré, aussi fais-moi la grâce, mon camarade, de me donner de quoi étancher ma soif, en puisant à cette source. »

Le comte s'est relevé ; il lave le gobelet transparent, le remplit jusqu'au bord, et le porte aux lèvres de l'empereur, qui absorbe à longs traits ce frais breuvage, et se montre aussi content, que si c'était le meilleur des vins.

Puis, le rusé buveur saisit la main du comte : « Tu as lavé le gobelet, et tu l'as rempli jusqu'au

bord, tu as porté à mes lèvres ce breuvage rafraîchissant ; tu es, à partir de ce moment, l'échanson de l'empire germanique. »

LA VALLÉE DU CHANT

Le duc était assis au pied d'un chêne dans les profondeurs de la forêt, tandis qu'une jeune fille cueillait, en chantant, des baies sur un tertre ; elle offrit des fraises fraîches et parfumées au vieillard, qui sentait encore flotter toujours autour de lui dans l'air ses accents mélodieux.

« Ta voix claire, dit-il, charmante fille, m'a rendu le calme après mainte chasse orageuse. Les fraises que tu m'apportes sont bien rafraîchissantes au goût, mais chante encore ! Ton chant berce l'âme dans des rêves pleins de sérénité.

« Quand près de ce chêne je fais retentir mon cor d'ivoire, aussi loin que porte sa résonance, toute la vallée près de cette forêt m'appartient ; aussi loin que, de ce bouleau, ta voix retentira aux alentours, je te donnerai cette partie de la vallée en patrimoine et bien propre. »

Le vieillard sonna encore une fois du cor dans

la direction de la vallée ; la résonance se perdit au loin dans les fentes des rochers comme un bruissement de tempête ; puis, du haut du tertre planté de bouleaux, la jeune fille se mit à chanter de sa douce voix ; on eût cru entendre un bruit d'ailes d'anges au-dessus de ces profondeurs silencieuses.

Le duc met dans les mains de la jeune fille son anneau comme gage : « C'en est fini de mes chasses, je te cède mes droits sur ce pays. » La gracieuse enfant lui fait de la tête un signe de remerciement, et se hâte de sortir de la forêt, toute joyeuse ; elle emporte avec l'anneau d'or la fraîche provision de fraises.

Quand le bruit du cor résonna encore avec une force sinistre, on vit des sangliers parcourir la forêt dans la nuit profonde ; la meute, devant laquelle fuyait la biche, poussa de sonores aboiements, et, quand enfin, la proie tomba sanglante sur le sol, un hallali sauvage retentit.

Mais depuis que la jeune fille a chanté, s'étendent tout autour de la forêt des prairies verdoyantes ; les folâtres agneaux bondissent, les cerisiers sont en fleurs, des rondes de fête se déroulent sous les rayons dorés du printemps ; et comme la vallée a été conquise par des chants, on l'appelle la vallée du Chant.

LA GUERRE AUX ALOUETTES

« Nous sommes les alouettes, les libres alouettes ; nous nous balançons à la lumière du soleil, nous nous élevons au-dessus des vertes semailles, et volons au sein des cieux. »

Un millier d'alouettes planaient en chantant au-dessus de la vaste plaine unie, et leurs appels sonores faisaient sortir les habitants de leurs demeures.

Le comte de Wallerstein sort à cheval de son château avec son fils, il va chercher pour lui les éperons d'or près du trône de l'empereur.

En voyant le tourbillon d'alouettes, il se réjouit d'avance de cette riche couvée ; quant au damoiseau qui chevauche à ses côtés, son cœur palpite de sentiments chevaleresques.

Le dimanche matin, par un temps radieux, jeunes et vieux vont se promener hors de la ville aux tours grises, hors de la sombre porte de la cité impériale.

Le jeune chef d'escouade mène sa fiancée au jardin et cueille pour elle la première violette au milieu des chants d'allégresse des alouettes.

Ces journées délicieuses de printemps, hélas !

furent vite passées, et les beaux mois d'été disparurent aussi rapidement.

« Nous sommes les alouettes, les libres alouettes. Ce séjour n'a plus d'attrait; il nous dégoûte de chanter, nous allons émigrer, oui, émigrer. »

Le soir, dans la brume automnale, les bourgeois sortent de la ville; ils disposent et dressent en silence leurs filets, et sont aux écoutes, l'oreille tendue.

Alerte! on entend du bruit, ce sont les alouettes qui viennent; alerte! on entend du bruit, c'est une volée considérable; une troupe de cavaliers s'élance sur les filets, et les foule sous les pieds des chevaux avec un cliquetis d'armes.

Le vieux comte s'écrie du haut de son cheval : « Sainte Vierge Marie, à notre aide ! Aidez-nous à châtier les méfaits des bourgeois, qui viennent troubler notre chasse aux oiseaux ! »

Le jeune chef d'escouade s'écrie : « Dégainez les épées, en avant les piques ! que chacun prenne des alouettes ! les petits oiseaux sont en liberté. »

Quand l'aube commence à blanchir le ciel, le damoiseau est étendu mort dans la plaine; à côté de lui, en proie à une fureur sourde, le vieux chevalier s'appuie en silence sur son épée.

Plus loin, vers le chef d'escouade, frappé à mort, se penche sa jeune femme qui, de ses cheveux dénoués, couvre son corps ensanglanté.

Et, une fois encore, avant de partir, un millier d'alouettes s'élèvent dans les airs, s'ébattent aux rayons du soleil du matin, et chantent avec un bruit plus éclatant que jamais.

« Nous sommes les alouettes, les libres alouettes, qui volons au-dessus des champs et des flots ; ceux qui voulaient nous prendre et nous massacrer, baignés dans leur sang, sont étendus ici. »

PRINTEMPS SACRÉ

Quand les Latins, habitants de Lavinium ¹, n'eurent plus la force de soutenir l'assaut de leurs ennemis, ils élevèrent en suppliant leurs regards et leurs mains vers la lance de Mars, leur relique vénérée.

Alors le pontife, qui portait la lance, leur dit :
« Je vous l'annonce, au nom du dieu qui est irrité contre vous : il n'enverra pas de volée d'oiseaux de bon augure, si vous ne lui payez le tribut du printemps sacré. »

« Que le printemps lui soit consacré, s'écria l'ar-

¹ Ville fondée par Énée dans le Latium, après son arrivée en Italie.

méc, et que les produits du printemps lui soient offerts! » Alors on entendit un bruissement d'ailes¹, la lance rendit un son éclatant, et la domination des Étrusques fut renversée.

Les Latins retournèrent à leurs demeures au milieu des chants de victoire, et là où ils passaient en poussant des cris d'allégresse, le sol était verdoyant; les fleurs des champs naissaient sous les pieds de tous les chevaux; là où les lances rasaient la terre, on voyait des arbres en fleurs.

Devant les portes de leur ville natale, près d'un autel, les femmes et la troupe étincelante des jeunes filles attendaient déjà les guerriers, pour les recevoir solennellement, la tête couronnée de fleurs écloses ce jour même.

Quand le tumulte joyeux des compliments de bienvenue eut cessé, le pontife monta sur un tertre, enfonça la hampe sacrée dans le gazon, inclina pieusement la tête, et adressa les paroles suivantes au peuple assemblé :

« Gloire à toi, qui nous donnas la victoire quand nous étions en proie à un mortel effroi ! Ce que nous avons promis, nous l'accomplissons ; j'étends mes mains sur ce pays, et te consacre ce printemps fécond. »

« Que les produits de ces pâturages, riches en

¹ On sait l'importance que les Romains attribuaient au vol des oiseaux pour les présages.

troupeaux, que l'agneau et le chevreau brûlent sur ton autel ! Que le veau ne grandisse pas pour traîner la charrue, ni le vaillant cheval pour connaître les rênes. »

« Que tout ce qui mûrira dans ces jardins fleuris, tout ce qui sortira des semences verdoyantes, ne soit pas touché par la main de l'homme ; que tout, oui, tout te soit consacré ! »

Déjà la foule silencieuse était à genoux ; le printemps consacré au dieu répandait son calme alentour, jetant un éclat que n'eût jamais nul printemps ; les cœurs dans l'attente palpitaient d'un saint émoi.

Le pontife continua : « Vous imaginez-vous que vos têtes soient déjà libres, et votre vœu accompli ? Avez-vous entièrement oublié la loi des anciens jours ? N'avez-vous pas réfléchi d'avance à votre promesse ? »

« Le parfum des fleurs, les semences éclairées par le gai soleil, les pâturages animés par des êtres nouvellement nés, toute cette nature est-elle un printemps, si la jeunesse humaine ne promène pas au milieu d'elle ses danses joyeuses ? »

« Les agneaux ont moins de valeur aux yeux du dieu que les vierges dans la première fraîcheur de la jeunesse ; l'abondance des biens de la terre lui plaît moins que les jeunes hommes dans le premier éclat de leurs armes. »

« O ce n'est pas pour rien, mes fils, que vous avez été au combat si enflammés d'une force divine ; ce n'est pas pour rien, mes filles, qu'à notre retour nous vous avons trouvées si merveilleusement épanouies. »

« O Mars, tu as sauvé un peuple de la ruine ! Tu l'as préservé de la souillure hontuse de l'esclavage, tu veux en échange la jeunesse de cette année ; prends-la. Elle t'est consacrée, elle est à toi. »

Le peuple se prosterna de nouveau sur le sol ; seuls les jeunes gens consacrés au dieu étaient encore debout à l'entour, étincelants de beauté, bien que leur visage fût pâle, et un saint émoi pesait sur toute l'assemblée.

La foule était encore à genoux dans un silence religieux, tremblant devant le dieu qu'elle avait pris à témoin de son serment ; tout à coup, du ciel bleu un rayon descendit dans la direction de la lance, et projeta au-dessus d'elle un éclat flamboyant.

Le pontife tourna de ce côté ses regards ; sa barbe et sa chevelure argentée ondoyaient, éclatantes de blancheur ; et, les yeux rayonnants de la lumière céleste, il annonça l'avenir qui lui était révélé :

« Le dieu ne renonce pas à sa proie sacrée, mais ce n'est pas la mort qu'il demande, c'est la force ; il ne demande pas un printemps flétri et stérile,

non, mais un printemps dont la sève soit féconde.

« Des vieux murs de Lavinium doit sortir, pour le dieu de la guerre, une colonie nouvelle; de ce printemps, riche en germes vigoureux, un avenir magnifique renaitra.

« Aussi, que chaque jeune homme se fasse choix d'une fiancée! Les têtes sont déjà couronnées de fleurs; que la vierge suive celui en qui elle a confiance! Et allez là où resplendit votre étoile!

« Ces grains, dont les tiges sont encore vertes maintenant, prenez-les avec vous pour les semer au loin; et des arbres, qui sont encore en fleurs, conservez le rejeton et la graine.

« Que le jeune taureau laboure votre nouveau domaine! Menez sur vos pâturages l'agneau folâtre! Que le fougueux poulain bondisse, conduit par votre main, race saine et vigoureuse, pour les batailles à venir.

« Car des batailles et des invasions vous sont prédites; c'est la loi de ce dieu puissant, qui descend lui-même au milieu de vous, pour procréer la race de vos rois.

« La lance restera suspendue dans votre temple; c'est là que les généraux la feront résonner avec fracas, quand ils s'en iront par terre et par mer, pour parcourir en vainqueurs tout le globe terrestre.

« Vous avez entendu ce que le dieu désire. Allez,

préparez-vous, obéissez en silence. Vous êtes la semence d'un monde nouveau; voilà le printemps sacré qu'il demande. »

LE FILS DU ROI

I

Le vieux roi en cheveux blancs est assis sur le trône de ses pères; son manteau brille comme le ciel au couchant, sa couronne comme le soleil à son déclin.

« Mon aîné et mon second fils, je partagerai entre vous mes États. Mon troisième fils, mon bien cher enfant, que te laisserai-je comme gage de ma tendresse?

— « De tous les trésors, ne me donne que la vieille couronne rouillée; donne-moi trois navires, je m'en irai sur mer à la recherche d'un trône. »

II

Le jeune homme, debout sur le pont, regarde marcher ses navires; le soleil rayonne, le vent caresse sa chevelure blonde comme l'or.

Le bruit de la rame résonne, la voile enfle, les banderoles aux couleurs variées flottent dans l'air, des sirènes se balancent autour de la quille avec des chants et de joyeux ébats.

Le jeune homme dit alors : « Voilà mon royaume ; libre et joyeux il va de tous côtés, et vogue sur les flots bleus autour de la terre inerte. »

Tout à coup s'élèvent de sombres nuages, accompagnés de tempête et d'orage, les éclairs sillonnent la nuit, les mâts volent en morceaux,

Et les vagues en fureur bondissent sur le navire, à la hauteur d'une montagne ; le fils du roi est englouti, ainsi que son joyeux royaume.

III

UN PÊCHEUR

Mât et quille sont, hélas ! submergés ; l'appel des mariniers ne s'entend plus ! Mais que vois-je ? Qui donc vient de ce côté à la nage, enveloppé par les vagues qui grondent ?

D'un bras vigoureux il fend le flot et ne redoute guère les lames ; il porte haut sa tête surmontée d'une couronne d'or ; il m'a bien l'air d'être un roi.

LE JEUNE HOMME

Un fils de roi. Mais depuis longtemps ma patrie est perdue pour moi. Je fus d'abord mis au monde

par ma débile mère sur la terre ;

Et maintenant ma seconde mère, l'océan puissant,
m'a enfanté de nouveau ; elle m'a bercé elle-même,
moi et mes compagnons, dans ses bras gigantesques.

Tous les autres n'ont pu supporter ses caresses ;
moi, elle m'a porté sur ce rivage et m'a choisi pour
royaume toute cette vaste étendue de pays.

IV

LE PÊCHEUR

Pourquoi observer l'hameçon depuis le matin
jusqu'à la nuit ; malgré tous tes efforts, tu n'as pas
amené un seul poisson ?

LE JEUNE HOMME

Je ne cherche pas à prendre des poissons ; je
contemplais dans les profondeurs de la mer, trop
éloignées pour que nul hameçon y parvienne, des
splendeurs dignes d'un roi.

V

Comme il s'avance avec une démarche royale,
le lion, en secouant sa crinière dans les airs ; il
proclame son pouvoir souverain à travers les
forêts et les rochers.

Pourtant, je le renverserai avec l'épieu que

tient ma main vigoureuse, et j'attacherai sur mes épaules sa peau aux tons dorés.

L'aigle, un autre roi, plane dans les cieux, en poussant des cris de volupté ; il voudrait arriver, pour en faire son trône, jusqu'au soleil aux rayons d'or.

Mais, au milieu des hauts nuages, ma flèche ailée va l'atteindre et le transpercer, et le faire tomber à mes pieds.

VI

Dans la forêt galope un cheval sauvage, qui n'a jamais souffert le frein ; il est de couleur fauve dorée, sa crinière est épaisse et longue, et à chaque pas il fait jaillir des étincelles.

Le fils du roi le saisit et s'élance sur lui ; son poitrail se gonfle, il agite sa queue, et repart au galop en poussant des hennissements.

Tous les habitants des vallées prêtent l'oreille avec stupeur ; et du haut des montagnes on entend ce bruit semblable à celui de la tempête et du tonnerre.

Le fils du roi saute à bas de son cheval, revêtu de la peau du lion ; la crinière du coursier sauvage flotte au vent, ses pieds projettent des flammes.

Alors tout le peuple accourt en foule avec des

chants et des cris d'allégresse : « Bonheur pour nous ! C'est lui, c'est le roi, que nous avons attendu si longtemps. »

VII

Un rocher élevé et escarpé se dresse, autour duquel volent les aigles ; personne n'ose s'y aventurer, car on voit un dragon étendu au sommet.

Il est couché près de vieilles murailles ; sa crête est dorée, il fait résonner les écailles de sa peau, et projette de la fumée et des flammes.

Le jeune homme, sans épée ni bouclier, est arrivé hardiment jusqu'à la cime ; il jette ses bras autour du serpent, et le tient solidement enlacé.

Il le baise trois fois sur la gueule ; alors l'enchantement est rompu ; il tient dans ses bras une gracieuse femme, la plus belle de tous les royaumes.

Il presse contre son cœur sa délicieuse fiancée devenue reine, et, à la place des vieilles ruines, un château royal s'est élevé.

VIII

Le roi et la reine sont sur leur trône ; le trône resplendit comme l'aurore, et la couronne royale comme le soleil levant.

Nombre de fiers chevaliers sont debout autour d'eux, l'épée en main ; ils ne peuvent détourner les yeux du trône lumineux.

Un vieux chantre aveugle est debout, appuyé sur sa harpe ; il comprend qu'elle est venue, l'époque qu'il a si longtemps désirée avec ardeur.

Soudain, le voile sombre qui couvrait ses yeux fait place à une lumière éclatante ; il élève ses regards, et ne peut se rassasier du spectacle de cette magnificence et de cette splendeur.

Il attaque les cordes de sa harpe, qui résonnent harmonieuses et sonores ; environné de lumière et de béatitude, il a chanté son chant du cygne.

L'ANATHÈME DU CHANTRE ¹

Au temps jadis, s'élevait un château superbe et imposant, dont la splendeur rayonnait au loin dans les plaines jusqu'aux flots bleus de la mer ; à l'entour, comme une riche guirlande de fleurs, s'étendaient des jardins odorants, où des fontaines d'eau vive jaillissaient avec l'éclat de l'arc-en-ciel.

¹ Cette ballade, la plus belle peut-être de Uhland, mérite d'être citée parmi les chefs-d'œuvre du genre.

Dans ce château, un fier monarque, maître d'un vaste pays, et souvent victorieux, siégeait sur son trône, le visage sombre et pâle ; car ses pensées respirent la terreur, et ses regards la fureur ; il ne parle que pour infliger des châtimens, il n'écrit que pour faire couler le sang.

Un jour, deux nobles chantres arrivèrent au château : l'un avait des boucles d'un blond doré ; l'autre, des cheveux blancs ; le plus vieux, tenant une harpe, montait un élégant coursier ; à ses côtés marchait, d'un pas alerte, son compagnon dans la fleur de l'âge.

Le vieillard dit au jeune homme : « Sois prêt à présent, mon fils ! rappelle à ta mémoire nos chants les plus pénétrants, entonne-les à pleine voix ! recueille toutes tes forces, chante la joie et aussi la douleur ! Il s'agit aujourd'hui pour nous de toucher le cœur de pierre du roi. »

Déjà les deux chantres sont debout dans la haute salle à colonnes, et, sur le trône, sont assis le roi et son épouse ; les regards du roi jettent un éclat terrible comme le reflet sanglant d'une aurore boréale ; ceux de la reine sont doux et tendres, comme éclairés par les rayons argentés de la lune.

Alors le vieillard fit vibrer ses cordes, il les fit vibrer avec une force merveilleuse, et leur éclat emplissait l'oreille d'une harmonie toujours de plus en plus sonore ; puis, comme un torrent limpide,

la voix du jeune homme fit entendre des accents célestes, auxquels le chant du vieillard se mêlait sourdement comme un chœur d'esprits.

Ils chantent le printemps et l'amour, l'âge d'or bienheureux, la liberté, la dignité de l'homme, la fidélité et la sainteté; ils chantent toutes les douces choses qui font palpiter le cœur humain, ils chantent tous les nobles sentiments qui élèvent l'âme humaine.

La foule des courtisans rangés en cercle ne songe plus à railler, les guerriers hautains du roi s'inclinent devant Dieu; la reine, tout entière à la tristesse et en même temps au plaisir, jette aux pieds des chanteurs la rose détachée de son sein.

« Vous avez suborné mon peuple; allez-vous maintenant séduire ma femme ! » s'écrie le roi en fureur, et frémissant dans tous ses membres : il lance son épée, qui, flamboyante, transperce la poitrine du jeune homme, d'où jaillit dans l'air, au lieu des chants divins, un flot de sang.

Soudain, comme si une tempête eût éclaté, tout l'essaim des auditeurs se dissipe. Le jeune homme a rendu le dernier soupir dans les bras de son maître, qui l'enveloppe de son manteau, le met sur son cheval, l'y attache solidement, le corps droit, et quitte le château.

Mais devant la haute porte le vieux chantre s'arrête ; il saisit sa harpe, qui vaut à elle seule toutes

les harpes, et la fait voler en éclats contre une colonne de marbre ; puis, il s'écrie d'une voix qui résonne avec un éclat effrayant à travers le château et les jardins :

« Malheur à vous, fière demeure ! Que jamais plus de douces harmonies ne résonnent dans votre enceinte, ni harpe ni chants ; non, qu'on n'y entende que des plaintes, des gémissements, et les pas craintifs des esclaves, jusqu'au moment où l'esprit vengeur vous réduira en décombres et en poussière ! »

« Malheur à vous, jardins odorants, éclairés par le doux soleil de mai ! Je mets en face de vous le visage défiguré de ce mort, pour que vous soyez desséchés, que toutes les sources tarissent, et que dans l'avenir vous soyez pétrifiés et dévastés. »

« Malheur à toi, infâme meurtrier, objet d'exécration pour la race des chantres ! Qu'ils soient stériles, tous tes efforts pour conquérir des lauriers ensanglantés ! Que ton nom soit oublié, plongé dans la nuit éternelle ; comme un dernier râle, qu'il se dissipe en vaine fumée dans l'air ! »

Le vieillard a jeté son appel, le ciel l'a entendu ; les murailles sont à terre, le château est détruit ; seule, une haute colonne en atteste la magnificence disparue, et celle-ci même, déjà fendue, peut s'écrouler pendant la nuit.

A l'entour, les jardins odorants ont fait place à des landes désertes, nul arbre n'y répand de l'ombre, nulle source ne coule à travers le sol ; nul chant, nulle poésie épique ne fait mention du nom du roi, enseveli dans l'oubli. C'est l'anathème du chantre.

LA COURONNE SUBMERGÉE

Là-haut sur la colline, se dresse une petite maison ; du seuil, le regard s'étend sur de belles plaines. Là, un paysan libre est assis, le soir, sur son banc, et, tout en aiguisant sa faux, il chante des actions de grâces au ciel.

En bas, dans un fond, est un étang depuis longtemps enveloppé de brume. Dans ses profondeurs flotte une belle et riche couronne ; dans l'obscurité on y voit briller des reflets d'escarboucle et de saphir ; elle est là depuis bien des années, et personne ne va la chercher.

LA GROTTÉ DES CLOCHES

Je sais une grotte taillée dans le cristal de roche ;
un dieu l'a dotée d'une résonance curieuse : ce
qu'on y a dit, ce qu'on y a chanté devient un son
de cloches.

Là deux amants fortunés, poussés par une
même inclination, échangent le mot qui, depuis
longtemps, tenait leurs cœurs oppressés, le premier
« oui » de l'amour ; un doux bruit de cloche mêle
ses pures harmonies à celles d'une autre, plus
pleines et plus sonores.

Là de joyeux buveurs se laissent tomber sur
un banc de rocher ; ils brandissent des verres pleins,
et chantent des chansons bachiques ; jamais la
grotte n'a retenti comme en ce jour de la sonne-
rie bruyante du tocsin.

Là deux hommes graves et pensifs, unis par des
liens sacrés, parlent avec un sentiment profond de
la patrie ; alors, dans les profondeurs les plus recu-
lées de la grotte, un bruit sourd de cloches funé-
raires se fait entendre.

L'ÉGLISE ISOLÉE

Souvent dans la forêt lointaine, on entend, venant des hauteurs, un faible son, mais nul ne sait depuis quand il retentit; à peine la légende peut-elle en expliquer l'origine. C'est de l'église isolée que doit résonner ce bruit, quand les vents soufflent; jadis le sentier qui conduit là était encombré de pèlerins, aujourd'hui personne ne peut en retrouver la place.

Tout récemment je pénétrai bien avant dans la forêt, là où ne se voit nul chemin frayé; fuyant la corruption de notre époque, j'avais tourné vers Dieu mes désirs ardents. Tandis que tout était silencieux dans cet endroit sauvage, la sonnerie mystérieuse frappa de nouveau mon oreille; plus mes aspirations s'élevaient vers le ciel, plus cette harmonie terrestre se rapprochait et devenait sonore.

Mon âme était tellement repliée sur elle-même, mes sens étaient si captivés par cette harmonie, que je n'ai jamais compris comment j'ai pu m'élever si haut. Il me semblait avoir rêvé pendant plus de cent ans, quand soudain, au-dessus des nuages, un espace libre, inondé de soleil, se montra à mes regards.

Le ciel était d'un bleu foncé, le soleil flamboyait dans tout son éclat, et la structure imposante d'une cathédrale se dressait, étincelante, dans la lumière dorée. De clairs nuages, semblables à des ailes, paraissaient la maintenir dans les airs, et la flèche de sa tour semblait se perdre dans l'azur divin.

Les sons délicieux de la cloche ébranlaient la tour de leur résonance ; mais ce n'était pas une main humaine qui agitait la corde, mise en mouvement par un tocsin céleste. Il me sembla que ce même bruit impétueux résonnait dans mon âme palpitante ; et j'entrai dans la haute cathédrale d'un pas incertain, à la fois heureux et troublé.

L'impression que j'éprouvai dans ce sanctuaire, je ne saurais la traduire avec des mots. Sur les vitraux brillaient d'une clarté obscure¹ les pieuses images de tous les martyrs, puis, illuminées d'un éclat merveilleux, je vis les images s'agrandir et devenir réalité, je vis passer devant mes yeux tout un monde de saintes femmes et de confesseurs de la foi.

Je m'agenouillai près de l'autel, tout rayonnant de ferveur et d'amour divin. Tout en haut, sous la voûte, était peinte la gloire des bienheureux ; mais,

¹ Cette alliance de mots rappelle le beau vers du *Cid* :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

quand je relevai la tête, le cintre de la coupole avait disparu, la porte du ciel était ouverte, tous les voiles étaient écartés.

Toutes les splendeurs que j'ai contemplées dans une extase d'admiration silencieuse, toutes les harmonies célestes que j'ai entendues, plus sonores que l'orgue et que les trompettes, les mots sont impuissants à les rendre; mais que celui qui aspire sincèrement à jouir de ces merveilles prête l'oreille aux faibles sons qui retentissent dans les profondeurs de la forêt ¹.

LE COUVENT SUBMERGÉ

Un couvent est submergé dans les profondeurs du lac sauvage; les nonnes sont noyées, ainsi que l'abbé, hélas! La troupe folâtre des ondines accourt aussitôt à la nage, pour voir ce qu'on trouve derrière les murs.

On s'agite et se démène dans le cloître et le dortoir;

¹ Cette pièce, d'une inspiration si élevée, rappelle certains passages des *Méditations* de Lamartine.

une assemblée folâtre est aux écoutes dans le parloir, on entend dans le chœur des chants et une joyeuse musique d'orgue; la cloche appelle à l'office, quand cela convient aux nonnes.

A la clarté lumineuse de la pleine lune, le rivage verdoyant les convie à danser en rond en habits religieux; les voiles blanches flottent, les étoles noires s'agitent, les flammèches des cierges pétillent, tandis qu'elles tournent en bondissant ¹.

Le farfadet, là-bas dans le creux de la paroi du rocher, endosse le froc de l'abbé qu'il a trouvé sur le rivage; effrayant les danseuses, il vient prendre part à la mascarade; mais elles, en le narguant, s'enfoncent dans les profondeurs de l'abbaye.

CONTE

Vous avez entendu parler de la damoiselle qui dormit pendant plusieurs centaines d'années dans les profondeurs les plus reculées d'une forêt. Mais le nom de la merveilleuse jeune fille vous ne l'avez

¹ Cette ballade offre une analogie curieuse avec la scène des nonnes au troisième acte de *Robert le Diable*.

jamais connu ; je l'ai appris tout récemment : c'est la poésie allemande.

Deux fées puissantes s'approchèrent du berceau de cette belle enfant de race princière, lui apportant leur cadeau. La première dit brièvement : « Oui, fais-moi des sourires ! Je te donne une fin prématurée, due à la piqure d'un fuseau. »

L'autre fée répliqua : « Oui, fais-moi des sourires ! Je te donne ma bénédiction, qui guérira la piqure mortelle ; elle te préservera si bien, qu'un doux sommeil t'enveloppera, jusqu'au moment où, après quatre cents ans, un fils de roi t'éveillera. »

Alors un décret solennel fut publié dans le royaume, et proclamé dans toutes les rues ; quiconque avait des fuseaux devait, sous peine de mort, les livrer pour qu'ils fussent brûlés publiquement tous ensemble.

Cette enfant ne fut pas élevée, selon l'usage, dans des chambres renfermées, ni dans des pièces où se trouvent des fuseaux, mais dans les jardins de roses, dans les forêts fraîches et ombreuses, avec de joyeuses compagnes, se livrant en liberté à des jeux hardis.

En grandissant, elle devint la plus belle des jeunes filles ; de longs cheveux d'or, des yeux d'un bleu foncé, chaste dans sa démarche et son maintien, loyale et franche dans ses discours, habile à tous les ouvrages, sauf au maniement du fuseau.

Nombre de fiers chevaliers se mirent au service de la gracieuse damoiselle, entre autres Henri d'Of-terdingen, et Wolfram d'Eschenbach¹ ; ils allaient vêtus de fer et d'acier, une harpe d'or à la main. Elle était digne d'être chantée, la princesse qui trouvait des serviteurs pareils.

Ils étaient toujours prêts à combattre avec l'épée et la lance ; ils respectaient les femmes, et luttèrent dans des joutes poétiques ; ils chantaient l'amour de Dieu, le courage des héros vaillants, les doux transports amoureux, la fleuraison charmante du mois de mai.

L'écho de leur voix résonnait hors des murailles des vieilles cités ; bourgeois et paysans entonnaient ces chants nouveaux, le pâtre chantait, dans ses veilles au-dessus des nuages ; et on entendit la voix du montagnard retentir dans la profondeur des bois.

Par une nuit de mai, les étoiles brillaient d'un éclat merveilleux ; il sembla à la princesse qu'elles lui faisaient signe d'aller sur le sommet de la tour ; elle y monta, la douce jeune fille, toute seule, et voilà que d'une chambre la faible lueur d'une lampe vint à filtrer.

Une petite vieille en cheveux gris y filait sa quenouille ; elle n'avait absolument rien su de la

¹ Célèbres minnesinger (trouvères) allemands du moyen âge.

rigoureuse proscription des fuseaux. La princesse, qui, jusqu'alors, n'avait jamais vu semblable travail, entra dans la chambre de la vieille : « Qui es-tu, s'il te plaît ? »

« Belle mignonne, on m'appelle la Poésie de chambre ; car hors de ma chère petite chambre, jamais encore je ne me suis égarée. Je suis assise à ma place favorite près de ma quenouille, qui ne change pas ; mon vieux chat aveugle file sur mes genoux. »

« Je file avec le plus grand soin de longs, bien longs poèmes didactiques ; les épopées en lin, je les dévide plus rapidement ; mon matou miaule des tragédies, mon rouet a des élans lyriques ; mon fuseau joue la comédie avec divertissements. »

La princesse devint toute pâle en entendant parler de fuseau ; elle voulut s'enfuir à la hâte, le fuseau s'élança à sa poursuite ; sur le seuil de la porte vermoulue la damoiselle tomba tout à coup ; le fuseau la piqua aussitôt au talon.

Quelle ne fut pas la terreur de ceux qui la trouvèrent au matin ! On ne pouvait plus l'éveiller, elle dormait le sommeil enchanté. Une couche était préparée dans la haute salle des chevaliers, couverte d'étoffes d'or et de roses sans nombre.

Ainsi dormit dans la salle la princesse, richement parée. Bientôt tous les autres habitants de cette demeure furent pris du même sommeil ; les

chantres, déjà plongés dans les rêves, firent vibrer plaintivement leurs cordes, jusqu'au moment où, dans toute l'étendue du château, le dernier accord s'éteignit.

La vieille filait toujours encore dans sa chambrette silencieuse ; dans chaque pièce les araignées grandes et petites tissaient leurs toiles, buissons et sarments s'enlaçaient autour de la demeure princière, et tout en haut dans le ciel des nuages gris s'amoncelaient.

Au bout de quatre cents ans, le fils du roi vint à passer à cheval avec sa troupe de chasseurs dans la montagne boisée : « Quelles sont donc, dit-il, ces tours grises et ces créneaux de forme bizarre qui s'élèvent au-dessus de la haute forêt ? »

Au bord du chemin se tenait précisément un vieux fileur : « Ah ! monseigneur, de grâce, prêtez l'oreille à mes avertissements ! Des cannibales romantiques résident dans ce château, et avec leur couteau barbare ils égorgent petits et grands. »

Le fils du roi s'en va témérairement avec trois chasseurs ; avec leurs épées ils se frayent une route vers le château. Le pont-levis était abaissé, la grande porte était ouverte, et à l'instant même un faon s'élança au dehors.

Car, dans l'enceinte de la cour, on retrouvait la forêt ; des oiseaux d'espèces variées y chantaient dans les arbres. Les chasseurs, sans s'arrêter,

avancèrent hardiment vers une porte à colonnes qui apparaissait dans les buissons.

Deux géants endormis étaient étendus devant la porte, tenant leurs hallebardes en croix : les chasseurs tous ensemble passèrent résolument par-dessus, et se dirigèrent d'un pas décidé vers une grande salle.

Là, nombre de femmes parées étaient adossées à des sièges élevés ; au milieu d'elles des chevaliers armés, avec des harpes d'or, à la figure imposante, les yeux fermés, muets, semblables à des statues tombales d'une haute antiquité.

Au milieu de la salle on apercevait une couche richement décorée d'or, où reposait, magnifiquement parée, une jeune fille d'une beauté merveilleuse. La suave enfant était entourée d'une guirlande touffue de roses fraîches ; sur ses lèvres et ses joues brillait le doux reflet d'une lumière rosée.

Le fils du roi, pour savoir s'il y avait de la vie dans cette image, appliqua très doucement les lèvres sur sa bouche ; bientôt il reconnut qu'elle était vivante, à son souffle léger et chaud et à l'étreinte de son bras, dont elle l'enlaça encore assoupie.

Elle écarta les boucles dorées de son visage, leva, doucement effrayée, ses yeux bleus, et voici que de tous côtés s'éveillent dames et chevaliers, et que les vieux lieder retentissent dans la vaste demeure princière.

Un ciel matinal de pourpre et d'or a ramené le mois de mai; le prince, avec sa bien-aimée, sort de la forêt obscure, et les vieux maîtres s'avancent d'un pas majestueux et fier, comme des esprits gigantesques apportant des chants inconnus et merveilleux.

Le charme de ces chants éveille les vallées plongées dans le sommeil. Quiconque garde encore dans le cœur une étincelle de jeunesse, s'écrie avec joie dans une émotion profonde : « Remercions cette matinée aux rayons dorés, qui t'a ramenée à nous, ô poésie allemande ! »

La vieille est toujours encore assise dans sa chambrette; le toit est tombé en morceaux, et la pluie y a pénétré; à peine tire-t-elle encore le fil de sa quenouille, ce désastre l'a paralysée. Dieu, dans sa grâce, lui accorde la paix jusqu'au jugement dernier !

LA FILLE DU ROI

La fille du roi d'Espagne se mit à apprendre un métier; elle voulait apprendre à coudre et à laver.

A la première chemise qu'elle devait laver, elle

laissa tomber dans la mer l'anneau qui ornait sa blanche main.

C'était une toute jeune fille, elle se mit à pleurer. Et voici que sur la route un vaillant chevalier vint à passer.

« Si je rapporte l'anneau, que me donnerez-vous, la belle? — Je ne pourrai vous refuser un baiser de mes lèvres. »

Le chevalier ôte ses vêtements, et plonge résolument dans la mer; à la première descente il ne peut rien découvrir.

A la seconde descente, il voit, non loin de lui, briller l'anneau; à la troisième, il se noie, le chevalier.

C'était une toute jeune fille, elle se mit à pleurer. Puis, elle alla trouver son père : « Je ne veux plus dorénavant apprendre aucun métier. »

LE COMTE RICHARD

A l'abbaye de Saint-Ouen¹ il y avait, au temps jadis, un sacristain; il était cité comme un moine pieux, et on rendait de lui bon témoignage; mais, plus une âme a de valeur, plus le diable la con-

¹ En Normandie.

voite. Un jour, le moine dont je parle, s'étant rendu à l'église pour faire son service, y voit une dame; il s'éprend pour elle d'un amour irrésistible; il mourra si elle lui refuse ses faveurs; il veut tout risquer pour elle. A ses prières, à ses promesses, la dame se laissa persuader; elle lui indiqua l'heure et le lieu où il pourrait la rencontrer dans la nuit. Lors donc que l'obscurité fut devenue profonde, tandis que tout dormait dans le couvent, le religieux se mit en marche et ne fut pas longtemps à chercher de la société. Pour aller à la demeure de la dame, il fallait passer sur une planche étroite, qu'il voulut franchir à la hâte. Je ne sais ce qui lui arriva, s'il se heurta, mit le pied trop loin ou fit un faux pas, mais il tomba dans l'eau et enfonça, se noyant sans secours possible.

Un diable prit aussitôt son âme, qui sortait toute chaude de son corps; il allait l'entraîner vers l'enfer quand un ange s'avança à sa rencontre. Ils se mirent à se disputer cette âme, invoquant tour à tour leurs raisons. Le diable disait : « Il te sied mal d'empiéter sur mon meilleur droit. Tu sais qu'elle m'est enchaînée, l'âme que j'ai trouvée dans de mauvaises actions. J'ai surpris ce moine faisant une mauvaise action; il est facile de le voir à ce chemin où son bâton s'est brisé. Tu sais que le Seigneur a dit : « Je te jugerai au lieu où je te trouverai. »

L'ange répliqua : « Nullement. Ce religieux a mené une vie irréprochable tant qu'il a été à l'abbaye. Or, l'Écriture nous l'a dit clairement : « La récompense est préparée à l'homme de bien. » Notre homme doit maintenant avoir la récompense du bien qu'il a fait sur terre. Le péché pour lequel tu veux déjà le juger n'était pas encore commis ; sans doute, il est sorti de l'abbaye, il a marché sur la planche, mais il aurait pu encore revenir sur ses pas, s'il n'avait été précipité de dessus le pont. Il ne doit pas être puni du mal qu'il n'a pas fait, et il n'est pas possible qu'il soit réprouvé pour une simple velléité. Pourtant, que l'un de nous deux n'accuse pas l'autre ; allons trouver le comte Richard, qu'il arrange notre différend ; il a toujours jugé avec équité. » Le diable répondit : « J'y consens, qu'il décide entre nous ! » Ils se rendirent en hâte à l'appartement du comte ; il était couché et avait dormi, mais en ce moment il était éveillé et réfléchissait à différentes choses.

Ils lui exposèrent clairement ce qui était arrivé à l'âme, et le prièrent de décider à qui des deux elle devait appartenir. Messire Richard ne réfléchit pas longtemps, et prononça en termes brefs ce jugement : « Rendez l'âme au corps, et mettez le moinillon sur le pont, juste à l'endroit où il est tombé ! Puis, qu'aucun de vous ne s'en occupe ! S'il est entraîné en avant dans une course précipi-

tée, sans regarder autour ni au-dessus de lui, alors qu'il tombe dans les pièges du maudit sans protestation et sans long débat ! Mais, s'il prend une autre direction et revient en arrière, qu'il ait la paix !

La sentence du comte fut approuvée des deux rivaux ; ils insufflèrent l'âme au corps, et indiquèrent au moine son ancienne place. Quand le religieux se retrouva sain et sauf sur ses deux jambes, il recula précipitamment, comme un homme qui marche sur un serpent. A peine l'eut-on livré à lui-même, qu'il prit brièvement congé, s'enfuit en toute hâte au monastère, se cacha dans sa cellule, et retourna ses vêtements. Il tremblait toujours de mourir, et doutait de son existence.

Le jour venu, le comte se rendit à Saint-Ouen, manda aussitôt la communauté, et trouva le moine avec ses vêtements mouillés. Richard le fit venir et lui ordonna de se présenter devant l'abbé : « Mon frère, dit-il, que vous est-il donc arrivé ? Quelle mauvaise action vouliez-vous commettre ? Une autre fois, faites plus attention au passage des planches, la nuit ! Racontez à l'abbé, franchement et à cœur ouvert, ce qui vous a surpris, cette nuit ! » Le religieux fut saisi d'une honte mortelle, et rougit jusqu'aux oreilles, en se voyant ainsi en face de l'abbé et du comte ; pourtant il fit toute sa con-

fession franchement. Le comte confirma la vérité de son récit.

C'est ainsi que la vérité fut découverte, et longtemps après, en Normandie, l'épigramme que voici était encore répandue : « Mon bon frère, marchez doucement, et prenez bien garde aux planches. »

LÉGENDE

Il est une église bien connue, qu'on appelle le mont Saint-Michel, à l'extrémité du pays de Normandie, au bord d'un rocher élevé; la mer l'entoure de tous côtés, sauf d'un seul, où chaque fois que le flot se retire, s'ouvre un sentier frayé. Le flot monte deux fois par jour, roulant des vagues fortes et impétueuses; aussi plus d'un, en ces moments, échappait-il à grand'peine au danger.

Nombre de pèlerins viennent à l'église pour l'avantage de leur salut éternel.

Un jour de grande fête, les pieux visiteurs se rendaient en hâte à la sainte messe, quand ils furent surpris par le flot. Ils se réfugièrent précipitamment sur l'étroit sentier dans une presse tumultueuse; seule, une pauvre femme enceinte vit ses

forces s'épuiser entièrement, et sa course entravée par les douleurs violentes qu'elle ressentait à la poitrine. Elle fut repoussée par la foule, tomba au milieu de la presse, et resta étendue sans être remarquée, car chacun travaillait à son propre salut. Les autres pèlerins s'étaient tous enfuis et avaient déjà gagné la montagne ; et, quand ils regardèrent du côté de la femme, déjà le flot se rapprochait d'elle ; il était trop tard pour lui porter aucun secours, aussi eurent-ils recours à la prière. Cette femme qui, près de mourir, voit que toute aide humaine est impossible, élève à haute voix ses supplications, elle aussi, à Jésus, Marie, et l'archange saint Michel. Les pèlerins ne l'entendent pas, mais son appel est arrivé au ciel. Là-haut, la douce Mère de Dieu s'est levée de son trône ; la sainte Reine des Cieux, pleine de compassion, jette un voile à la pauvre abandonnée, qui, à couvert sous cet abri, est protégée contre le choc des vagues, car au milieu des ondes mugissantes s'élève pour elle une demeure à sec. La marée basse n'était pas éloignée ; sur le rivage se tenait encore toute la troupe des pèlerins. On croyait la femme perdue depuis longtemps ; et voici que les flots se retirèrent, et que du sein des vagues profondes la femme apparut saine et sauve et tout heureuse, tenant doucement dans ses bras un charmant enfant nouveau-né. Alors prêtres et

laïques se réjouirent hautement de ce miracle si beau, se montrèrent la femme avec admiration, et chantèrent les louanges du Seigneur et de sa Mère ¹.

¹ Cette charmante légende rappelle la légende pyrénéenne de Bétharram, d'après laquelle la Vierge tendit un rameau à une jeune fille qui se noyait, et la sauva du péril.

DEUXIÈME PARTIE

LIEDER

PROMENADE DU SOIR DU POÈTE

Si tu te promènes le soir (pour le poète c'est le moment délicieux), tourne sans cesse tes regards vers l'éclat du soleil à son déclin. Un transport sublime s'emparera de ton âme; ton œil pénétrera dans les portiques du temple, où se manifestent tous les mystères sacrés, où l'on voit passer des images célestes.

Mais, quand les sombres nuages s'abaisseront autour du sanctuaire, alors ce sera fini; tu reviendras sur tes pas, heureux d'avoir contemplé cette merveille. Tu marcheras en proie à une émotion silencieuse, emportant avec toi une bénédiction

pour tes chants ; et la lumière que tu as vue là-bas
brillera doucement autour de toi sur les chemins
obscur.

LE ROI AU SOMMET DE LA TOUR

Voici que toutes les cimes assombries, les vallées
obscurcies sont enveloppées d'un doux repos ; par-
tout règne le sommeil, et les souffles de la brise
ne m'apportent l'écho d'aucune plainte.

Sur tous j'ai veillé, pour tous j'ai travaillé, j'ai
bu le vin pétillant au milieu des soucis ; la nuit
est venue, le ciel s'est animé, je veux réjouir mon
âme.

O lettres d'or disséminées à travers les espaces
étoilés, je tourne vers vous mes regards avec
amour ; et vous, sons merveilleux que l'on perçoit
à peine, avec quelle volupté vous murmurez à
mon oreille !

Mes cheveux ont blanchi, mes yeux se troublent,
mes armes victorieuses sont suspendues dans la
salle, j'ai rendu la justice, et je l'ai pratiquée ;
quand pourrai-je enfin trouver le repos ?

O bienheureux repos, comme je soupire après

toi ! O nuit splendide, comme tu tardes longtemps,
 puisque je vois les étoiles jeter un éclat plus vif,
 et que j'entends des harmonies plus sonores !

CHANT D'UN PAUVRE HOMME

Oui, je suis un pauvre homme, et je marche
 tout seul. Je voudrais bien, une fois seulement,
 éprouver encore une joie véritable.

Dans la maison de mes chers parents, j'étais
 un enfant joyeux ; le chagrin amer est mon par-
 tage, depuis qu'ils sont ensevelis.

Je vois les jardins des riches fleurir, je vois les
 semences dorées ; à moi le chemin stérile, tracé
 par le souci et la peine.

Pourtant, souffrant en silence, je m'arrête volon-
 tiers au milieu d'une troupe d'hommes joyeux, et
 je souhaite le bonjour à chacun bien cordialement
 et avec chaleur.

Mon Dieu, dans ta libéralité, tu ne m'as pour-
 tant pas enlevé toute joie ; une douce consolation
 se répand pour le monde entier du haut des cieux.

Dans chaque village s'élève encore ta sainte

maison, l'orgue et les chants des chœurs résonnent à toutes les oreilles.

Le soleil, la lune et les étoiles brillent encore amicalement pour moi, et, quand tinte la cloche du soir, alors je parle avec toi, Seigneur.

Un jour, ta haute salle de réjouissances s'ouvrira pour tous les hommes vertueux; alors je viendrai, moi aussi, en habits de fête, m'asseoir au festin.

EN AUTOMNE

Je vous salue avec une joie printanière, ciel bleu, soleil aux rayons d'or ! De l'autre côté, dans les bosquets des jardins, j'entends de joyeux accords retentir.

O mon âme, pressentirais-tu de nouveau de doux et suaves chants de printemps ? Vois à l'entour les arbres jaunis ! Hélas ! c'étaient de charmants rêves.

PRODIGE

. C'était une enfant il y a quelques jours ; elle ne l'est plus, non en vérité. Tantôt la fleur est ouverte, tantôt elle se referme à demi. Qui pourrai-je interroger sur ce prodige, et comment le faire ? Ou bien suis-je le jouet d'une vision charmante ?

Son langage trahit des sentiments enfantins, le jeu de ses prunelles est bien limpide ; pourtant, je découvre de grandes choses, j'aperçois des profondeurs sans limites. Oui, ce sont là des prodiges du doux amour ; l'amour fait beaucoup de prodiges.

CHANT DOMINICAL DU PATRE

C'est le jour du Seigneur. Je suis seul dans la vaste plaine ; on n'entend plus qu'une cloche du matin, près de moi comme au loin règne le silence.

Je m'agenouille ici en adorant Dieu. O doux fré-

misement, agitation secrète ! Il me semble que beaucoup d'êtres invisibles s'agenouillent et prient avec moi !

Le ciel, de près comme de loin, est si clair et si imposant de tous côtés qu'il semble vouloir s'ouvrir. C'est le jour du Seigneur.

CHANT DU JEUNE MONTAGNARD

Je suis le jeune pâtre de la montagne, je vois à mes pieds tous les châteaux ; c'est ici que le soleil darde ses premiers rayons, c'est chez moi qu'il s'arrête le plus longtemps ; je suis l'enfant de la montagne.

C'est ici la source du torrent, je bois son onde fraîche au sortir du rocher ; elle jaillit en mugissant dans son cours impétueux, je la prends au passage avec mes bras ; je suis l'enfant de la montagne.

La montagne, c'est mon domaine ; les tempêtes grondent aux alentours, mais, si elles sifflent du nord et du sud, mon chant les domine ; je suis l'enfant de la montagne.

Si les éclairs et le tonnerre sont sous mes pieds,

je suis ici bien haut dans l'azur; je les connais et
je leur crie : « Épargnez la maison de mon père ! »
Je suis l'enfant de la montagne.

Et, quand, un jour, le tocsin retentira, et que
plus d'un feu brillera sur les monts, je descen-
drai, j'entrerai dans le rang, je brandirai mon
épée, et chanterai ma chanson; je suis l'enfant de
la montagne.

CHANT DE FIANÇAILLES

J'envie et j'exalte bien haut la maison qui a
reçu une gracieuse fiancée; elle doit s'épanouir
comme un jardin en fleurs.

La chambre de la fiancée est inondée par un
soleil radieux; le son de la flûte attire comme
un chant de rossignol; les tables se garnissent
comme des parterres, et le vin jaillit en flots
dorés.

Les femmes ont des teints de lis et de roses;
comme les souffles capricieux qui circulent à
travers les fleurs, on entend le doux bruit des
baisers et des caresses.

RÉSOLUTION

Elle vient dans ces vallées silencieuses ; je m'y hasarde en ce jour résolument. Pourquoi tremblerais-je devant cette enfant qui ne fait de mal à personne ?

Tous la saluent et avec plaisir ; moi, je passe devant elle et n'ose le faire, et je n'élève jamais mes regards vers cet astre de toute beauté.

Les fleurs qui s'inclinent vers elle, les oiseaux avec leurs chants joyeux, osent lui témoigner de l'amour ; pourquoi, seul, suis-je si timide ?

Au ciel, pendant de longues nuits, j'ai souvent adressé des plaintes amères, et jamais devant elle je n'ai osé prononcer le mot suprême : « Je t'aime. »

Je vais m'étendre sous un arbre, elle passe devant tous les jours ; puis, je dirai comme dans un rêve, qu'elle est la douce joie de ma vie.

Je vais... Ah ! mon Dieu, quelle frayeur ! elle approche, elle me verra ; je vais me cacher dans le buisson, là je la verrai passer.

AINSI VA LE MONDE

Chaque soir, je sors, et monte le sentier de la prairie. Elle regarde de son pavillon, situé tout près du chemin. Jamais encore nous ne nous sommes donné un rendez-vous ; ainsi va le monde.

Je ne sais comment c'est arrivé, mais depuis longtemps je l'embrasse. Je ne demande pas, elle ne dit pas oui ; mais jamais non plus elle ne dit non. Si les lèvres se posent avec plaisir sur les lèvres, nous n'y mettons pas obstacle ; cela nous paraît bien ainsi.

Le vent léger caresse la rose, il ne demande pas : « M'aimes-tu ? » Le bouton de rose se rafraîchit sous l'influence de la rosée, il ne dit pas longtemps : « Donne-toi ! » Moi, je l'aime ; elle m'aime, pourtant aucun de nous deux ne dit : « Je t'aime. »

INFIDÉLITÉ

Depuis longtemps tu exerces ton empire sur mes chants, sur ma vie ; mais, cette nuit, quel rêve j'ai fait ! O laisse-moi soulager mon cœur oppressé ! Une femme étrangère et voilée était assise là-bas sous l'arbre de nos amours.

Comme elle tenait mes sens captivés ! Je m'approche avec une douce inquiétude, elle lève légèrement son voile ; je vois tes yeux si chers, oui, tes yeux bleus bien-aimés. Toute vision étrangère s'évanouit.

SÉPARÉS DU MONDE

Enfin je t'ai donc dérobée aux flots tumultueux de la foule ; tu es enchaînée à mon bras, tu es maintenant à moi, à moi seul. Tout repose à cette heure, nous seuls vivons encore sur la terre ; ainsi dans les profondeurs silencieuses des ondes le dieu des mers est retiré avec sa déesse.

Il a cessé, tout ce tumulte violent qui empêchait

les paroles de m'arriver : tes caresses légères et amoureuses, voilà maintenant le seul bruit qui résonne doucement à mon oreille. La nuit enveloppe la terre ; nulle lumière ne brille sur les plaines et les étangs ; la lucur seule de cette lampe éclaire encore le petit royaume de notre amour.

CONTENTEMENT

J'étais assis près du tilleul avec ma bien-aimée, nous étions assis la main dans la main ; nulle feuille ne murmurait au souffle du vent ; le soleil projetait doucement ses rayons sur le pays silencieux.

Nous étions assis en silence, pénétrés d'une volupté intime ; à peine sentions-nous les battements de nos cœurs. Mais aussi que pouvions-nous dire ? Que pouvions-nous nous demander ? Nous en savions assez.

Rien ne pouvait plus nous manquer ; nul désir ardent ne pouvait nous tourmenter, nul objet cher n'était loin de nous ; le sourire d'un regard aimé, le baiser d'une bouche aimée, voilà ce que l'un accordait à l'autre de grand cœur.

AMOUR CÉLESTE

Vous reposez avec ivresse dans des bras bien-aimés, les jouissances de la vie vous appellent ; un seul regard s'est abaissé sur moi, et pourtant je suis plus favorisé de biens que vous tous.

Le bonheur terrestre, je m'en passe facilement ; martyr, je lève les yeux, car au-dessus de moi, à l'horizon doré, le ciel s'est ouvert.

PROXIMITÉ

J'entre dans ton jardin ; où peux-tu être aujourd'hui, ma douce amie ? Seuls, des papillons voltigent à travers cette solitude.

Mais que de fleurs multicolores ornent les parterres en abondance, et, comme, mêlés à leurs parfums, les zéphyrs soufflent autour de ma tête !

Je te sens près de moi, la solitude s'est animée ; ainsi l'être invisible plane au-dessus de ses mondes.

LA VEILLE AU SOIR

Qui a passé devant ma porte au crépuscule ?
N'était-ce pas ma gracieuse amie ? Et, de sa petite
corbeille, les roses n'exhalaient-elles pas leur suave
odeur ?

Oui, demain, c'est la fête du mai ; ô quel plaisir,
demain, de la voir apparaître étincelante, la rose
au corsage !

LE FIL DE LA VIERGE

Quand nous allons dans les champs, un fil de la
Vierge voltige sur la campagne ; clair et léger tissu
de fées, entre elle et moi il forme un lien. Je le
regarde comme un présage favorable, un présage
comme il en faut à l'amour ! O les espérances des
heureux pleins d'espoir, tissées avec des parfums,
envolées avec un souffle !

MAXIME RUSTIQUE

En été, cherche-toi une amie dans les jardins et la campagne; alors les jours sont assez longs, alors les nuits sont tièdes.

En hiver, le doux lien doit être déjà solidement formé; il ne faut pas rester longtemps dans la neige, aux froids rayons du clair de lune.

LE FORGERON

J'entends mon bien-aimé qui brandit le marteau; c'est un bruit retentissant qu'on entend au loin, comme la sonnerie des cloches à travers les rues et la place.

Près de la noire cheminée est assis mon ami; et, quand je passe devant sa porte, le soufflet de la forge mugit, la flamme pétille et crépite autour de lui.

CHANT DU CHASSEUR

Pas de plus grand plaisir en ce moment que de
marcher à travers les bois, où chante la grive et
crie le vautour, où bondissent cerfs et chevreuils!

O, si ma bien-aimée était assise sur une cime
verdoyante, et chantait comme une grive! O, si
elle bondissait là-bas comme un chevreuil, si je
pouvais lui donner la chasse!

CHANT D'HIVER DU PATRE

Hiver, méchant hiver, comme l'univers est petit!
Tu nous refoules tous dans les vallées et dans nos
étroites chaumières.

Si je passe devant la maison de ma bien-aimée,
à peine met-elle sa jolie tête à sa petite fenêtre.

Si je prends mon courage et que je monte à sa
demeure, elle est assise entre son père et sa mère,
et ses petits yeux me regardent à peine.

Été, bel été, comme l'univers devient vaste!

Plus on s'élève sur les monts, plus l'horizon s'agrandit.

Es-tu sur le haut du rocher, chère mignonne, je t'appelle ; les échos portent ma voix au loin, mais personne ne l'entend, que toi.

Et, quand je te tiens dans mes bras sur les cimes libres des monts, nous voyons au loin dans les plaines, mais on ne nous voit pas.

L'ART LIBRE

Qu'il chante, celui qui a reçu le don de chanter, dans le bois des poètes allemands ! C'est la joie, c'est la vie, quand de toutes les branches résonnent des harmonies.

Ce ne sont pas des noms sans gloire que rappelle la poésie lyrique ; la semence est répandue sur toute terre allemande.

Épanche hardiment, en de libres harmonies, les désirs dont ton cœur est rempli ! Que ton amour passe devant nous avec un doux murmure, ta colère en grondant !

Si tu ne chantes pas durant toute ta vie, chante au moins dans l'ardeur de la jeunesse ; dans les

nuits embaumées seulement, les rossignols font entendre leur voix.

Si tu ne peux fixer sur des cahiers de papier l'inspiration des heures fugitives, confie aux vents une feuille volante ! La jeunesse alerte la saisira au passage.

Loin d'ici, sciences occultes, nécromancie, alchimie ! Nous ne sommes pas enchaînés à des formules, notre art s'appelle poésie.

Nous respectons les caractères religieusement, mais les noms pour nous ne sont que fumée ; nous honorons dignement les maîtres, mais notre art est libre.

Ce n'est pas dans de froids monuments de marbre, dans des temples sombres et morts, c'est dans les frais bois de chênes que respire et se fait entendre la muse germanique¹.

LA VALLÉE

Comment peux-tu te montrer à moi, chère vallée, comme un site nouveau ? Dans mes plus jeunes années tu m'apparus plus d'une fois sous

¹ Cette pièce est une sorte de manifeste de l'école souabe romantique, dont Uhland fut le chef inspiré.

cet aspect. Le soleil a déjà baissé, mais de lumineux reflets éclairent les ruisseaux ; nulle brise ne caresse mon visage, mais on entend dans le bois de doux murmures.

Je sens de nouveau le parfum des anciennes amours, mes plaisirs d'autrefois renaissent ; oui, mes instincts poétiques de jadis, même, animent cette âme insensible. O nature, il faut des heures pareilles, si intimes et si ravissantes, pour que mon pauvre cœur qui se dessèche recouvre force et santé.

Si, un jour, le monde me cause des tourments encore plus amers, j'irai de nouveau vers toi, ma vallée chérie ! Alors fais un aussi doux accueil, une fois encore, au chancre malade ; puis, si je tombe épuisé, ouvre doucement ton sol, prends-moi et referme-le, et sois toujours couverte d'une luxuriante et fraîche verdure !

LA VALLÉE DE REPOS

Quand, aux derniers rayons du soleil couchant, les nuages dorés s'élèvent comme des montagnes, et apparaissent semblables aux Alpes, souvent je

me demande en pleurant : « Se trouve-t-elle au milieu de ces nuées, la vallée de repos où j'aspire ? »

MATINÉE SEREINE

Air limpide qui parais après des jours sombres, comment peux-tu apaiser mes plaintes ? Celui-là seul que la pluie a rendu malade, peut guérir par la lumière du soleil.

Air limpide qui parais après des jours sombres, il est vrai, tu apaises mes plaintes amères ; tu fais briller dans mon cœur d'heureux pressentiments ; telle après les douleurs nous reconforte la joie céleste.

RENCONTRE DES AMES

Les biens terrestres se dénouent-ils ? Puis-je prendre librement mon essor, pour être réuni à toi, ô mon amie, dans notre patrie ? Oui, depuis

longtemps je tournais mes regards vers les hauteurs
où tu avais pris ton vol fortuné ; maintenant je
retrouve en pleine lumière, en pleine vie, celle qui
ne me fut jamais ravie.

« Qu'entends-je ? M'attires-tu en bas, ou t'élèves-
tu vers moi ? Le printemps terrestre me sourit-il
de nouveau, ou bien un plus beau fleurit-il ici ?
Oui, dans ces hauteurs lumineuses, toi seule m'as
manqué ; viens, je sens qu'à ton approche le ciel
pour moi s'est animé. »

LES ALOUETTES

Quel gazouillement, quelle volée ! Salut, troupe
d'alouettes ! Les unes rasant la lisière de la prairie,
les autres prennent leur essor à travers les arbres.

Plus d'une s'élève vers le ciel, entonnant sur sa
route lumineuse un chant d'allégresse ; il y en a
une, avide de poésie, qui voltige ici sur mon cœur.

BÉNÉDICTION DU POÈTE

Je marchais le long de la plaine, prêtant l'oreille
au chant des alouettes, quand j'aperçus un homme
en cheveux gris, qui travaillait activement.

« Béni soit, m'écriai-je, ce champ cultivé avec
une si persévérante ardeur ! Bénie soit cette main
desséchée, qui jette encore des semences dans la
terre ! »

Mais le vieillard me dit d'un air grave : « Ici, la
bénédition du poète ne profite pas ; pesante comme
la colère céleste, elle me fera pousser des fleurs au
lieu de blé. »

« Ami, mes chants sincères ne feront pas naître
trop de fleurs ; assez seulement pour parer les épis,
et faire un bouquet pour votre petit-fils. »

ROSÉE DE MAI

Dans le bois et la prairie, aux premières lueurs
du jour, une source découle du paradis, c'est la
légère et fraîche rosée de mai ; ce qui fait du mois

de mai le sanctuaire de toutes les douces voluptés, émail des feuilles, éclat des fleurs, saveurs et parfums, est son œuvre.

Le coquillage boit-il la rosée, en lui se forme un réseau de perles; pénètre-t-elle dans le tronc du chêne, il en sort des abeilles; l'oiseau d'as son vol en humecte-t-il à peine son bec, il apprend les airs sonores qui réjouiront les bois sombres.

Dans la rosée des mugnets la jeune fille baigne son visage, elle y trempe ses boucles dorées et resplendit d'un éclat céleste; les yeux même, rougis par les pleurs, aiment à se rafraîchir à ces gouttes, jusqu'à l'apparition souriante de l'étoile du matin, humide de rosée.

Descends donc aussi sur moi, ô baume pour toutes les douleurs! Humecte aussi mes paupières! Abreuve mon cœur altéré! Donne-moi la jeunesse et le plaisir de chanter, fais-moi voir des images célestes, fortifie mes regards pour qu'ils puissent contempler le soleil, ô légère et fraîche rosée de mai!

FÊTE DU PRINTEMPS

Journée de printemps charmante et radieuse!
Ravissement intime ! Si jamais j'ai trouvé un chant,
n'est-ce pas aujourd'hui que devrait venir l'inspi-
ration ?

Mais pourquoi en ce moment se mettre au tra-
vail ? Le printemps est une grande fête ; laissez-
moi me reposer et prier !

PAIN ET VIN

Voici ce qui embaume ma vie, et chasse toutes
mes peines : voir fleurir les vignes sur la mon-
tagne, voir fleurir le blé dans la vallée.

Bientôt gronderont les aires, bientôt mugiront
les moulins, et, quand ils seront fatigués d'aller, les
pressoirs tourneront.

Une bonne hôtesse, de nombreux buveurs, vifs
et alertes, voilà ce que j'aime ; qu'on m'apporte le
vin dans une coupe, si le pain est déjà sur la table.

CHANTS DU VOYAGEUR

ADIEU

Adieu, adieu, mon amie ! Il faut encore que je te quitte aujourd'hui. Un baiser, un baiser pour moi ! Il faut que je m'éloigne de toi pour toujours.

Cueille-moi une fleur, une fleur de l'arbre du jardin ! Pas de fruit, pas de fruit pour moi ; je ne puis l'attendre.

ÉLOIGNEMENT ET SÉPARATION

Il faut donc maintenant m'éloigner de toi, toi qui es la joie de ma vie ! Tu m'embrasses au moment du départ, je te presse sur mon cœur.

Ah ! bien-aimée, est-ce un éloignement quand on se caresse et s'embrasse ? Ah ! bien-aimée, est-ce une séparation, quand on s'enlace étroitement l'un l'autre ?

AU LOIN

Je vais me reposer ici sous les arbres, j'ai tant de plaisir à entendre les petits oiseaux. Comme votre chant, oiseaux, va jusqu'à mon cœur !

Je vais me reposer ici, au bord du ruisseau où croissent des fleurettes odorantes. Petites fleurs,

qui vous a envoyées ici ? Êtes-vous un tendre gage d'amour qui vient de loin de la part de ma douce amie ?

CHANT DU MATIN

A peine pressent-on encore la lumière du soleil, les cloches matinales n'ont pas encore retenti dans la sombre vallée.

Comme le bois est silencieux dans sa vaste étendue ! Les oiselets ne gazouillent qu'en rêve, aucun chant n'a pris son essor.

Moi, depuis longtemps, je parcours la campagne ; j'ai déjà composé ce lied et l'ai chanté à haute voix.

VOYAGE NOCTURNE

Je vais chevauchant dans un pays sombre ; ni lune ni étoiles ne donnent de lumière, les vents glacés mugissent. Souvent j'ai parcouru cette route, quand souriaient les rayons dorés du soleil, quand les tièdes brises envoyaient leurs caresses.

Je passe en chevauchant près d'un sombre jardin ; on y entend un bruissement dans les arbres desséchés, et sur le sol tombent les feuilles flétries. C'est ici qu'au temps des roses, quand tout s'abandonne à l'amour, j'avais coutume de me promener avec mon amie.

Les rayons du soleil sont éteints, les roses se sont flétries toutes à la fois, mon amie a été mise

dans la tombe. Je vais chevauchant dans ce pays sombre, au milieu de la tempête hivernale, mon manteau rabattu, sans qu'aucune lueur m'éclaire.

UN GITE

Je suis descendu dernièrement chez un hôte d'une extraordinaire bienveillance ; son enseigne était une pomme dorée à une longue branche.

C'était chez le pommier bienfaisant que j'avais mis pied à terre ; il m'a donné nourriture agréable et boisson fraîche.

Dans sa demeure verdoyante venaient nombre de légers hôtes ailés ; ils s'ébattaient en liberté, festoyaient, et chantaient délicieusement.

Je trouvai un lit propice au doux repos dans de molles et vertes prairies ; l'hôte lui-même me couvrit de son ombre rafraîchissante.

Puis, je demandai ce que je devais ; alors il secoua sa cime. Ah ! qu'il soit béni en tout temps, depuis sa racine jusqu'à son sommet !

RETOUR AU PAYS

O ne romps pas, petit pont ! tu vacilles bien. O ne t'écroule pas, rocher ! tu menaces ruine. Monde, ne disparais pas ; ciel, ne tombe pas, avant que je ne sois de retour près de ma bien-aimée !

SUR UNE MAISON

La maison neuve est élevée, elle n'est ni couverte ni murée; la pluie et les rayons du soleil peuvent encore y entrer par en haut et de tous côtés. Aussi invoquons-nous le Maître de l'univers pour qu'il veuille bien, du haut de la voûte céleste, ne répandre que félicité et bénédictions sur cette maison ouverte à tous vents; qu'il veuille bien mettre dans nos greniers l'abondance, dans les chambres le travail et la piété, dans la cuisine l'ordre et la propreté, dans l'étable la santé par-dessus tout; qu'il donne au vin, dans la cave, une vertu généreuse; qu'il daigne bénir fenêtres et entrées, pour que rien de nuisible ne pénètre, et que de cette porte nouvelle sortent bientôt en bondissant de gentils petits enfants. Et maintenant, maçons, couvrez et murez! La bénédiction de Dieu est dans la maison.

ÉPITHALAME EN RETARD

La muse fait souvent défaut au moment où on la demande; elle erre dans de lointaines régions, et nulle part elle ne s'arrête; romanesque, bien souvent, dans ses rêveries, elle n'entend pas l'appel de la cloche; que dis-je? Elle oublie même un jour de noces.

Aussi apparaît-elle trop tard à votre fête, et vous demande maintenant de son mieux de ne pas la repousser avec dédain. Le bonheur le plus radieux brillera pour vous du même éclat, si maintenant et toujours on peut vous chanter un épithalame.

CHANT DU THÉ

Mes cordes, résonnez bien doucement, à peine touchées d'un doigt léger; vous résonnez pour chanter l'éloge de l'objet le plus suave, oui, le plus suave, que la terre produise.

Dans les régions fabuleuses de l'Inde, où le printemps se renouvelle toujours, c'est là, ô thé, qui

es un mythe toi-même, que tu passes le temps de ta floraison.

Seules les abeilles délicates hument le miel de tes calices, seuls les oiseaux merveilleux au plumage multicolore peuvent être les chantres de ta renommée.

Quand des amoureux se réfugient sous ton ombre odorante pour se réjouir en silence, tu secoues légèrement tes branches, et tu répands sur eux des fleurs.

Ainsi tu crois sur les rivages natals, nourri des plus purs rayons du soleil. Ici même dans ce pays lointain nous avons éprouvé ton doux attrait.

Car seules, les gracieuses femmes ont pour toi des soins maternels; on les voit aller avec leur cruche comme des nymphes au bord des flots sacrés.

Les hommes n'arrivent que difficilement à sentir ta force pénétrante; seules, les douces lèvres féminines comprennent la vertu de ton charme.

Moi-même, le chantre qui te célèbre, je n'ai pas encore expérimenté les merveilles; mais, ce qu'affirme la voix des femmes, c'est pour moi un devoir sacré de le croire.

Et maintenant vous pouvez vous taire peu à peu, mes cordes, que j'ai touchées à peine! Des femmes seules peuvent chanter dignement l'objet le plus suave que la terre produise.

A L'ENFANT D'UN POÈTE

Sois la bienvenue parmi nous, enfant du poète,
à l'aurore dorée de ta vie : des chants et des présages,
voilà un présent qui te convient au jour de ta naissance.

Tu viens au monde à une grande époque, dans
des temps graves, témoins de bien des prodiges :
au-dessus de ton sommeil d'enfant gronde le tonnerre
de la guerre sainte.

Pour toi, repose paisiblement, bercée par des
rêves héréditaires, rêves poétiques de l'éclat du ciel
et de la verdure des bois, des étoiles, des plantes,
et des arbres en fleurs !

En attendant, le fracas de l'ouragan cessera, les
jours sanglants et troublés s'envoleront ; alors tu
commenceras à t'épanouir comme vierge, annonçant
le règne de l'amour.

Ce qui jadis n'était qu'un pressentiment, un
désir ardent exprimé dans les chants de ton père,
le trésor de la vie, descend sur toi du haut des
bienheureux espaces célestes.

CHANT BACHIQUE

Nous n'en sommes plus au premier verre, aussi pensons-nous volontiers à toutes sortes de choses, à tout ce qui gronde et mugit.

Nous pensons à la forêt sauvage, où se déchainent les tempêtes; nous entendons sonner le cor de chasse, chevaux et chiens courir impétueusement; le cerf s'élance à travers la rivière, les flots mugissent et bouillonnent, le chasseur hale et excite sa meute, et les coups de feu retentissent avec fracas.

Nous n'en sommes plus, etc.

Nous pensons à la mer sauvage, nous entendons les vagues mugir, le tonnerre roule dans le ciel, et les tourbillons se déchainent. Ah! comme le petit navire est balancé et oscille, comme rames et mât volent en éclats, comme le canon d'alarme retentit sourdement, et comme les marins jurent et tremblent!

Nous n'en sommes plus, etc.

Nous pensons à la bataille terrible; nos guerriers combattent, le choc des épées retentit, les lances se brisent, les coursiers ardents écument; au roulement des tambours, au son des trom-

pettes, l'armée s'élance à l'assaut; au fracas des canons la muraille s'écroule avec la tour.

Nous n'en sommes plus, etc.

Nous pensons au dernier jour, et nous entendons les trompettes retentir; un coup de tonnerre ouvre les tombeaux, les étoiles tombent du ciel; le gouffre infernal, entr'ouvert, mugit en lançant une mer de flammes impétueuses, et là-haut, dans l'azur radieux, les chœurs des bienheureux chantent des cantiques d'allégresse.

Nous n'en sommes plus, etc.

Et après la forêt et la chasse sauvage, après la tempête et le choc des vagues, après la bataille de nos guerriers, après le dernier jour, nous pensons encore à nous-mêmes, à nos chants impétueux, à nos cris d'allégresse et à nos vivats, au choc de nos verres.

Nous n'en sommes plus au premier verre, aussi pensons-nous volontiers à toutes sortes de choses, à tout ce qui gronde et mugit.

LES TEMPS SONT GRAVES

Quand fut tressée la première guirlande ? Quand la première balle vola-t-elle vers le but ? Quand fut inventée la danse joyeuse, et quand le folâtre jeu des gages ?

Ah ! ce fut dans des temps lointains, bien lointains ; jamais on n'eût imaginé de telles inventions dans le nôtre, où tantôt les peuples luttent sur le champ de bataille, tantôt s'éveillent les discordes intérieures ¹.

LE NOUVEAU CONTE

Je voudrais revivre une fois dans le royaume des contes aux songes d'or, mais la muse des chants sévères s'empare aussitôt des cordes de ma lyre.

Liberté, tel est maintenant le nom de ma fée, et mon chevalier s'appelle le droit. Debout, chevalier, et combats hardiment la race farouche des dragons !

¹ Ces vers, écrits en 1816, semblent datés d'hier et d'aujourd'hui.

LE BON VIEUX DROIT

Quand le Wurtembergeois fait des libations avec du bon vin vieux, toujours son premier toast doit être : « Pour le bon vieux droit. »

Le droit, qui soutient comme un solide pilier la demeure de notre prince, et dans toute l'étendue du pays protège la chaumière du pauvre ;

Le droit, qui nous donne des lois que n'enfreint le bon plaisir de personne, qui aime la justice rendue ouvertement et prononce des jugements équitables ;

Le droit, qui met des impôts avec modération, et sait bien calculer, qui préside aux finances, et se montre avare de nos sueurs ;

Qui veille comme un patron sur les biens sacrés de nos temples, qui soutient et encourage loyalement le savoir et l'intelligence ;

Le droit, qui met à tout homme libre les armes en main, pour qu'il puisse toujours défendre son prince et son pays ;

Le droit qui laisse à chacun le chemin ouvert pour aller en tous pays, qui seul nous attache fortement par l'affection au sol de la patrie ;

Le droit, qui perpétue durant des siècles la gloire

bien méritée, et que tout chrétien aime et vénère
du fond du cœur comme sa religion ;

Oui, quand nous ne serons plus ici-bas, qu'il
dure à jamais, et soit pour nos fils et nos petits-
fils l'asile du suprême bonheur !

Et quand le Wurtembergeois fait des libations
avec du bon vin vieux, toujours son premier toast
doit être : « Pour le bon vieux droit. »

WURTEMBERG

Qu'est-ce qui peut donc te manquer, ma chère
patrie ? On entend parler au loin de ta prospérité.

On dit que tu es un jardin, un paradis ; que peux-
tu espérer de plus, si on t'a proclamé fortuné ?

Tes champs de blé ne s'étendent-ils pas comme
une mer ? Le vin doux ne vient-il pas à grands
flots d'innombrables collines ?

Les poissons ne fourmillent-ils pas dans chacun
de tes fleuves et de tes étangs ? Les halliers de tes
forêts ne sont-ils pas à l'excès riches en gibier ?

Les troupeaux à laine ne paissent-ils pas au loin
dans tes pâturages, ne nourris-tu pas en tous lieux
des bœufs et des chevaux ?

N'entend-on pas vanter au loin le bois solide de la Forêt-Noire ? N'as-tu pas du sel et du fer, et même un filon d'or ?

Tes femmes ne sont-elles pas économes, pieuses et fidèles ? Les vignobles de tes campagnes ne sont-ils pas toujours couverts de fleurs nouvelles ?

Tes hommes ne sont-ils pas laborieux, probes et francs, experts aux travaux en temps de paix, et vaillants au combat ?

O pays du blé et du vin, ô peuple comblé de bénédictions, qu'est-ce qui te manque ? Tout et une seule chose, le bon vieux droit.

AUX REPRÉSENTANTS DU PAYS

Continuez de travailler à l'œuvre salubre avec prudence et énergie ; ne vous laissez pas éblouir par la louange, ne vous laissez pas ébranler par le blâme.

Êtes-vous blâmés par les gens très sages qui tournent autour de leurs propres lumières, attachez-vous plus fermement encore à la vérité, au droit simple, éprouvé depuis longtemps.

Êtes-vous raillés par les hommes insensibles et sans cœur, qui tiennent l'enthousiasme pour folie, brûlez alors, avec plus d'ardeur et de constance, du feu d'un noble zèle.

Êtes-vous outragés par ceux qui ne soupçonnent jamais les généreuses aspirations vers le bien, mettez en lumière avec plus d'éclat encore un sentiment pur du droit et de la vérité¹.

Les témoignages de loyauté que vous nous avez donnés, célébrons-les avec reconnaissance; ce que vous édifierez dans l'avenir, attendons-le avec confiance !

DROIT DOMESTIQUE

Viens, franchis ce seuil, sois le bienvenu dans ce pays; ôte ton manteau, mets ton bâton contre ce mur.

Assieds-toi au bout de la table²; un tel honneur convient à un hôte. Que les mets que je puis t'offrir réparent tes forces après le poids du jour.

¹ Ces conseils si sages et si élevés sont de tous les pays et de tous les temps.

² On sait que c'était la place d'honneur chez les anciens.

Si une injuste vengeance te chassa de ta patrie,
daigne prendre place sous mon toit comme un ami
chéri.

Je ne t'adresserai qu'une prière ; laisse-moi pra-
tiquier dans toute sa force la pieuse coutume de mes
aïeux, le droit sacré de l'hospitalité !

ÉPIGRAMMES, STANCES, SONNETS

ÉCHO ET NARCISSE

Amour, tu te joues maintes fois étrangement des mortels ! Narcisse aime une ombre, mais il est aimé d'un écho.

Elle avait encore la consolation de répéter en gémissant les paroles du bien-aimé qui la dédaignait ; maintenant, changé en fleur, il est devenu muet.

Narcisse songeait avec douleur : « O si je pouvais redevenir adolescent ! » Écho songeait immédiatement : « Si je pouvais redevenir jeune fille ! »

Amour, ce sont là tes jeux ! tantôt tu attires la tendre Écho, tantôt tu retournes le blond Narcisse dans ta main d'enfant.

LE PLATEAU DE TELL

Voici le banc de rochers où Tell s'élança de la barque. Regardez ; toujours l'homme de cœur voit se dresser ici — non pas la chapelle là-bas, où tous les ans on chante des messes en son honneur — non, mais la figure du héros ; voyez-vous, comme elle apparaît superbe ? D'un pied il foule le sol sacré, de l'autre il repousse au loin le bateau en détresse. L'image n'est pas de pierre, ni de bronze, elle ne sort pas des mains de l'homme, elle n'apparaît dans tout son éclat qu'aux regards illuminés des hommes libres ; et plus la tempête se déchaîne, plus les flots mugissent avec fracas, plus la figure du héros se dresse avec majesté.

LES RUINES

Voyageur, il te sied bien de dormir au milieu des ruines de ce château ; peut-être, en rêvant, le rebâtiras-tu pour toi avec magnificence.

MÈRE ET ENFANT

LA MÈRE

Regarde au ciel, mon enfant ! Là-haut ton frère
habite parmi les bienheureux ; comme il ne m'avait
jamais affligée, les anges l'ont emporté.

L'ENFANT

Pour que nul ange ne m'entraîne jamais loin de
ton cœur aimant, mère, dis-moi comment je puis
t'affliger !

RÊVE INTERPRÉTÉ

Hier j'avais vu en rêve mon amie à sa fenêtre ;
pourtant qu'ai-je vu au grand jour ? Rien que les
fleurs de ma charmante. Aujourd'hui j'ai cru voir
en rêve les fleurs à sa fenêtre ; aussi verrai-je
certainement en ce jour ma charmante elle-même.

RÉPONSE

La rose que tu m'as envoyée, cueillie par ta main chérie, a vécu à peine jusqu'au coucher du soleil ; le mal du pays lui a donné une mort prompte ; maintenant son âme va voler d'ici vers toi sous la forme d'un lied bien court.

A ELLE

Tes yeux ne sont pas couleur d'azur, ta bouche n'est pas couleur de rose, ton sein et tes bras ne sont pas des lis. Ah ! quel printemps on verrait si de tels lis, de telles roses fleurissaient dans la vallée et sur les cimes, dans l'encadrement d'un ciel limpide comme tes yeux bleus !

DESTINÉE

Oui, destinée, je te comprends ; mon bonheur n'est pas de ce monde ; il ne fleurit que dans mes rêves poétiques. Tu m'envoies beaucoup de peine, et pour chaque douleur tu m'inspires un chant.

EN MER

A minuit, sur la vaste mer sans limites, quand toutes les lumières sont depuis longtemps éteintes sur le navire, quand au ciel même nulle part une étoile ne brille, on voit encore une petite flamme sur le pont, une mèche, garantie contre les vents impétueux ; elle éclaire pour le pilote l'aiguille de la boussole qui, infallible, lui indique sa route. Oui, quand nous y prenons garde, une lumière nous guide à travers toutes les ténèbres ; elle brûle silencieusement dans notre cœur.

SUR UN ALBUM

Le temps, dans son vol, n'atteint pas seulement les fleurs des champs et les feuilles, parure des bois, la jeunesse dans son éclat et la force dans sa sève ; ses ravages les plus néfastes s'exercent dans le monde de la pensée. Ce qui était beau et noble, magnifique et divin, digne de tous les travaux et de tous les sacrifices, il nous le fait voir si décoloré, si creux, si mesquin et si futile, que nous en sommes anéantis nous-mêmes. Et pourtant, heureux sommes-nous encore, si la cendre couve fidèlement l'étincelle, si le cœur en proie aux illusions ne se lasse pas, et peut concevoir une nouvelle ardeur ! Cette ardeur c'est la recherche de la vérité ; l'image est plus haute que son objet, l'apparence a plus de corps que la réalité. Qui ne voit plus que la vérité a terminé sa carrière. La vie ressemble au théâtre ; ici comme là, quand l'illusion disparaît, il faut que le rideau tombe.

*** UN LEGS ¹**

Dans les beaux jours de la chevalerie, un chantre,
hardi combattant en Terre-Sainte, était étendu
sur le sable, percé de flèches ; mais il put encore
dire ces mots à son serviteur : »

« Enferme mon cœur, quand il aura cessé de
battre, dans cette urne, que j'ai apportée du
rivage natal avec plus d'un gage d'amour ! Tu le
porteras là-dedans à ma maîtresse. »

De même, ô ma bien-aimée, moi qui n'ai jamais
chanté que toi, je dépéris loin de ta présence,
consumé par le mal d'amour ; déjà la pâleur de la
mort s'étend sur mon visage.

Quand la nuit du tombeau enveloppera ton
chantre, reçois le plus fidèle de tous les cœurs
dans l'urne d'or du sonnet !

*** A PÉTRARQUE**

Si tu as dit la vérité en chantant le noble
regard, la taille divine de Laure (loin de nous ,

¹ Le signe * indique les sonnets.

l'idée de contester ce charme qui t'a pénétré jusqu'au plus profond de ton âme) ;

Si elle était un rameau, venant du paradis, un ange au milieu des peines terrestres, une douce étrangère sur cette terre inhospitalière, qui bientôt a repris son essor vers sa patrie ;

Alors je crains que, même au milieu des astres d'or où tu es arrivé maintenant, transfiguré, tu n'atteignes jamais l'objet de tes ardents désirs ;

Car, dans l'intervalle, elle s'est envolée vers des lointains plus hauts, elle a été reçue dans des sphères plus saintes, et il faut que tu recommences à chanter la plainte amoureuse.

' SUR L'ALBUM DE VARNHAGEN '

Quand Phébus aida à entourer solidement de murs, de tours et de grilles la citadelle royale de Nisa, il déposa les cordes d'or de sa lyre sur un moellon en leur imprimant une légère résonance.

Le créneau n'a pu tomber assez en poussière, pour que, bien longtemps après, la pierre, même

¹ Historien contemporain de Uhland.

au contact léger du doigt, ne fit entendre encore
l'écho d'une douce et mélodieuse vibration.

Moi aussi j'ai déposé, sur cette page d'album,
que sans doute tu ouvriras souvent, en feuilletant,
ma lyre ; elle aussi a donné un son ;

Et pourtant je doute qu'à cette place tu découvres
jamais la vibration d'un écho, car je ne suis pas
Phébus, ni un fils de Phébus.

* A KERNER ¹

C'était dans les tristes journées de novembre,
j'étais allé dans la forêt de sapins silencieuse, et,
debout, appuyé contre un des plus grands arbres,
je tenais ton recueil de lieder ouvert.

J'étais absorbé dans la lecture des pieuses légendes ; tantôt je m'agenouillais devant la pierre miraculeuse de Saint-Alban, tantôt je contemplais Régiswinde, entourée de roses, tantôt je voyais se dresser la cathédrale d'Hélicène.

Quel gracieux miracle opéraient tes lieder ! les hauteurs apparaissaient dorées par les rayons du

¹ Poète distingué, compatriote de Uhland, et l'un des chefs de l'école romantique.

soleil de mai, et l'appel du printemps résonnait à travers les sommets.

Mais, bientôt, le printemps merveilleux disparut de nouveau; il ne put pénétrer dans le fond des vallées, et dans son vol n'effleura que les cimes.

* A L'INVISIBLE

Toi que nous cherchons sur des routes si sombres, et qui échappes à nos pensées investigatrices, tu renonças un jour à ton obscurité sainte pour apparaître visible aux yeux de ton peuple.

Graver ton image dans sa mémoire, et recueillir les paroles de ta bouche, quelle douce félicité ! O bienheureux ceux qui s'assirent à ta table ! Bienheureux celui qui reposa sur ta poitrine !

Aussi, ce ne fut pas un caprice étrange qui fit s'éloigner du rivage des pèlerins innombrables, et combattre des armées sur les rives les plus lointaines ;

C'était seulement pour prier encore près de ton sépulcre, et pour baiser encore, avec une pieuse ferveur, la terre sacrée que ton pied a foulée.

* Saint Jean, l'apôtre.

* L'ENDROIT AIMÉ

L'endroit où, dans un dédale de chemins, je
rencontrai cette enfant d'une beauté merveilleuse.
qui, passant légèrement devant moi, rapide comme
le vent, m'envoya les sourires bénis de son regard
charmant;

Cet endroit, je voudrais bien l'entretenir amou-
reusement, y graver des emblèmes sur l'écorce de
l'arbre, orner ma tête d'une guirlande de fleurs,
et m'étendre pour rêver sous de frais ombrages.

Mais son regard limpide me troubla tellement, et
je demeurai si ébloui de son image, que longtemps
je marchai en chancelant comme un homme ivre.

Et maintenant, malgré tous les efforts de mon
imagination, malgré toutes mes recherches dans la
campagne, je ne puis plus reconnaître l'endroit
aimé.

* LES DEUX JEUNES FILLES

Je vis deux jeunes filles là-haut sur la colline, toutes deux aimables de visage et d'une taille gracieuse; leurs regards perdus dans les plaines éclairées par le soleil couchant, elles étaient assises, tendrement enlacées comme deux sœurs.

L'une tenait le bras droit levé dans la direction des monts, des torrents et des prairies; l'autre, pour mieux voir, se préservait du soleil avec sa main gauche.

Rien d'étonnant à ce que le désir me captivât et que ce doux souhait enflammât mon cœur : « O si j'étais assis à la place de l'une des deux ! »

Mais, en regardant plus longtemps ces tendres amies, je pensai dans mon âme apaisée : « Non, en vérité, ce serait un péché de les séparer. »

* LE BOUQUET DE FLEURS

Si fleurs et arbrisseaux offrent plus d'un emblème qui leur est propre, si les roses symbolisent l'amour ardent, si le nom seul du myosotis le ré-

vèle¹, si les lauriers sont l'image de la gloire, et les cyprès du deuil.

Si, quand tous autres indices sont muets, on découvre, grâce aux couleurs, leur sens charmant, si le jaune représente l'orgueil et l'envie, si l'espérance voltige dans les vertes branches;

C'est donc avec raison que j'ai cueilli dans mon jardin des fleurs de toute couleur, de toute sorte; et je te les apporte, groupées en un bouquet sans art.

Car mes joies, mes espérances, mes douleurs, mon amour, ma fidélité, ma gloire, mon envie, tout est à toi; à toi ma vie, à toi ma mort.

* EXCUSE

Ce que j'ai dit maintes fois dans mes lieder, des baisers donnés à l'heure intime du soir, des enlacements et des étreintes voluptueuses, tout cela, hélas! n'est que rêve et poésie.

Et toi, tu me demandes raison, tu t'irrites de mes vaniteux mensonges, parce que j'annonce un bonheur jamais accordé, et qui, même accordé, obligerait toujours au silence.

¹ Vergissmeinnicht, littéralement : Ne m'oubliez pas.

O bien-aimée, apaise ton courroux sévère, et souris aux rêves légers du poète, à ses badinages inconscients, à ses chimères !

Souvent le chantre repose endormi sous de frais ombrages, pendant que sa harpe est suspendue aux arbres, et que les brises passent en murmurant dans les cordes.

* PROPOSITION

Le poète a gardé le portrait de l'absente, qui l'a bien souvent consolé dans sa solitude, et si les troubles de la vie le tourmentent, il sent au moins contre son sein l'image de la bien-aimée.

Ce que le poète a chanté, stimulé par un ardent désir, la belle enfant le lit souvent aux heures du soir, et plus d'un vers lui a fait une impression si vive, qu'il reste gravé profondément dans son cœur.

Une image chère possède sans doute une vertu merveilleuse, sans doute plus d'un chagrin cède aux accents de la poésie ; pourtant la douleur de la séparation reste toujours vivace !

O destin, fais seulement un léger échange !
Ramène le poète près de sa belle, et que les lieder
causent amicalement avec le portrait !

* SONNET FINAL

Quand on a cessé de sonner la cloche, il s'écoule
un long temps avant que les vibrations soient
étouffées ; qui a descendu en courant une mon-
tagne, s'efforce en vain de ralentir sa course ;

Souvent d'un incendie, éteint depuis longtemps,
une petite flamme a jailli à l'improviste ; souvent
une floraison tardive s'est épanouie sur des
branches entièrement déflouries ;

Le chant que le pâtre avait entonné avec toute
son âme en l'honneur de sa bien-aimée, est porté
au loin par les échos irréfléchis ;

Ainsi m'arrive-t-il avec les sonnets. Sujet et
idées me font défaut ; n'importe, il faut que
j'écrive ce sonnet comme conclusion.

GLOSES

(COMMENTAIRES)

I. -- LE ROMANTIQUE ET LE CRITIQUE¹

Nuit enchantée, éclairée par la
lune, qui tiens la raison captive,
monde merveilleux des contes bleus,
reparais dans ton antique splendeur.
(Tizek 2).

LE ROMANTIQUE

La nuit est sombre et triste; nulle part on ne voit scintiller la moindre étoile; pourtant, dans mon ardeur amoureuse, je vais à travers les ténèbres menaçantes, au milieu des chants et des harmonies du luth. Quand Camille s'éveillera et allumera joyeusement sa petite lampe, j'apercevrai tout à coup, avec ravissement, constellée d'étoiles, « une nuit enchantée éclairée par la lune ».

* LE CRITIQUE

Laissez donc là vos criailleries nocturnes, poète-terreau de l'Hélicon³ ! Ce que vous chantez n'est

¹ Cette pièce est humoristique.

² Poète et romancier distingué.

³ Montagne de Béotie consacrée aux Muses.

qu'un larcin fait à l'empereur Octavien ¹, que je ne tiens pas en bien haute estime, et que j'ai dénoncé au monde lettré, des Alpes à la Baltique, comme appartenant à cette coterie, qui a élevé la déraison au rang de divinité, et « qui tient la raison captive ».

LE ROMANTIQUE

Quelle est cette voix rauque et enrrouée ! Serait-ce le rustre Hornvilla ? Serait-ce Clément le boucher ² ? Éloigne-toi des fenêtres de Camille, vieux criailleur ! Que ceux qui tiennent la plume du critique, des Alpes à la Baltique, écument et enragent sur leur terrain ! Mais qu'ils épargnent, de grâce, et laissent intact « le monde merveilleux des contes bleus » !

LE CRITIQUE

Les chanteurs ambulants, les joueurs de tympanon, toute cette engeance qui, la nuit, assourdit la ville de sa musique, s'appellent maintenant les protecteurs des muses ; sous peu, si on célèbre encore la fête d'Apollon, les ramoneurs eux-mêmes

¹ Ce nom désigne sans doute l'empereur romain Auguste, surnommé Octavien après son adoption par César. Pourtant Auguste n'était pas poète ; n'y aurait-il pas là une allusion satirique à l'adresse d'un contemporain ?

² Ces noms désignent sans doute, par ironie, de mauvais critiques du temps.

feront des vers. O temps, où, de propos délibéré, on ne faisait que des vers latins, temps des per-ruques poudrées, sur lesquelles des comtes palatins appliquaient des lauriers, « reparaissais dans ton antique splendeur ¹ ».

II. — LES TAPAGEURS NOCTURNES

Une même chose ne convient pas à tout le monde ; que chacun voie comment il doit faire, que chacun voie où il doit rester, et que celui qui est debout ne tombe pas !
(GÖTTER).

LE QUERELLEUR

J'erre en silence à travers les rues, là où elle habite, la petite blonde ; mais j'en vois déjà d'autres faire le guet ; et il m'a semblé, à la lueur du crépuscule, qu'on laissait entrer quelqu'un. Ma bile va-t-elle s'échauffer aussitôt, à l'idée qu'elle plaît aussi à d'autres ? Eh bien ! soit ! mais je ne puis me taire : « Que chacun ait sa bonne amie à lui ! Une même chose ne convient pas à tout le monde. »

¹ Dans cette pièce, Uhland a dépeint sous une forme plaisante la vieille lutte des classiques et des romantiques, de l'esprit moderne et de la routine.

LE SERVIALE

Bien qu'il soit tard, ma bien-aimée vient encore au puits avec sa cruche; tirant avec force et vivacité, elle enroule prestement la chaîne autour de la petite roue. Lui venir en aide, quel plaisir! Oui, j'ai tiré de toutes mes forces, jusqu'à faire voler en éclats le disque de la roue. Si elle s'est arrêtée, nous n'en avons pas moins fait bonne besogne. « Que chacun voie comment il doit faire. »

LE PRUDENT

L'horloge a sonné minuit, et je ne puis plus porter mon verre à mes lèvres. Dois-je maintenant décamper et rentrer chez moi à l'heure dangereuse des fantômes, à l'heure des patrouilles? Et à la maison j'aurai encore, en guise de passe-temps, une querelle avec ma femme; et puis les voisins, ces malins censeurs! Non, je vais rester à l'Aigle d'Or. « Que chacun voie où il doit rester. »

LE VACILLANT

Ah! que de contrariétés on peut éprouver! Il y avait pourtant aujourd'hui une chaleur d'été, et maintenant il fait du verglas; pour que je me tienne encore sur le pavé, il faut qu'à chaque pas je tremble d'effroi; les maisons branlent toutes, quand je viens à en heurter une seule. Qui marche dans ces moments-là doit se garder d'un faux pas, « et que celui qui est debout ne tombe pas »!

LES DEUX VOYAGEURS

PREMIER VOYAGEUR

O pin, noble rejeton, tu es vert été comme hiver ;
tel est aussi mon amour, il est toujours en fleur.

O pin, tu ne peux pourtant jamais, dans ta floraison, offrir au regard de riantes couleurs ; tel est aussi mon amour, hélas ! il est toujours de couleur sombre.

DEUXIÈME VOYAGEUR

O bouleau, qui jettes un éclat si riant au milieu des pins sombres, et qui te revêts, avant tout autre bois, d'un tendre feuillage ;

Mes juvéniles espérances, ô bouleau, te ressemblent-elles ? Ta verdure est bien précocce, bien transparente, mais tes ornements penchent vers le sol.

CHANSON DE THORILDE ¹

Sur le rivage de la mer est assise une douce vierge ; elle plonge la ligne depuis plusieurs heures, aucun poisson ne mord à l'hameçon.

Elle porte au doigt un anneau orné d'un diamant rouge, elle l'attache à la ligne, et le jette dans la mer.

Et voilà que, du sein des eaux, sort une main blanche comme l'ivoire ; on voit reluire à l'un des doigts le petit anneau d'or.

Et voilà que, du fond de la mer, sort un chevalier jeune et beau ; des écailles d'or brillent sur sa poitrine ; il étincelle aux rayons du soleil.

La jeune fille, effrayée, lui dit : « Non, mon noble chevalier, non. Laisse mon anneau d'or ! Je ne t'ai pas demandé ».

— « On ne cherche pas à prendre des poissons avec de l'or et des pierres précieuses ; jamais je ne laisserai l'anneau ; il faut que tu m'appartiennes. »

¹ Ce morceau est extrait d'un fragment dramatique intitulé : *Coutume normande*.

TROISIÈME PARTIE

POÉSIES POSTHUMES

VIGNE EN FLEUR

Vit-on jamais, ô vigne, un rejeton d'une floraison aussi riche que le tien ? Odorante et pleine de promesses, tu fleuris dans les jours d'été.

Quand, mûri par l'ardent soleil, ton sang noble et doux est resté pendant longtemps dans les profondeurs souterraines, ta floraison s'épanouit, abondante et charmant les yeux.

Elle s'épanouit sur le visage de l'adolescent, dans le sourire de deux yeux limpides ; elle s'épanouit dans les plaisanteries, dans les baisers, dans les chants divins.

LIED

Comme le pin s'agite gaiement devant ma
fenêtre ! son feuillage ondoie et bruit dans les
airs, quand le vent et la pluie sont déchainés.

Je me sens encore de la vigueur et de la joie
au cœur, bien que les flots s'amoncellent sur les
flots ; c'est quand la tempête gronde que la corde
sacrée vibre avec le plus de force dans mon sein.

LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN

Le soir de la Saint-Jean, jadis, la coupe de
l'apôtre faisait le tour du sanctuaire, rafraîchissant
les fidèles assemblés ; dans les ombres silencieuses
du soir, circulait la liqueur ardente qui donnait
aux femmes la beauté, aux hommes le courage et
la vigueur.

A peine les femmes s'étaient-elles inclinées pour
boire ce vin à petits traits, qu'un reflet d'aurore
faisait étinceler leurs lèvres ; sur leur visage s'épa-
nouissait l'éclat de la rose de mai en fleur ; nulle

lumière ne brûlait sur l'autel, et pourtant les brumes du crépuscule étaient entièrement dissipées.

Le regard des hommes était embrasé d'une ardeur héroïque ; la fierté héréditaire leur faisait relever avec plus de force la tête et la poitrine ; plus d'un s'engageait solennellement pour l'honneur de la patrie, et la bannière immaculée se dressait étincelante vers le ciel.

Nombre de vieux usages ont disparu, nombre de coutumes nouvelles se sont implantées, depuis longtemps on ne boit plus le vin de la Saint-Jean ; sur le visage des femmes étincelle toujours encore son éclat vermeil ; mais, vous, fils de la terre allemande, éprouvez-vous encore son ardeur ?

SOUHAIT DE BONHEUR

Le bocage était dépouillé, la forêt était muette ; je vis deux amoureux se quitter : elle, le suivit des yeux ; lui, porta ses regards à l'entour, jusqu'au moment où la brume les sépara tous deux.

Quand le bocage reverdira, que la forêt redeviendra sonore, et que les brumes se dissiperont, je souhaite au voyageur et à sa fiancée de se retrouver, enivrés de joie.

MATINÉE D'HIVER

C'était une sombre matinée d'hiver ; il semblait que le jour ne voulait pas se montrer, et une cloche tintait sourdement dans la brume.

Et quand, bientôt après, le tintement sourd de cette unique cloche eut cessé, on entendit un chant funèbre et rauque composé d'un seul vers.

Il y avait un pauvre vieillard qui, depuis longtemps, se traînait chancelant, appuyé sur son bâton ; ainsi que sa marche dans la vie, sa marche vers la tombe était sombre et silencieuse.

Et maintenant il entend dans les sphères lumineuses les anges chanter leurs chœurs, et des harmonies grandioses et sonores vibrer à travers l'immensité des mondes.

MICKIÉWICZ ¹

Sur les rives lointaines de la Vistule gronde la bataille avec le fracas du tonnerre, dont les échos résonnent au loin par-delà les pays allemands. Le

¹ Célèbre poète polonais de la première moitié de ce siècle.

bruit strident des épées et des faux arrive à nos oreilles avec l'appel du chant de guerre : « Elle n'est pas encore perdue, la Pologne. »

Nous prêtons une oreille attentive ; le silence règne de tous côtés, on ne distingue que le bruit des vagues indolentes, les vastes plaines sont muettes ; mais on entend des accents sourds et lugubres, semblables à des gémissements de mourants, à des souffles d'air circulant à travers des demeures en ruines : « La Pologne, la Pologne a succombé. »

Au milieu de ce silence solennel, les cordes d'un instrument commencent à vibrer. Ah ! comme les accents de cette lyre deviennent de plus en plus sonores et puissants ! Quand de pareils esprits vivent et produisent, ce qui est mort ressuscite ; oui, les chants du maître me l'affirment, elle n'est pas encore perdue, la Pologne.

A. A. S.¹

Quand le vent et les vagues ont lutté avec force durant une terrible nuit d'orage, et que le dieu du jour apparaît de nouveau dans tout son éclat,

¹ Ces initiales désignent peut-être le célèbre critique Auguste Wilhelm Schlegel.

l'ouragan se retire en grondant, le flot écume et bruit longtemps encore, rejetant de malheureuses épaves sur le rivage ; mais du ciel rayonne la lumière de l'astre doré. le firmament est bleu, la mer devient unie comme une glace, et d'autres navires se dirigent vers le but avec de vigoureux coups de rames et un vent favorable.

LES POÉSIES DE GOETHE¹

(1849)

Dans ces jours de mai, troublés par la discorde,
le rossignol ne cesse pourtant pas de chanter, et,
au milieu de l'agitation et du tumulte, l'écho des
chants immortels ne se perd pas.

¹ On peut s'étonner que Uhland, disciple et admirateur de Schiller, n'ait célébré dans aucune pièce la mémoire de son maître.

MAXIMES

Être sous la garde de parents sages, quel bonheur
suprême pour un enfant ! On lui fraye l'accès des
droits chemins, que beaucoup ont tant de peine
à trouver.

De tous les pouvoirs qui règnent sur cette terre,
et imposent aux peuples des devoirs ou des corvées,
il en est un seul, qui, plus il domine impérieuse-
ment, plus il est apprécié même par les enfants
d'un pays libre ; c'est la royauté qui jamais ne
vieillit, le droit sacré du vrai, du bien, et du beau ;
devant ce pouvoir absolu s'inclinent les défenseurs
et les martyrs de la liberté.

Quand une idée que le genre humain glorifie
a triomphé à force de luttas, c'est qu'elle en valait
la peine.

En vain une noble ardeur vous enflamme, si
vous ne distinguez votre but aussi clairement que
le soleil.

Les chants peuvent se taire au soir de la vie,
quand l'âme voit des astres saints s'élever à l'horizon.

CRITIQUE TARDIVE

Au temps où un éloge m'eût rendu heureux, où
un blâme même eût excité mon inspiration, jamais
on ne m'a tressé une guirlande, ni critiqué une
erreur.

L'éloge et le blâme me viennent maintenant,
mais l'un ne me réjouit, ni l'autre ne m'afflige ; ma
harpe est mise de côté, mes chants ne sont plus
à moi !

FIN



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	I-XXXII
-------------------	---------

PREMIÈRE PARTIE

BALLADES ET ROMANCES

Renoncement.....	2
La Religieuse.....	3
La Guirlande.....	4
Le Berger.....	5
La Crypte des ancêtres.....	6
Les Héros mourants.....	7
Le Monarque aveugle.....	9
La Joie de Marguerite.....	12
Le Château près de la mer.....	13
Le Pèlerin.....	14
Départ.....	16
Rêve.....	17
Les Trois damoiselles.....	18

Le Chevalier noir.....	21
Le Jardin de roses.....	23
Les Trois chants.....	25
Le Jeune roi et la bergère.....	26
La Fille de l'orfèvre.....	32
La Fille de l'hôtesse.....	34
La Faucheuse.....	35
L'Étoile polaire.....	37
Le Chantre qui passe.....	38
Rêve.....	39
Le Bon camarade.....	40
La Couronne de roses.....	41
Damoiselle Sieglinde.....	44
Le Chevalier de Saint-Georges.....	45
Romance du petit Poucet.....	49
Romance du critique.....	50
Dante.....	51
Don Massias.....	54
L'Étudiant.....	56
Le Chasseur.....	58
Le Pèlerin.....	59
L'Anneau.....	62
L'Aubépine du comte Everard.....	64
La Légende de la cathédrale.....	65
Le Chevreuil.....	66
Le Cerf blanc.....	67
Harald.....	68
Les Elfes.....	70
Histoire des sept compagnons buveurs.....	73
Rechberger le damoiseau.....	75
Le comte de Groiers.....	79
Le comte Eberstein.....	81
L'Épée.....	83

TABLE DES MATIÈRES**243**

L'Épée de Siegfried.....	83
Roland porte-bouclier.....	85
La Traversée du roi Charles.....	91
Taillefer.....	93
La Fortune d'Edenhall.....	96
Le Dernier comte palatin.....	99
L'Attaque de Wildbad.....	100
L'Échanson de Limbourg.....	103
La Vallée du chant.....	106
La Guerre aux alouettes.....	108
Printemps sacré.....	110
Le Fils du roi.....	115
L'Anathème du chantre.....	120
La Couronne submergée.....	124
La Grotte des cloches.....	125
L'Église isolée.....	126
Le Couvent submergé.....	128
Conte.....	129
La Fille du roi.....	135
Le Comte Richard.....	136
Légende.....	140

DEUXIÈME PARTIE**LIEDER**

Promenade du soir du poète.....	143
Le Roi au sommet de la tour.....	144
Chant d'un pauvre homme.....	145
En Automne.....	146
Prodige.....	147
Chant dominical du père.....	147

Chant du jeune montagnard.....	148
Chant de flauçailles.....	149
Résolution.....	150
Ainsi va le monde.....	151
Infidélité.....	152
Séparés du monde.....	152
Contentement.....	153
Amour céleste.....	154
Proximité.....	154
La veille au soir.....	155
Le fil de la Vierge.....	155
Maxime rustique.....	156
Le Forgeron.....	156
Chant du chasseur.....	157
Chant d'hiver du pâtre.....	157
L'Art libre.....	158
La Vallée.....	159
La Vallée de repos.....	160
Matinée sereine.....	161
Rencontre des âmes.....	161
Les Alouettes.....	162
Bénédiction du poète.....	163
Rosée de mai.....	163
Fête du printemps.....	165
Pain et vin.....	165
Chants du voyageur.....	166
Sur une maison.....	169
Épithalame en retard.....	170
Chant du thé.....	170
A l'enfant d'un poète.....	172
Chant bachique.....	173
Les temps sont graves.....	175
Le Nouveau conte.....	175

TABLE DES MATIÈRES

245

Le Bon vieux droit.....	176
Wurtemberg.....	177
Aux représentants du pays.....	178
Droit domestique.....	179

ÉPIGRAMMES, STANCES, SONNETS

Écho et Narcisse.....	181
Le Plateau de Tell.....	182
Les Ruines.....	182
Mère et enfant.....	183
Rêve interprété.....	183
Réponse.....	184
A elle.....	184
Destinée.....	185
En mer.....	185
Sur un album.....	186

SONNETS : Un Legs.....	187
— A Pétrarque.....	187
— Sur l'album de Varnhagen.....	188
— A Kerner.....	189
— A l'Invisible.....	190
— L'Endroit aimé.....	191
— Les Deux jeunes filles.....	192
— Le Bouquet de fleurs.....	192
— Excuse.....	193
— Proposition.....	194
— Sonnet final.....	195

Le Romantique et le critique.....	196
Les Tapageurs nocturnes.....	198
Les Deux voyageurs.....	200
Chanson de Thorilde.....	201

TROISIÈME PARTIE

POÉSIES POSTHUMES

Vigne en fleur.....	203
Lied.....	204
la Fête de la Saint-Jean.....	204
Souhait de bonheur.....	205
Matinée d'hiver.....	206
Mickiêwicz.....	206
A. A. S.....	207
Sur les poésies de Goethe.....	208
Maxime.....	209
Critique tardive.....	210